

BIPHOBIE 2022

PANPHOBIE

RAPPORT
D'ENQUÊTE

SOMMAIRE

Pourquoi une enquête sur la biphobie et la panphobie ?	page 4
La méthodologie de l'enquête	page 6
Avertissement	page 6
Organisation du rapport	page 7
PARTIE 1 Vous	page 9
L'enquête	page 10
Orientation sexuelle et/ou romantique	page 10
Identité de genre	page 11
Situation familiale	page 12
Origine géographique	page 12
Situation professionnelle	page 13
Autres	page 13
PARTIE 2 Visibilité	Page 15
Libération par la parole	page 18
Libération par les gestes	page 25
Conclusion	page 39
PARTIE 3 Discriminations et/ou agressions en raison de l'orientation sexuelle et/ou affective/romantique	page 41
L'invisibilité comme technique de protection	page 44
Agressions verbales et clichés	page 48
Agressions physiques	page 52
Les agressions sexuelles et les viols	page 54
Les agressions dans le couple	page 56
Conclusion	page 61
PARTIE 4 Santé et bien être	page 63
Facteurs individuels de la santé	page 66
Facteurs de la santé liés à l'entourage/rejet social	page 74
Quand les facteurs individuels de comportement sont influencés par le rejet	page 77
Vie avec le VIH et/ou une hépatite	page 78
Vie des personnes intersexes	page 80
Conclusion	page 83
Conclusion	page 85
Annexes	page 90
Flash	page 90
Lexique	page 92
Conventions	page 95
Coordonnées des associations	page 96
Remerciements	page 97

Pourquoi une enquête sur la biphobie et la panphobie ?

Cette enquête sur la biphobie¹ en France s'inscrit dans la continuité de l'Enquête nationale sur la bisexualité, menée dès 2012 par Act Up-Paris, BiCause, MAG Jeunes LGBTQI+ et SOS homophobie, et dont les résultats ont été publiés en 2015. Les associations à l'origine de cette initiative étaient parties d'un constat :

les personnes bisexuelles sont invisibilisées dans la société, parfois même dans les milieux LGBTQI+, et les violences spécifiques qu'elles subissent sont méconnues.

L'enquête avait donc pour but de cerner et de mieux comprendre ces violences, en tentant d'appréhender la manière dont la bisexualité est perçue par l'ensemble de la population française, sans distinction d'orientation sexuelle.

L'enquête sur la bisexualité a, par exemple, mis en lumière que, selon 73% des 6 107 répondant-e-s, les bisexuel-le-s pouvaient être discriminé-e-s en raison de leur orientation sexuelle. Les commentaires faisaient état de manifestations de rejet qui pouvaient aussi bien provenir de personnes LGBTQI+ ou non.

Fortes des connaissances acquises lors de la première enquête et devant l'absence de travaux d'ampleur sur les discriminations spécifiques liées à la bisexualité ou à la pansexualité, il est apparu essentiel aux associations (rejointes par FièrEs et les ActupienNEs pour ce second projet) de la compléter par une enquête uniquement à destination des personnes victimes de biphobie ou de panphobie et portant sur ces discriminations particulières dont elles sont victimes en France.

L'élaboration du questionnaire fut entreprise dès 2015. Divisé en cinq parties (Vous, Votre visibilité, Discriminations et/ou agressions en raison de l'orientation sexuelle et/ou affective/romantique, Santé/bien-être, Biphobie et autres oppressions) pour un total de 86 questions, il avait pour objectif de capter le plus largement possible les expériences vécues de biphobie en tant que telle, mais aussi en lien avec d'autres discriminations comme le sexisme, la transphobie, le racisme, la sérophobie, la handiphobie, la psychophobie, la grossophobie et la toxicophobie. Il ne s'agissait plus d'évaluer la perception des comportements réels ou supposés des personnes bi et pan et leur visibilité dans la société, mais de traduire la réalité tangible de leur situation en France aujourd'hui.

Le questionnaire s'est adressé aux personnes se reconnaissant dans l'une des deux phrases suivantes :

- **vous êtes bi ou pan ou ne vous considérez pas comme lesbienne, gay ou hétéro ;**
- **vous vous considérez comme lesbienne, gay ou hétéro mais vous avez pu être victime de biphobie .**

La publication définitive des résultats - après une version provisoire éditée en un petit nombre d'exemplaires et présentée les 23 et 26 septembre 2021 - est donc le fruit de neuf années de travail ayant eu pour finalité d'accentuer la visibilité des personnes bi et pan sur l'ensemble du territoire français mais aussi de souligner les violences spécifiques qu'elles subissent. Il s'agit pour nous de continuer à interroger la conception binaire de l'orientation sexuelle² et du genre dans nos sociétés contemporaines, tout en dénonçant le caractère spécifique et systémique de la biphobie et de la panphobie en tant que discriminations liées à l'orientation sexuelle et/ou affective/romantique.



¹ Dans la suite du rapport, nous utilisons le terme "biphobie" comme terme générique pour désigner biphobie et panphobie.

² Dans la suite du rapport, nous utilisons les termes "orientation" et "orientation sexuelle" comme termes génériques pour "orientation sexuelle et/ou affective/romantique".

La méthodologie de l'enquête

Une fois le questionnaire finalisé, la collecte des données a commencé le 23 septembre 2017, à l'occasion de la Journée Internationale de la Bisexualité. Il était possible de répondre au questionnaire en ligne, à l'adresse enquete-biphobie.org, et sous format papier. L'enquête ayant bénéficié d'un important relai médiatique de la part de médias LGBTQI+ (Têtu, Komitid), féministes (Simonae) mais aussi du site de rencontres LGBTQI+ (Gaymec), la base de nos répondant-e-s a pu être considérablement diversifiée.

Après presque huit mois de diffusion et 3 625 questionnaires complétés, la collecte des données a été clôturée le 17 mai 2018, à l'occasion de la

Avertissement

La description de la population interrogée souligne qu'elle n'est pas représentative de l'ensemble de la population française. Les répartitions par genre, orientation sexuelle, âge et origine géographique s'éloignent des moyennes nationales.

En outre, il n'a pas été possible, dans le cadre de cette étude, d'utiliser des techniques de pondération afin d'améliorer la représentativité de l'échantillon. En effet, le manque de données sur la population française victime de biphobie et l'absence, de manière générale, d'enquête exhaustive permettant d'appréhender la répartition de la population française en fonction de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre, ne nous permettent pas de pondérer les résultats.

Journée internationale contre la biphobie, la lesbophobie, l'homophobie, la transphobie et les discriminations envers les personnes intersexes (IDABLHOTI). Le 16 juin 2018, quelques résultats ont été annoncés en avant-première lors de la soirée d'annonce organisée à la Mutinerie à Paris, dans le cadre de la Quinzaine des Fiertés, avec notamment ce chiffre révélateur : 93% des répondant-e-s avaient déjà entendu ou lu des propos biphobes. Un flash a été sorti début avril 2019 et diffusé lors du Printemps des Associations de Paris.

Ces derniers ont donc un caractère informatif, non pas représentatif. Cependant, le panel des répondant-e-s est important, les réponses reflètent sa grande diversité et permettent une information de qualité et une considérable mise en lumière de la biphobie en France. Elles complètent le projet entrepris entre 2012 et 2015, en prolongeant et consolidant le processus de réflexion sur la bisexualité et la biphobie ainsi que la pansexualité et la panphobie.

L'organisation du rapport

Le rapport final est organisé suivant quatre grandes parties.

La première, intitulée « Vous », est centrée sur le profil des répondant-e-s potentiel-le-s afin de prendre en compte au mieux la diversité de leurs situations. Elle nous renseigne non seulement sur l'âge, l'orientation sexuelle et/ou romantique et l'identité de genre, ainsi que sur l'intersexuation, mais également sur la vie familiale, la situation socio-professionnelle ou encore le lieu de résidence. La deuxième étape de l'enquête, intitulée « Votre visibilité », a pour objectif d'appréhender la manière dont les répondant-e-s sont à même de parler de leur orientation sexuelle dans leur vie quotidienne, aussi bien avec l'entourage familial que professionnel et/ou scolaire, les ami-e-s, le corps médical mais également avec leur conjoint-e et/ou partenaires. Cette partie étudie également la visibilité et l'engagement des répondant-e-s dans des milieux associatifs et culturels en lien avec le milieu LGBTQI+, ainsi que sur les sites de rencontre.

La partie centrale se concentre sur les discriminations verbales et/ou physiques dont sont victimes les répondant-e-s, aussi bien dans la société de manière générale que dans les contextes LGBTQI+. Dans un but d'exhaustivité, les questions interrogent sur le cadre des discriminations (familial, professionnel, scolaire, médical ou dans l'espace public) ainsi que sur leur possible lien avec

d'autres formes d'oppressions. En outre, l'enquête s'attache à évaluer la biphobie ou la panphobie au sein de la vie amoureuse des répondant-e-s. Quel peut être son impact sur la vie de couple ? Les répondant-e-s ont-ils vécu le rejet de la part d'un-e potentiel-le partenaire à l'annonce de leur orientation sexuelle ?

Le quatrième chapitre de l'enquête prend la suite logique du précédent, puisqu'il se penche sur la santé et le bien-être des répondant-e-s en lien avec les violences et discriminations subies. L'état de bien-être des répondant-e-s peut-il être corrélé à la prise de risque des personnes bi et pan lors de leurs relations sexuelles ? Le questionnaire cherche en outre à établir si les politiques en matière de prévention sont efficaces à interpeller la communauté bi et pan, si celle-ci apparaît comme suffisamment sensibilisée sur les questions relatives aux risques de transmission d'infections sexuellement transmissibles (IST) et sur la fréquence à laquelle les répondant-e-s se font dépister.

PARTIE 1
Vous

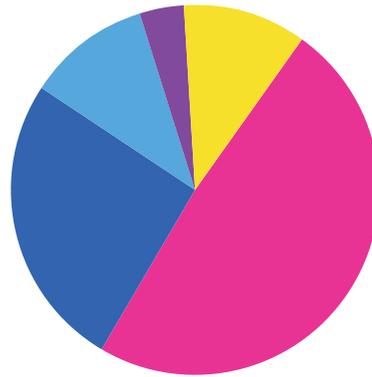
L'enquête a recueilli 3 625 réponses.

Rappelons que celle-ci s'adressait aux personnes se reconnaissant dans l'une des deux phrases suivantes :

- vous êtes bi ou pan ou ne vous considérez pas comme lesbienne, gay ou hétéro ;

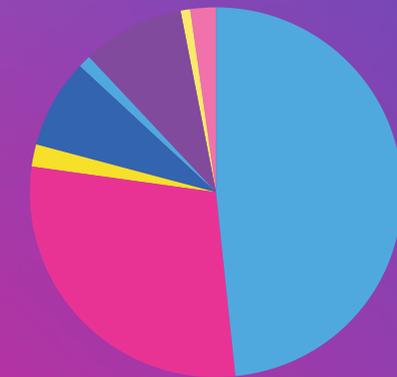
- vous vous considérez comme lesbienne, gay ou hétéro mais vous avez pu être victime de biphobie ;

De manière générale, les répondant-e-s sont jeunes : 60% ont moins de 25 ans. La moyenne d'âge est de 26 ans et l'âge médian (âge "pivot" : il y a autant de répondant-e-s plus âgé-e-s que de plus jeunes) est de 23 ans. Ce décalage peut en partie être expliqué par le mode de diffusion du questionnaire, rendu plus accessible aux personnes familières avec la technologie numérique.



Orientation sexuelle et/ou romantique

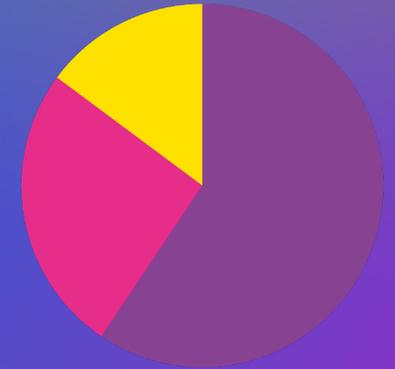
La majorité des répondant-e-s se définit comme bi (49%) et pan (29%). Néanmoins, il est intéressant de voir que 10% des répondant-e-s s'identifient comme gay ou lesbienne (8%) ou hétéro (2%), et que 11% d'entre eux se définissent en utilisant les expressions "personne ayant des relations avec des personnes du même genre / du même genre et d'un genre différent / d'un genre différent". À la question suivante, 12% des répondant-e-s se déclarent comme asexuel-le-s ou sur le spectre de l'asexualité. 740 répondant-e-s, (20% d'entre eux) ont une orientation romantique différente de leur orientation sexuelle, et parmi ceux-ci, 96 sont biromantiques (14%) et 193 panromantiques (15%). Ainsi, les personnes se reconnaissant dans les termes bisexuel-le, biromantique, pansexuel-le ou panromantique totalisent 81% du panel de répondant-e-s. Ceci montre que les manifestations de la biphobie ou panphobie ne sont pas nécessairement liées à l'orientation réelle d'une



personne, mais plutôt à la perception que peuvent avoir les autres de son orientation.

L'orientation sexuelle et/ou romantique/affective de 77% des répondant-e-s a évolué au cours de leur vie. 55% d'entre eux s'identifiaient auparavant comme hétéro et 11% comme homo, lesbienne ou gay. Ce total de 66% ayant d'abord préféré s'identifier comme hétéro ou homo, lesbienne ou gay peut en partie témoigner de l'invisibilisation de la bisexualité comme orientation valide ou de certains préjugés persistants au sujet de cette orientation.

Une femme bi de 30 ans et ne se définissant comme telle que depuis 3 ans nous indique : « Je me suis crue hétéro longtemps mais ayant grandi dans un milieu très homophobe je me suis beaucoup protégée. » Une autre, de 25 ans : « Concernant l'identification, j'ai commencé à me définir comme bi assez tard. J'ai d'abord utilisé toutes les périphrases possibles, étant moi-même sujette à certains préjugés sur ce mot de "bisexuelle", avant d'utiliser le mot "pan" de façon plus précise/revendicatrice. »



Identité de genre

Les répondant-e-s sont en nette majorité des femmes (60%) et à un peu plus d'un quart (26%) des hommes. Ce sont 15% des répondant-e-s qui ne se reconnaissent pas dans cette binarité de genre et préfèrent utiliser la catégorie "Autre" (qu'on retrouve régulièrement dans les tableaux), munie d'un champ libre permettant une réponse personnalisée. Presque 9% des répondant-e-s utilisent le terme de non-binaire (225 personnes) et agene (91 personnes).

On remarque des disparités dans l'orientation sexuelle des répondant-e-s en fonction de leur identité de genre puisque 85% des personnes, se définissant comme non-binaires, agenes, neutres, etc³. - souvent caractérisées dans nos commentaires comme "ne se retrouvant pas dans

la binarité de genre" - se déclarent bi ou pan tandis que cette proportion tombe à 80% chez les femmes et 69% chez les hommes.

En outre, 13% des répondant-e-s sont des personnes trans. Il n'existe pas d'estimation fiable de la population de personnes transgenre en France ; néanmoins, un recensement a été réalisé aux Etats-Unis en 2016 et fait état de moins de 1% de personnes trans dans la population adulte.

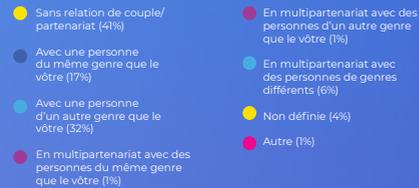
Un peu moins de 1% des répondant-e-s sont des personnes intersexes, ce qui semble légèrement inférieur à la moyenne de la population intersexue en France (qui serait comprise entre 1,7 et 4% de la population mondiale selon plusieurs sources).

Orientations sexuelles/ affectives selon les identités de genre	Bi	Pan	Hétéro	Homo, lesbienne ou gay	Ayant des relations sexuelles avec des personnes du même genre que le leur	Ayant des relations sexuelles avec des personnes du même genre et d'un genre différent du leur	Ayant des relations sexuelles avec des personnes d'un différent du leur	Autres
Femmes (sur 2159 réponses)	53%	26%	2%	6%	1%	9%	1%	2%
Hommes (sur 939 réponses)	49%	19%	2%	15%	2%	10%	1%	2%
Autres (sur 527 réponses)	29%	57%	0%	3%	0%	5%	1%	6%

³ Par principe, c'est la personne qui définit son genre ; l'éventail est très large pour toutes les personnes qui ne se retrouvent pas dans le genre féminin ou le genre masculin ; de ce fait toute tentative de listage ne peut être qu'incomplète, et invisibiliserait certain-e-s

Situation familiale

Concernant leur situation familiale, les réponses de notre panel sont les suivantes (plusieurs réponses étaient possibles, les pourcentages ne somment donc pas 100%) :

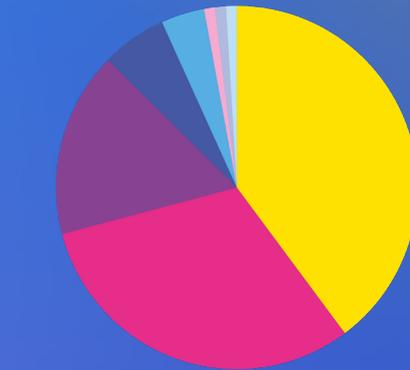


Environ 41% des répondant-e-s ne se déclarent pas en relation de couple/partenariat, 17% sont en relation avec une personne du même genre que leur et 32% en relation avec une personne d'un genre différent.

Parmi les 2 038 personnes concernées par une relation de couple/partenariat, 40% ont des relations sexuelles et/ou affectives/romantiques en dehors de celui-ci. Par ailleurs, parmi les 1 489 personnes sans relation de couple/partenariat, 48% ont des relations sexuelles et/ou affectives/romantiques.

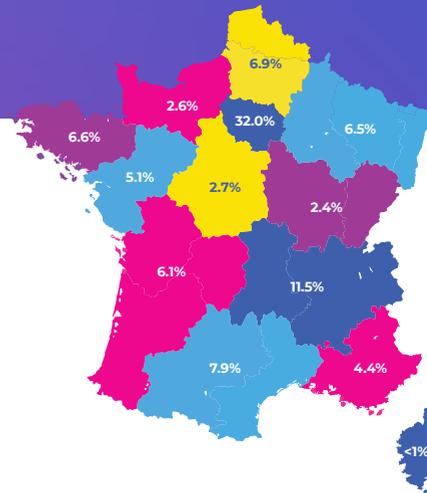
63% des répondant-e-s sont célibataires et 18% en situation de concubinage. 10% sont pacsé-e-s ou marié-e-s et 4% sont dé-pacsé-e-s ou divorcé-e-s. 7% des répondant-e-s n'ont pas souhaité communiquer d'information en la matière.

Probablement en lien avec leur jeune âge, une vaste majorité des répondant-e-s (89%) n'a pas



d'enfants. Parmi les 11% restant, plus des trois quart ont un ou deux enfants.

De manière générale, les enfants naissent au sein d'un couple d'un genre différent (91%) et suite à un rapport sexuel (93% des cas). Néanmoins, il est à noter que 12% des enfants sont né-e-s au sein d'un couple de même genre et que 6% des répondant-e-s ont eu un-e/des enfants seule-s. Les enfants à charge suite au recours à d'autres moyens de procréation constituent 11% des cas, et l'ont été en majorité au moyen d'une PMA (7%)⁴. Les enfants à charge des suites d'un changement dans la situation familiale représentent 5% des cas, dont 3% par recomposition familiale et 2% sans lien juridique entre le parent et l'enfant.



PARTIE 2
Visibilité

« Pour vivre heureux·ses, vivons caché·e·s » ?

Les témoignages reçus par nos associations chaque années sont sans appel, les membres de la communauté LGBTQI+ ont besoin de s'affirmer, de créer des lieux de rencontre, de se rendre visibles afin de sortir des tourments de l'isolement.

Pour nombre de personnes, il s'agit, en s'affirmant fièrement, de remettre en question et d'interpeller les normes de la société hétéro-cis-sexiste. Cette section présente les résultats de l'enquête qui concernent plus spécifiquement les conditions de visibilité des personnes bi et pan interrogées.

Ce chapitre s'articule autour de plusieurs éléments d'étude. Tout d'abord, la propension des répondant·e·s à parler de leur orientation au sein de leur entourage (ami·e·s, famille, collègues, etc.) mais aussi plus précisément dans le milieu médical. L'enquête s'interroge ensuite sur l'attitude des répondant·e·s face à leur/s partenaire/s et les freins possibles aux démonstrations d'affection en public et dans différents contextes. Une attention est également portée aux liens des répondant·e·s avec le milieu LGBTQI+ et féministe de par leur/s possible/s engagement/s associatif/s ainsi qu'à leur fréquentation des lieux et événements communautaires. La connaissance et l'utilisation des codes culturels et liés à l'apparence bi/pan font également l'objet d'une partie de ce chapitre. Enfin, la dernière partie de ce chapitre s'intéresse à l'utilisation des sites et applications de rencontre par les répondant·e·s et la possible mise en avant de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique sur leur/s profil/s.

Chaque dimension de cette visibilité a été questionnée en regard de la crainte des réactions hostiles et/ou des possibles discriminations subies.

Plusieurs livres d'historien·ne·s ont contribué à faire sortir des personnalités (y compris des chef·fe·s d'État) du placard bi dans lequel l'histoire officielle, les biographies paresseuses ou les clichés les avaient cantonnées ; ainsi de Colette, de Louis Aragon, voire... de Louis XIII !

Libération par la parole ?

A.1 Au sein de son entourage

Il est intéressant de noter **les différences, dans certains cas très significatives**, entre les cercles sociaux dans lesquels les personnes interrogées peuvent être amenées à parler de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique. Par exemple, alors que près d'1 personne sur 2 affirme en parler librement avec ses ami-e-s, 4 répondant-e-s sur 5 n'en parlent jamais avec le voisinage. Par ailleurs, plus de 4 personnes sur 10 qui travaillent le taisent à tou-te-s leurs collègues. Enfin, une sur deux n'en parle jamais à des membres du corps médical ou paramédical. Notons enfin que les bi et les pans ne parlant jamais de ce sujet sont un peu plus nombreux-ses que la moyenne : 1 point d'écart concernant les membres de la famille, 0,6 point d'écart avec les camarades de classe et 2 points d'écart avec le voisinage et le corps médical ou paramédical.

Vous parlez librement de votre orientation sexuelle et/ou affective/romantique avec :

	Oui, avec tou-te-s	Oui, avec la majorité	Oui, avec quelques-un-e-s	Jamais
les membres de votre famille (sur 3555 réponses)	7% 249	16% 561	39% 1379	38% 1366
vos collègues de travail (sur 2566 réponses)	8% 196	14% 347	35% 899	44% 1124
vos camarades de classe (sur 2278 réponses)	17% 388	29% 662	39% 880	15% 348
vos ami-e-s (sur 3582 réponses)	48% 1705	27% 976	20% 705	5% 196
votre voisinage (sur 3251 réponses)	3% 92	3% 111	11% 364	83% 2684
les membres du corps médical (sur 3384 réponses)	9% 306	11% 374	33% 1111	47% 1593
vos contacts sur les réseaux sociaux (sur 3399 réponses)	19% 649	24% 804	35% 1184	22% 762

En nous intéressant aux chiffres provenant d'un contexte d'études (étudiant-e-s, lycéen-ne-s, collégien-ne-s), il apparaît que la tendance à ne pas parler de son orientation sexuelle et/ou affective y est trois fois moindre que dans le cadre professionnel et le nombre de personnes se déclarant libres de le faire "avec tou-te-s" ou "avec la majorité" y est deux fois plus élevée.

Quant aux réseaux sociaux, qui seront discutés dans la section 5, ceux-ci obtiennent des résultats plus "diffus". Sans tenir compte des "non-concerné-e-s", les personnes ne s'exprimant jamais sur leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique avec leurs contacts restent minoritaires (22 %), avec 44% des personnes interrogées se déclarant libres de le faire "avec tou-te-s" ou "avec la majorité".

A.2 Avec le corps médical

Nous avons choisi de détailler assez largement les domaines et spécialités du corps médical, et les raisons possibles à la non expression de la bi/pansexualité des répondant-e-s dans ces différents domaines et spécialités. Dans cette section, nous évoquons seulement les résultats les plus significatifs ou qui nous paraissent soulever des questions importantes quant

à la prise en compte de la bi- ou pansexualité dans le domaine médical. L'ensemble du panel n'étant pas obligé de fournir une réponse pour chaque spécialité, les proportions évoquées le sont toujours (sauf mention contraire) par rapport à l'ensemble des personnes ayant répondu.

Gynécologie

	Oui, souvent	Oui, et j'ai été discriminé-e	Non, je n'en parle pas car ça ne concerne pas ce-tte praticien-ne	Non, par peur de la réaction
Ensemble du panel (sans compter les hommes cis - sur 1299 réponses)	43% 554	14% 181	24% 313	19% 251
Femmes (sur 1006 réponses)	45% 451	14% 142	23% 235	18% 178
Hommes (sans compter les hommes cis - sur 68 réponses)	34% 23	10% 7	32% 22	24% 16
Autres (sur 225 réponses)	36% 80	14% 32	25% 56	25% 57

Concernant les gynécologues, les personnes concernées sont environ un quart à ne pas en parler car ça ne concerne pas le-la praticien-ne. Pour 19%, la crainte du-de la gynécologue est considérée comme l'une des raisons de ce mutisme. Une personne agendre, pan et souffrant de vaginisme, nous dit qu'elle « [n'a] jamais été voir un-e gynécologue par peur du jugement quant au vaginisme comme de la pansexualité ». En outre, 14% des répondant-e-s déclarent avoir déjà été victimes de discriminations.

Ces chiffres ne sont ni nouveaux, ni étonnants étant donné la visibilité récente des violences gynécologiques et auxquelles entendent répondre des initiatives comme Gyn&Co qui permettent de

trouver des praticien-ne.s "bi-friendly", "lesbian-friendly" ou encore "trans-friendly" (ne discriminant pas les personnes bi, lesbiennes et trans respectivement) par exemple.

Ces violences et discriminations sont également à mettre en regard d'un manque de conseil sur les méthodes de prévention, que déplore une personne bi non-binaire de 28 ans : « *une gynéco qui n'envisage même pas de me demander si j'ai des relations avec autre chose que des hommes cis et quand je lui dis que je suis bi, elle est comme hyper choquée et elle ne me dit rien (donc aucune recommandation sur comment se protéger par exemple...)* ».

Médecine généraliste	Oui, souvent	Oui, et j'ai été discriminé-e	Non, je n'en parle pas car ça ne concerne pas ce-tte praticien-ne	Non, par peur de la réaction	Psychologie et psychiatrie	Oui, souvent	Oui, et j'ai été discriminé-e	Non, je n'en parle pas car ça ne concerne pas ce-tte praticien-ne	Non, par peur de la réaction
Ensemble (sur 1801 réponses)	37% 675	5% 95	38% 676	20% 355	Ensemble du panel (sur 1571 réponses)	56% 884	10% 156	24% 384	9% 147
Femmes (sur 1050 réponses)	35% 368	6% 59	41% 429	18% 194	Femmes (sur 921 réponses)	58% 535	9% 84	24% 224	8% 78
Hommes (sur 482 réponses)	47% 225	4% 18	33% 159	17% 80	Hommes (sur 386 réponses)	52% 201	5% 21	33% 127	10% 37
Autres (sur 269 réponses)	30% 82	7% 18	33% 88	30% 81	Autres (sur 264 réponses)	56% 148	19% 51	13% 33	12% 32

Dans le cas de la médecine généraliste, si les cas de discriminations relevés sont très faibles (5%), il est important de noter que **plus d'un tiers des personnes (38%) répondent qu'elles n'en parlent pas avec leur médecin parce qu'il "n'est pas concerné-e"** et 20% ne le font pas par crainte de la réaction. En étudiant les résultats selon le genre des répondant-e-s, on observe plusieurs tendances. Les hommes sont les plus enclins à parler de leur orientation à leur médecin généraliste puisqu'ils le font pour 47% d'entre eux contre 35 et 30% pour les femmes et les personnes ne se définissant pas dans la binarité du genre. En revanche, ces dernières personnes sont celles ayant le plus peur de la réaction de

leur médecin : une personne sur trois environ contre 18 et 17% respectivement pour les femmes et les hommes. Une personne trans, homosexuelle de 38 ans nous livre ce témoignage fort concernant le milieu médical : *« Si les praticiens médicaux écoutent et tiennent compte de ce qu'on dit, je ne me cache pas pour des raisons de santé évidentes (si on ne dit pas tout, comment être soignée correctement ?), je préfère avoir des femmes à consulter, les hommes médecins font bien sentir leur désapprobation voire leur dégoût quand à votre style de vie, et vous expédient les consultations rapidement, quant à l'accueil dans ces lieux c'est plus vite vous êtes partie, mieux c'est pour le décor et la clientèle... »*

La relation au psy est complexe : **près d'un quart des réponses écarte la visibilité de leur orientation parce que le-la praticien-ne "n'est pas concerné-e"**. En outre, une personne sur dix craint la réaction de sa-son psy si elle en parle et la même proportion a déjà été effectivement discriminée. En s'intéressant au genre de nos répondant-e-s, si 9% de femmes ont déjà été effectivement discriminées et 5% d'hommes, la proportion s'élève à 19% dans le cas des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre. Ces personnes considèrent également moins que les hommes et les femmes que cette information ne concerne pas le-la praticien-ne (13% contre 33% et 24% respectivement). Certains témoignages font écho à ces chiffres :

une personne non-binaire et bi nous explique *« Pour ce qui est de la psy, je voyais bien qu'elle pensait que c'était dû à mes traumatismes ou que c'était une passade (j'étais ado) »*. Une femme bi de 31 ans a quant à elle *« souffert de questions insistantes de [son] psychiatre qui [lui] demande de façon répétée si [elle] préfère les hommes ou les femmes alors [qu'elle a] plusieurs fois dit [qu'elle n'avait] ni à choisir ni à répondre à cette question »*. Enfin, le témoignage d'une personne pan à qui le-la psy *« a déjà dit des trucs chiants concernant [sa] pansexualité, défendant limite les homophobes "c'est normal que les parents aient du mal au début" »*.

Sexologie	Oui, souvent	Oui, et j'ai été discriminé-e	Non, je n'en parle pas car ça ne concerne pas ce-tte praticien-ne	Non, par peur de la réaction	Centres de dépistage	Oui, souvent	Oui, et j'ai été discriminé-e	Non, je n'en parle pas car ça ne concerne pas ce-tte praticien-ne	Non, par peur de la réaction
Ensemble du panel (sur 1001 réponses)	21% 213	2% 16	70% 704	7% 68	Ensemble (sur 1544 réponses)	51% 780	6% 92	34% 528	9% 144
Femmes (sur 572 réponses)	20% 212	1% 7	74% 435	5% 28	Femmes (sur 895 réponses)	48% 43	6% 54	37% 333	8% 74
Hommes (sur 292 réponses)	25% 73	1% 3	64% 188	10% 28	Hommes (sur 442 réponses)	57% (252 sur 442)	5% (22 sur 442)	29% (128 sur 442)	9% (40 sur 442)
Autres (sur 137 réponses)	20% 28	4% 6	66% 91	9% 12	Autres (sur 207 réponses)	51% 94	6% 16	34% 67	9% 30

Les consultations auprès d'un-e sexologue sont parmi les moins citées (près de 3 personnes sur 4 n'y ont pas recours). Néanmoins, parmi les personnes concernées, il peut être remarqué que **seules un peu plus de 20% des**

personnes parlent souvent de leur orientation, avec 70% des réponses qui indiquent que cette dernière ne regarde pas le-la praticien-ne.

Si la moitié des personnes interrogées précise en parler souvent dans les centres de dépistage, plus d'un tiers pense que ce n'est pas le lieu pour aborder leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique. 144 réponses indiquent une crainte à indiquer leur orientation, et 92 une réelle discrimination. Une femme bi homo-romantique de 36 ans déclare : *« lors d'une consultation dans un centre de dépistage à Paris il y a 5-6 ans, la médecin qui me recevait avait fait une tête épouvantable quand j'avais répondu avoir eu des*

partenaires des 2 sexes au cours de l'année écoulée ». Les chiffres correspondant à des discriminations et à la peur de la réaction restent stables en fonction du genre des répondant-e-s. En revanche, comparés aux femmes et personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre, les hommes sont plus enclins à parler de leur orientation (9 et 6 points d'écart respectivement) et moins à considérer que celle-ci ne concerne pas le-la praticien-ne (8 et 5 points d'écart).

Opérateur-trices de don du sang	Oui, souvent	Oui, et j'ai été discriminé-e	Non, je n'en parle pas car ça ne concerne pas ce-tte praticien-ne	Non, par peur de la réaction
Ensemble du panel (sur 1317 réponses)	18% 233	11% 146	53% 695	18% 243
Femmes (sur 778 réponses)	19% 149	9% 72	54% 418	18% 139
Hommes (sur 349 réponses)	15% 54	13% 45	55% 193	16% 57
Autres (sur 190 réponses)	16% 30	15% 29	44% 84	25% 47

Pour les opérateur-trice-s de don du sang, plus d'une réponse sur deux précise que cela ne concerne pas le-la praticien-ne. Mais elles sont aussi **presque une sur cinq à redouter la réaction de l'opérateur-ric-e, et plus d'une sur dix à déjà avoir été discriminée**. Il faut sans doute y voir un effet des discriminations qui s'appliquent au

don du sang spécifiquement à tous les HSH (Hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes). Les hommes et personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre sont moins nombreux-ses à parler de leur orientation et ont été plus souvent discriminé-e-s que les femmes.

Corps médical et grossophobie	Jamais	Oui, avec quelques-un-e-s	Oui, avec la majorité	Oui, avec tou-te-s
Ensemble (sur 3384 réponses)	47% 1593	33% 1111	11% 374	9% 306
focale : personnes s'étant déclarées grosses (sur 544 réponses)	50% 271	31% 167	11% 58	9% 48
Femmes (sur 2023 réponses)	48% 215	33% 660	12% 233	8% 157
focale (sur 357 réponses)	53% 188	29% 105	10% 36	8% 28
Hommes (sur 869 réponses)	47% 405	30% 259	10% 90	13% 115
focale (sur 102 réponses)	49% 50	27% 28	10% 10	14% 14
Autres (sur 492 réponses)	44% 215	39% 192	10% 51	7% 34
focale (sur 85 réponses)	39% 33	40% 34	14% 12	7% 6

Des associations comme Gras Politique par exemple dénoncent régulièrement les discriminations subies par les personnes grosses au sein du corps médical et il nous a semblé pertinent de nous intéresser plus précisément aux réponses fournies par les personnes s'étant déclarées grosses (575 au total). Les écarts avec le reste de la population sont faibles mais certaines tendances peuvent être observées ou soulignées. De manière générale, les personnes grosses ont moins tendance à parler de leur orientation sexuelle/affective au corps médical (elles sont 50% à ne jamais en parler contre 47% dans le reste de l'ensemble de la population) mais cette tendance est inversée dans le cas des

personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre (39% contre 44%). Pour les spécialités traitées précédemment, la proportion de personnes grosses ayant été discriminées est supérieure d'1 à 3 points environ à celle de l'ensemble du panel. La proportion de personnes grosses ne parlant pas de leur orientation à un-e praticien-ne par peur de la réaction suit la même tendance. Paradoxalement, elles sont moins nombreuses (de l'ordre de 2 à 5 points par rapport à l'ensemble du panel) à considérer que leur orientation ne concerne pas le-la praticien-ne et en parlent également moins "souvent" (de l'ordre de 2 à 3 points d'écart).

En fonction des spécialités	Oui, souvent	Oui, et j'ai été discriminé-e	Non, je n'en parle pas car ça ne concerne pas ce-tte praticien-ne	Non, par peur de la réaction
Centre de dépistage (sur 1544 réponses)	51% 780	6% 92	34% 528	9% 144
focale (sur 252 réponses)	42% 107	8% 20	37% 94	12% 31
Gynécologue (sur 1543 réponses)	37% 566	12% 182	34% 528	17% 267
focale (sur 255 réponses)	37% 94	15% 38	29% 74	19% 49
Médecin généraliste (sur 1801 réponses)	37% 675	5% 95	38% 676	20% 355
focale (sur 296 réponses)	37% 109	8% 24	33% 98	22% 65
Psy (sur 1571 réponses)	56% 884	10% 156	24% 384	9% 147
focale (sur 263 réponses)	55% 144	13% 34	21% 56	11% 29
Sexologue (sur 1001 réponses)	21% 213	2% 16	70% 704	7% 68
focale (sur 181 réponses)	18% 33	3% 5	71% 128	8% 155

A.3 Parler de son-sa/ses partenaire/s

Deux questions de notre questionnaire permettaient d'appréhender la propension des répondant-e-s à parler de leur/s partenaire/s et ce, en fonction du genre de leur/s partenaire/s et de leur interlocuteur-ric-e.

Généralement, parlez-vous librement de votre/vos partenaire/s ?	Oui, quel/s que soit/soient son/leur genre/s	Oui, lorsqu'iel/est/sont du genre que le vôtre	Oui, lorsqu'iel/est/sont d'un genre différent du vôtre	Non
Ensemble du panel (sur 3307 réponses)	53% 1761	9% 311	17% 561	20% 674
Femmes (sur 1988 réponses)	54% 1068	9% 183	19% 372	18% 365
Hommes (sur 855 réponses)	44% 374	13% 113	16% 137	27% 231
Autres (sur 464 réponses)	69% 319	3% 15	11% 52	17% 78

Lorsque vous parlez librement de vos orientations sexuelle et/ou affective, est-ce que cela dépend du genre de votre interlocuteur-ric(e) ?

	Oui, si son genre est le même que le vôtre	Oui, si son genre est différent du vôtre	Non	Je ne sais pas
Ensemble du panel (sur 3627 réponses)	12% 450	6% 220	61% 2194	21% 761
Femmes (sur 2159 réponses)	13% 283	4% 91	61% 1324	21% 461
Hommes (sur 939 réponses)	13% 124	12% 113	56% 527	19% 175
Autres (sur 527 réponses)	8% 43	3% 16	65% 343	24% 125

Ainsi, en mettant à part les personnes s'étant dites "non concernées" (moins d'une personne sur dix), près de 20% des répondant-e-s ne parlent pas librement de leur/s partenaire/s mais iels sont 49% à le/s mentionner quel que soit le genre du-de la/des partenaire/s. Cependant, environ une personne sur six n'en parle que si le genre de l'interlocuteur-ric(e) est différent du sien (cette différenciation liée au genre pourrait dénoter d'une forme de prudence vis-à-vis des discriminations éventuelles). Le genre est indifférent pour plus de trois quarts des réponses (en excluant une réponse sur cinq qui "ne sait pas"). Du reste, il apparaît qu'il est deux fois plus facile d'en parler à une personne de son entourage du même genre que soi.

Les réponses reflètent donc que la parole est loin d'être totalement libérée et qu'une influence liée au genre du-de la partenaire ainsi que de l'interlocuteur-ric(e) subsiste.

Attention : le coming out avec son-sa/ses partenaire/s est traité dans la partie suivante "3- Discriminations et/ou agressions" pages 45 et suivantes.

Libération par les gestes ?

Si les coups d'œil, les moues des passant-e-s, les rictus hostiles et les regards de défi sont communs pour les couples perçus comme déviant de la norme hétérosexuelle, ils font cependant partie de l'impalpable, d'un domaine difficile à cerner... et encore plus à combattre. Par crainte de ces réactions, ainsi

que des agressions physiques ou verbales (qui sont, elles, quantifiables, et que nous verrons en détail dans le chapitre 3), **certaines personnes bi et pan peuvent modifier ou masquer en public les élans d'affection qu'elles auraient envie de manifester.** Le contexte dans lequel ceci peut se produire est l'objet de cette rubrique.

B.1 Une différenciation liée au genre de la-du partenaire

Votre démonstration affective en public diffère-t-elle selon le genre de votre partenaire ?

	Oui	Ça dépend du contexte	Non	Je ne sais pas
SE TENIR LA MAIN				
Ensemble du panel (sur 3134 réponses)	20% 618	34% 1072	38% 1177	9% 267
Femmes (sur 1903 réponses)	17% 321	36% 689	38% 728	9% 165
Hommes (sur 779 réponses)	31% 242	31% 242	30% 230	8% 65
Autres (sur 452 réponses)	12% 55	31% 141	48% 219	8% 37
S'EMBRASSER				
Ensemble du panel (sur 3107 réponses)	27% 827	39% 1203	25% 766	10% 311
Femmes (sur 1886 réponses)	26% 485	41% 768	23% 433	11% 200
Hommes (sur 787 réponses)	33% 262	33% 258	25% 195	9% 72
Autres (sur 434 réponses)	18% 80	41% 177	32% 138	9% 39
AUTRES MARQUES D'AFFECTION				
Ensemble du panel (sur 3159 réponses)	20% 627	39% 1243	28% 891	13% 398
Femmes (sur 1910 réponses)	18% 353	41% 787	27% 523	13% 247
Hommes (sur 795 réponses)	28% 223	34% 269	26% 208	12% 95
Autres (sur 454 réponses)	11% 51	41% 187	35% 160	12% 56

Entre 35 et 40% des répondant-e-s choisissent une forme de prudence dans leurs marques d'affection à leur partenaire puisqu'ils s'adaptent au contexte en fonction du genre de leur partenaire. Certains commentaires nous donnent des pistes de réflexion quant aux raisons qui pourraient expliquer les comportements décrits précédemment. On peut évidemment citer la crainte des réactions hostiles ou agressives lorsque l'on se trouve avec un-e partenaire du même genre : « *La peur de... montrer d'affection en public à quelqu'un du même genre que moi est en ce qui me concerne liée à 2 choses. Premièrement la peur de la stigmatisation et des violences. Le deuxième aspect concerne le fait de rencontrer des gens qui me connaissent et ignorent mon orientation* » nous explique un homme de 55 ans. Ici c'est donc à la fois la peur des réactions hostiles mais aussi de s'outer sans le vouloir auprès de connaissances, puisqu'il continue : « *Par contre lorsque je suis à plus d'une centaine de kilomètres de chez moi, uniquement la peur de violences subsiste et je me permets beaucoup plus de montrer mon affection* ». D'autres personnes en revanche évoquent un "respect" à la communauté LGBTQI+ lorsqu'elles se trouvent en milieu queer : « *Si je ne manifeste pas d'affection à des partenaires d'un autre genre dans les lieux queers, c'est parce que je trouverais ça irrespectueux d'imposer des*

représentations hétéros dans un lieu censé protéger de ça. Moi-même dans ces lieux j'ai envie d'y voir des démonstrations d'affection non-hétéros, et même là la plupart des gens galèrent à sortir de la pudeur imposée par l'hétéronormativité ».

Environ une personne sur cinq modifie ses marques d'affection en fonction du genre de la personne avec qui elle est en public et une personne sur quatre module selon ce critère le fait de s'embrasser.

On note cependant un écart remarquable selon le genre. Les démonstrations publiques d'affection des femmes et personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre sont beaucoup moins dépendantes du genre de leur partenaire que chez les hommes (entre 7 et 19 points d'écart selon les marques d'affection) mais plus dépendantes du contexte (entre 5 et 7 points d'écart). Plus nombreuses sont les réponses selon lesquelles "on se tient la main, quel que soit le genre du/de la partenaire", mais cette affirmation est moindre pour le fait de s'embrasser ou d'exprimer d'autres marques d'affection, avec des écarts supérieurs à 10 points.

Les réponses à la question suivante, nous permettent de détailler les contextes.

B.2 Les contextes de la visibilité par les gestes

Si vous avez un-e partenaire du même genre que le vôtre, vous arrive-t-il de lui manifester de l'affection en public - réponses positives ?

Toujours, peu importe le contexte



Dans des lieux ou événements communautaires LGBTQI+



Cela dépend du quartier / de la taille de la ville où vous vous trouvez



Cela dépend du moment de la journée



Cela dépend des personnes avec qui vous êtes

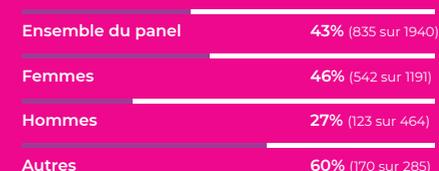


Avec un-e partenaire de même genre, un quart des personnes concernées affirment manifester de l'affection en public quel que soit le contexte. Il n'en reste pas moins que **les répondant-e-s sont très majoritaires à s'adapter au contexte dans lequel ils se trouvent**.

Ainsi, pour ceux qui fréquentent les "lieux communautaires", 90% y témoignent sans difficulté des marques d'affection (mais seulement 74% des hommes pour 95% des femmes, et 96% des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre). Certains commentaires orientent des pistes de réflexion pour les 10% restants : une femme de 23 ans explique que « *[l']absence de démonstration d'affection en public vient du fait que je ne suis pas à l'aise avec les démonstrations de ce type, chez moi comme chez les autres* ». Il est cependant intéressant de croiser ces chiffres avec une question demandant aux répondant-e-s s'ils se sentent à l'aise dans les lieux et/ou événements spécifiquement lesbiens ou spécifiquement gays. Ce sont seulement deux tiers des personnes ayant ou ayant eu un-e partenaire du même genre que le leur qui répondent positivement. Les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre le sont le moins avec seulement 59% et un écart de 4 et 12 points avec les hommes et femmes respectivement.

L'adaptation est flagrante pour plus des trois quarts des personnes concernées selon la personne avec qui elles se trouvent, et pour deux tiers d'entre elles selon le quartier ou la ville où elles se trouvent. Cette observation peut être liée au commentaire cité précédemment de l'homme ayant peur de s'outer auprès de connaissances

Sur votre lieu d'étude



lorsqu'il se trouve trop près de chez lui. Le moment de la journée est en revanche moins significatif puisque le panel concerné se retrouve divisé en deux. Enfin, on voit bien que le lieu d'études ne porte pas tant à l'expression des marques d'affection envers la personne de même genre puisqu'une nette majorité des personnes concernées (57%) s'en abstient.

Dans notre enquête, la question suivante cherchait à mesurer si c'est par peur de réactions d'hostilité que les personnes interrogées s'abstiennent de manifester des marques d'affection en public à leur partenaire du même genre. 19% répondent n'avoir "jamais" peur des réactions d'hostilité. **Ce sont donc 81% qui ressentent effectivement cette crainte lorsqu'ils se trouvent avec un partenaire du même genre qu'elleux**. 20% du panel expriment "toujours" ressentir cette peur et 30% "souvent". Les 31% restants répondent "parfois".

Encore une fois, les écarts en fonction du genre des répondant-e-s sont notables. 27% des femmes et 29% des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre (ainsi que 28% des personnes de moins de 25 ans) manifestent de l'affection en public à un-e partenaire du même genre que le leur "peu importe le contexte" tandis que ce n'est le cas que chez 21% des hommes. Ce sont 30% des personnes de 21 ans et moins qui déclarent ce même comportement. Les constats sont les mêmes dans toutes les situations proposées et tendent à montrer que les femmes et personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre ont tendance à montrer plus d'affection en public à un-e partenaire du même genre que les hommes. Cependant, les hommes sont

aussi les plus nombreux à annoncer ne pas avoir peur des réactions hostiles (22% contre 17% des femmes et 20% des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre)

Les questions suivantes demandaient aux répondant-e-s s'ils manifestent de l'affection à leur/s partenaire/s d'un autre genre que le leur dans les lieux communautaires et, dans le cas contraire, si la **peur des réactions d'hostilité** est en jeu. **83% des personnes concernées répondent par la positive à la première question** avec un taux de 87% pour les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre.

64% expriment ensuite que cette crainte n'est pas en jeu lorsqu'ils ne manifestent pas leur affection. Ce chiffre peut être lié à la déclaration vue plus haut évoquant un "respect" à la communauté LGBTQI+ en milieu queer. Il apparaît donc qu'un tiers du panel évoque cette crainte "toujours" (5%), "souvent" (9%) ou "parfois" (22%). Une femme de 26 ans nous dit : « *Je me sens en sécurité dans des lieux ou événements communautaires lorsque je suis avec une partenaire de même sexe, je ne le serais pas avec un partenaire d'un autre sexe. Et inversement concernant les espaces publics* ».

B.3 L'engagement associatif développe-t-il la visibilité ?

Une des questions de l'enquête s'intéressait à l'engagement dans une association ou collectif LGBTQI+ et/ou féministe avec un champ libre permettant de la/les préciser.

Plus d'un quart des répondant-e-s (27%) mentionne un engagement présent, récent ou dans un futur proche auprès d'organismes associatifs, collectifs voire syndicaux. Sans surprise, la proportion augmente à plus d'un tiers lorsque l'on s'intéresse aux habitant-e-s de grandes villes (plus de 200 000 habitants) ou aux résident-e-s d'Île-de-France. Pour le reste du panel, la proportion descend à 19%.

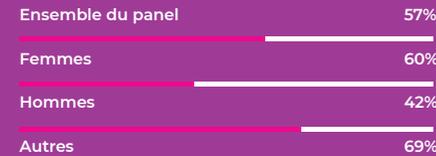
Parmi ces personnes, plus de trois quarts (77%) ont parlé de leur engagement à leur entourage et ce sont 79% qui ont parlé de leur orientation sexuelle/affective au sein de leur association ou collectif. **La notion de "placard bi" évoquée dans une étude du début des années 2010** (<http://bicause.fr/le-placard-bisexuel/>) et désignant le fait pour les personnes bi ou pan de ne pas révéler leur orientation sexuelle ou affective, **semble donc encore prégnante, y compris dans les milieux LGBTQI+**, ce que nous verrons plus en détail dans la partie 3 de ce rapport.

Durant les deux dernières années vous avez...

Plusieurs personnes mentionnent la discrimination à laquelle elles ont dû faire face dans des associations LGBTQI+. Une femme bi de 32 ans explique : « *J'ai déjà fait partie d'une association LGBTQI+. Je n'y suis pas restée car j'étais mise à l'écart quand j'ai dit que j'étais bi. Ce sont les lesbiennes qui m'ont le plus écartée. J'étais une lesbienne qui ne s'assumait pas pour elles... pour les gays aussi, mais ils ne m'ont pas écartée du groupe pour autant. J'ai quitté l'asso et je me suis écartée des lieux LGBTQI+ pour ces raisons depuis* », ou bien encore : « *dans les assos, le problème n'est peut-être pas ouvertement la discrimination mais l'invisibilisation* ». Un homme trans queer et pan de 24 ans nous dit quant à lui : « *Je ne me sens pas forcément à l'aise dans les milieux lesbiens, gays ou trans quand l'image qui en est faite est trop restreinte car je me sens encore le vilain canard qui ne rentre par dans la nouvelle norme créée contre la norme [...], c'est pourquoi le milieu queer transféministe inclusif me parle globalement plus* ».

Enfin, nous avons voulu mesurer le degré de participation des répondant-e-s aux événements ou aux réseaux LGBTQI+, et plus spécifiquement bi et pan. Notons tout d'abord que **plus d'un tiers des répondant-e-s (35%) ne se sent pas à l'aise dans les lieux et/ou événements spécifiquement lesbiens ou gays**.

participé à des événements communautaires (marche des fiertés, festivals de cinéma LGBTQI+, tournois sportifs etc.)



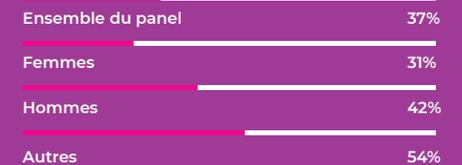
fréquenté des lieux communautaires (bar, boîte, sauna, restaurant etc.)



Lu la presse communautaire (y compris en ligne)



fait partie d'une communauté LGBTQI+ sur internet (sites de rencontre, site pour sortir, etc.)



adhéré à une association ou rejoint un collectif LGBTQI+ et/ou féministe

Ensemble du panel	27%
Femmes	28%
Hommes	19%
Autres	36%

fréquenté des lieux de drague (bois, aire d'autoroute etc.)

Ensemble du panel	7%
Femmes	2%
Hommes	20%
Autres	3%

fréquenté un événement communautaire spécifiquement bi (Journée Internationale de la Bisexualité, Bi'Causerie, etc.)

Ensemble du panel	9%
Femmes	9%
Hommes	6%
Autres	12%

fréquenté des soirées spécifiquement bi

Ensemble du panel	4%
Femmes	3%
Hommes	5%
Autres	4%

lu des publications spécifiquement bi

Ensemble du panel	39%
Femmes	41%
Hommes	30%
Autres	49%

fait partie d'une communauté sur internet spécifiquement bi (site de rencontres, site pour sortir etc.)

Ensemble du panel	12%
Femmes	8%
Hommes	20%
Autres	13%

fréquenté une association ou un collectif spécifiquement bi

Ensemble du panel	4%
Femmes	4%
Hommes	4%
Autres	6%

Sur la fréquentation des lieux communautaires, une femme pan de 20 ans nous livre ce témoignage : « Dans un bar lesbien, une femme m'a abordée [...] Quand j'ai refusé de lui dire si j'étais hétéro ou lesbienne, elle en a conclu (avec un rire un peu condescendant) que j'étais bi. Elle m'a alors fait la morale pendant de longues minutes sur le fait que j'avais tort de me "mentir" comme ça et que si je n'acceptais pas mon homosexualité, je ne me trouverais jamais, et que je trompais ma communauté (lesbienne, si j'ai bien compris son propos). Cette expérience m'a d'autant plus blessée que je pensais être à l'abri de jugement stupide de ce genre au sein de ce bar "pour les femmes qui aiment les femmes" [...] Quel dommage de réclamer [d'être traitée comme tout le monde et de traiter différemment une autre personne différente de soi ! »

Un des éléments marquant de ces résultats est la différence assez significative entre la fréquentation ou l'intérêt porté à des événements, communautés, etc., LGBTQI+ - qui oscille entre 27% et 74% de l'ensemble des répondant-e-s à l'exception des lieux de drague - et celle qui concerne plus spécifiquement les événements, communautés, etc., bi - entre 4% et 37% tous âges confondus.

Risquons une hypothèse : les communautés bi ou pan seraient moins organisées, et depuis moins longtemps, que les autres communautés relevant de la sphère LGBTQI+, elles seraient moins visibles - conséquence probable de la biphobie/panphobie "ordinaire".

Dans le détail, on note que la participation à des événements LGBTQI+ concerne une grande moitié des répondant-e-s (57%) mais seulement une personne sur dix pour les événements spécifiquement bi, de même que la fréquentation de lieux communautaires (52%). À cette fréquentation s'ajoute celle également importante des communautés LGBTQI+ en ligne (37% du panel), contre une participation plutôt faible des communautés bi en ligne (une personne sur dix environ).

La lecture de la presse communautaire, y compris celle accessible sur internet, obtient quant à elle un net succès avec 3 personnes sur 4 environ qui affirment s'y être intéressées durant les deux dernières années, mais cet intérêt reste minoritaire pour la presse spécialisée bi, avec seulement un peu plus d'une personne sur trois qui déclare l'avoir lue.

Comme introduit plus haut, les résultats les plus faibles concernent la fréquentation de collectifs ou associations, événements ou soirées spécifiquement bi avec moins d'une réponse positive sur dix pour chacun de ces éléments.

Certains items présentent également des variabilités importantes selon le genre des répondant-e-s. C'est le cas en particulier de la fréquentation des lieux de drague (bois, aires d'autoroute, etc.) qui sont fréquentés par moins de 3% des femmes et personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre, mais par un homme sur 5. Les hommes sont également les plus nombreux à avoir fait partie d'une communauté spécifiquement bi sur internet (20% contre 8% des femmes et 13% des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre).

Enfin, certains commentaires font état d'un racisme au sein de la communauté LGBTQI+ qui représente un frein pour leur fréquentation des espaces communautaires :

Une femme bi de 29 ans explique : « J'ai toujours été très exotisée en raison de ma racisation, par des personnes blanches du même genre ou d'autres genre. Cela m'a souvent freinée à sortir dans certains espaces LGBTQIA. Je n'ai aucun mal à répondre et me défendre à des hommes cis, très sèchement. J'ai en revanche du mal à exprimer de la dureté envers des personnes du même genre ou de genre plus "minoritaires" (je suis désolée, je ne sais pas si ce terme est correct et je m'en excuse si ce n'est pas le cas) souvent par peur d'être oppressive. J'évite donc certains lieux et sors essentiellement dans le milieu LGBTQIA racisé ». Parmi les personnes fréquentant des lieux spécifiquement gays ou lesbiens, 60% des personnes racisées déclarent s'y sentir à l'aise contre 65% des personnes blanches.

Quant aux personnes en situation de handicap, elles sont 50% à se sentir à l'aise dans les lieux spécifiquement gays ou lesbiens parmi celles qui ont déjà fréquenté ces lieux, contre 66% pour les valides. De plus, de nombreux lieux ou événements LGBTQI+ ne sont pas accessibles aux personnes en fauteuil roulant par exemple. À défaut de pouvoir investir ces lieux autant qu'elles le souhaiteraient, il apparaît que les personnes en situation de handicap se saisissent d'autant plus de l'outil associatif (40%, contre 26% des valides), et d'internet : elles sont une légère majorité (52%) à avoir fait partie d'une communauté LGBTQI+ sur internet (site de rencontre, site pour sortir, etc.), alors que cela ne concerne qu'une minorité de valides (36%). Concernant les communautés sur internet spécifiquement bi, les personnes en situation de handicap sont 16% à en avoir fait partie, contre 12% pour les personnes valides.

S'agissant des personnes grosses, un commentaire fait notamment état d'une **grossophobie interne à la communauté gay masculine** : « je ne me sens pas gros, mais objectivement, pour le milieu gay, j'ai un surpoids important ». Les chiffres semblent confirmer ce constat, puisque parmi les hommes gros qui ont fréquenté les lieux gays, seuls 49% disent s'y sentir à l'aise, contre 63% des autres hommes. Là encore, les hommes gros se saisissent de l'outil internet davantage que les autres hommes, puisque 53% d'entre eux ont fait partie d'une communauté LGBTQI+ sur internet (contre 41% pour les autres hommes). Concernant les communautés spécifiquement bi, ils sont 23% à en avoir fait partie, contre 19% pour les autres hommes. La différence est moins nette concernant les femmes se déclarant grosses puisque 64% d'entre elles, ayant déjà fréquenté les lieux gays ou lesbiens, déclarent s'y sentir à l'aise ; cette proportion est de 69% pour les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre.

Durant les deux dernières années vous avez...
(en fonction du lieu de résidence)

Dans les grandes villes
1801 personnes au total
1167 femmes
377 hommes
257 autres

Dans les villes moyennes
593 personnes au total
341 femmes
162 hommes
90 autres

Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
1231 personnes au total
651 femmes
400 hommes
180 autres

participé à des événements communautaires - marche des fiertés, festivals de cinéma LGBTQI+, tournois sportifs etc.

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	69%	52%	40%
Femmes	71%	55%	43%
Hommes	57%	40%	29%
Autres	80%	64%	57%

fréquenté des lieux communautaires (bar, boîte, sauna, restaurant etc.)

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	62%	47%	39%
Femmes	62%	42%	38%
Hommes	59%	57%	45%
Autres	66%	50%	31%

lu la presse communautaire (y compris en ligne)

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	75%	75%	72%
Femmes	76%	77%	74%
Hommes	70%	64%	64%
Autres	81%	90%	84%

fait partie d'une communauté LGBTQI+ sur internet (sites de rencontre, site pour sortir, etc.)

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	37%	37%	38%
Femmes	31%	30%	31%
Hommes	44%	39%	41%
Autres	53%	61%	52%

Durant les deux dernières années vous avez...
(en fonction du lieu de résidence)

Dans les grandes villes
1801 personnes au total
1167 femmes
377 hommes
257 autres

Dans les villes moyennes
593 personnes au total
341 femmes
162 hommes
90 autres

Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
1231 personnes au total
651 femmes
400 hommes
180 autres

fréquenté des lieux de drague (bois, aire d'autoroute etc.)

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	5%	7%	10%
Femmes	2%	3%	2%
Hommes	11%	20%	27%
Autres	5%	1%	2%

fréquenté une association ou un collectif spécifiquement bi

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	5%	3%	3%
Femmes	4%	4%	3%
Hommes	7%	2%	2%
Autres	7%	3%	7%

fréquenté un événement communautaire spécifiquement bi (Journée Internationale de la Bisexualité, Bi'Causerie, etc.)

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	11%	7%	6%
Femmes	11%	8%	6%
Hommes	9%	3%	3%
Autres	14%	9%	10%

fréquenté des soirées spécifiquement bi

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	4%	4%	4%
Femmes	4%	4%	2%
Hommes	5%	4%	6%
Autres	4%	4%	4%

Durant les deux dernières années vous avez...
(en fonction du lieu de résidence)

Dans les
grandes villes
1801 personnes
au total
1167 femmes
377 hommes
257 autres

Dans les villes
moyennes
593 personnes
au total
341 femmes
162 hommes
90 autres

Dans les villes
et habitats de
moins de 100 000
habitant-e-s
1231 personnes
au total
651 femmes
400 hommes
180 autres

lu des
publications
spécifiquement
bi

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	39%	41%	41%
Femmes	41%	43%	46%
Hommes	30%	33%	31%
Autres	49%	49%	50%

fait partie d'une
communauté
sur internet
spécifiquement
bi (site de
rencontres, site
pour sortir etc.)

	Dans les grandes villes	Dans les villes moyennes	Dans les villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s
Ensemble du panel	9%	12%	16%
Femmes	7%	7%	11%
Hommes	13%	19%	26%
Autres	11%	18%	14%

Il est également intéressant de noter les disparités sur certains items en fonction du lieu de résidence de nos répondant-e-s, divisé-e-s entre les résident-e-s de grandes villes (plus de 200 000 habitant-e-s), villes moyennes (entre 100 000 et 199 999 habitant-e-s) et villes et habitats de moins de 100 000 habitant-e-s. Par exemple, les lieux de drague sont fréquentés par un homme sur 10 vivant dans une grande ville mais par plus d'un quart (27%) de ceux vivant dans une ville ou un habitat de moins de 100 000 personnes. Les lieux et événements communautaires ou spécifiquement bi sont en revanche d'autant moins fréquentés que les répondant-e-s habitent dans une plus petite ville alors que l'inverse est remarquable pour les communautés spécifiquement bi sur internet.

B.4 Un look bi et pan ?

À la question "Avez-vous modifié votre style vestimentaire et/ou votre apparence en raison de votre orientation sexuelle et/ou affective/romantique", 4 réponses sur 5 sont négatives. **C'est donc une minorité qui a adopté une tenue vestimentaire en vertu de son orientation.**

En revanche, un peu plus d'un quart (27%) affirme porter "parfois" (22%) ou "souvent" (5%) des accessoires connotés bi/pan. Il faut toutefois noter que près de la moitié des répondant-e-s déclarent ne pas savoir s'il existe des codes "culturels ou liés à l'apparence" spécifiquement bi/pan (les drapeaux bi et pan peuvent être cités en exemple, cf. encart) et que, bien qu'une personne sur cinq pense qu'ils existent, près d'un tiers des répondant-e-s nie leur existence. Pourtant... le drapeau bi existe depuis 1998, même si le drapeau pan est plus récent.

Concernant les témoignages laissés par les

répondant-e-s, une personne bi de 22 ans nous raconte : « je souhaiterais m'engager davantage dans une association LGBTQI+, Bi ou féministe (et aussi, modifier plus mon look et porter des accessoires) ». Un homme bi de 53 ans : « Le marché bi (produits) et l'infrastructure bi (lieux de rencontres) sont quasi-inexistants comparés aux produits et services destinés aux hétéros et aux homos ». Une femme bi de 33 ans : « Je n'ai pas l'impression que le fait d'être bi définisse mon apparence ou mon mode de vie, je ne rentre pas dans un moule vestimentaire ou ne fréquente pas de lieux communautaires ».



Drapeau de la fierté bisexuelle
Le drapeau de la fierté bisexuelle a été
conçu par Michael Page en 1998.



Le drapeau de la fierté pansexuelle a été
créé aux alentours de 2010.

B.5 La visibilité sur les sites et les applications de rencontre ? C'est pas gagné !

Êtes-vous ou avez-vous déjà été inscrit-e sur un/des site/s/application/s de rencontres ?

	Je suis actuellement inscrit-e	J'ai été inscrit-e mais je ne le suis plus	Non
Ensemble	35%	30%	35%
Femmes	39%	20%	41%
Hommes	58%	52%	20%
Autres	33%	27%	40%

35% des répondant-e-s n'ont jamais été inscrit-e-s sur un site ou une **application de rencontres**, **30% le sont toujours et 35% l'ont été mais ne le sont plus**. On observe cependant une différenciation genrée dans le recours à ces sites et applications puisque les hommes totalisent 80% à être ou avoir été inscrits tandis que les femmes et personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre totalisent plutôt 60%. Voyons maintenant plus en détail le type d'applications

utilisées parmi les personnes ayant déjà été inscrites (les réponses n'étant pas exclusives, chaque ligne somme à plus de 100%). Encore une fois si l'on examine les réponses en fonction du genre des répondant.e.s on observe de forte disparités. Les hommes ont tendance à utiliser plus les applications exclusivement hétéro que les femmes et personnes ne se trouvant pas dans la binarité de genre (+15 pts et 21 pts respectivement).

Avez-vous précisé sur ce/s site/s votre orientation sexuelle et/ou affective ?

Exclusivement hétéro (ex : Adopte un mec) Mixte (ex : OKCupid, Meetic...) Exclusivement gays ou lesbiens (ex : Grindr, Brenda) LGBTQI+ (ex : Gayvox...)

	Exclusivement hétéro (ex : Adopte un mec)	Mixte (ex : OKCupid, Meetic...)	Exclusivement gays ou lesbiens (ex : Grindr, Brenda)	LGBTQI+ (ex : Gayvox...)
Ensemble du panel	19%	73%	32%	22%
Femmes	22%	80%	17%	20%
Hommes	38%	58%	63%	25%
Autres	17%	83%	21%	20%

les catégories de genre.

Enfin, la visibilité des répondant-e-s inscrit-e-s ou ayant été inscrit-e-s sur ces sites est abordée avec la question "avez-vous précisé sur ce/s site/s votre orientation sexuelle et/ou affective ?".

Les applications exclusivement gay ou lesbiennes sont plus plébiscitées par les hommes (+46 pts et 42 pts respectivement par rapport aux femmes et personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre). En revanche, la tendance s'inverse pour les applications mixtes, beaucoup plus utilisées par les femmes et personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre que par les hommes (+22 pts et +25 pts respectivement). Les applications LGBTQI+ montrent moins d'écart entre

Avez-vous précisé sur ce/s site/s votre orientation et/ou affective ?

	Oui	Oui, mais j'ai préféré la préciser dans un second temps	Non, par crainte des réactions hostiles	Non, je n'y ai pas pensé	Autre (avec un champ libre)
Ensemble du panel (sur 2244 réponses)	70% 1563	13% 282	6% 131	9% 202	3% 66
Femmes (sur 1213 réponses)	65% 793	15% 181	6% 78	10% 118	4% 43
Hommes (sur 722 réponses)	74% 532	10% 71	5% 37	9% 66	2% 16
Autres (sur 309 réponses)	77% 238	10% 30	5% 16	6% 18	2% 7

Si l'on ne tient pas compte des 3% qui "ne savent plus", les femmes ont tendance à moins afficher leur orientation ou plutôt à le faire "dans un second temps". Au total et selon les catégories de genre, ce sont **entre 80 et 85% des utilisateur-trices qui affichent leur orientation**. Ce sont environ 5% tous genres confondus qui craignent les réactions hostiles et une personne sur dix à "n'y avoir pas pensé".

· Relatives à une définition de leur orientation ayant changé : « À cette époque là je me considérais comme uniquement lesbienne », « Je me définissais encore hétéro », « Je n'avais pas encore découvert ma bisexualité »
· Ou encore pour mieux "passer" au niveau des annonces : « j'ai utilisé à la fois l'étiquette "pan", "queer" et "lesbienne", mais pas "bi" ». Une femme de 33 ans nous dit à ce propos : « les femmes homo se méfient si j'indique que je suis bi. J'ai beaucoup plus de succès si j'indique que je suis homo. Je sais que j'ai ce préjugé moi-même (je vais d'ailleurs y réfléchir) ».

Les personnes ayant voulu préciser une autre réponse mentionnent plusieurs raisons :

Si oui, avez-vous eu des remarques vis-à-vis de votre orientation sexuelle et/ou affective sur ce/s site/s ?

Ensemble du panel	37% (614 sur 1679)
Femmes	42% (367 sur 873)
Hommes	27% (151 sur 566)
Autres	40% (96 sur 240)

Ces remarques étaient...

	Positives	Neutres	Négatives
Ensemble du panel (sur 608 réponses)	9% 52	30% 181	62% 375
Femmes (sur 363 réponses)	8% 28	31% 113	61% 222
Hommes (sur 151 réponses)	13% 19	26% 40	61% 92
Autres (sur 94 réponses)	5% 5	30% 28	65% 61

Si on enlève les 10% de personnes qui "ne le savaient plus," plus d'un tiers des répondant-e-s a reçu des remarques par rapport à son orientation sexuelle et/ou affective/romantique. **Deux tiers de ces personnes ont dû essuyer des remarques négatives même si ces chiffres sont à nuancer** puisque certain-e-s répondant-e-s ont regretté n'avoir pas pu cocher plusieurs réponses à cette question - les diverses remarques reçues pouvant être de deux voire des trois catégories recensées.

La question suivante permettait de donner des exemples des commentaires reçus. Le relevé des réponses révèle des tendances fortes, avec une majorité d'expressions de clichés bi/panphobes. Dans ce florilège, mentionnons tout d'abord en bonne place, puisque cités **134 fois en commentaires libres, quasi-exclusivement par des femmes, les "plans à 3"**: « Propositions de plan à trois pour couple hétéro », « En tant que meuf bi sur des applis de rencontre type Tinder, je reçois énormément de demandes de plans à trois de jeunes couples cis/hétéros. No thanks ! » etc. Les commentaires évoquent également la lassitude ou l'agacement liés à la fréquence des propositions de "plan à 3" : « Beaucoup de couples cherchant une meuf bi, ça devient lassant » nous dit une femme bi de 24 ans. Ces commentaires expliquent pourquoi certaines personnes n'ont pas voulu indiquer leur orientation sur ces sites : « J'en ai eu marre qu'on me parle de plans à 3... », « les hommes fantasment sur les bi, et je ne veux pas être l'objet d'un fantasme », « si je mets que je suis bi je suis envahie par des mecs hétéros primaires » nous expliquent trois femmes.

Hypersexualisation ou chosification reviennent une quarantaine de fois ainsi que la présomption d'infidélité, libertinage, voire de perversion, l'incapacité à choisir (y compris l'accusation de "ne pas assumer" son

homosexualité pour une trentaine). Les accusations "d'effet de mode" renforcées par l'affirmation de l'inexistence de la bisexualité. Un homme bi de 25 ans témoigne : « Souvent, c'est surtout le scepticisme sur la bisexualité qui revient, que ce soit de la part des hétéros ou des gays. Ils pensent que la bisexualité n'est qu'un passage vers l'homosexualité et sont très dubitatifs ». Dans certains cas, ces clichés prennent même la forme d'insultes. Un homme trans, bi, de 28 ans, réagissant à propos de commentaires qu'il juge négatifs, reçus via les sites de rencontre, fait part de ses regrets : « que propositions de plan à 3. Interaction impossible avec les autres femmes », et précise : « J'étais inscrit sur Gaypax en tant que femme bi (c'était bien avant mon coming out trans). J'ai fini par noter que j'étais lesbienne sur mon profil. C'était pas confortable et les quelques femmes que j'ai rencontrées via ce site se sont senties lésées. J'ai fini par laisser tomber les sites de rencontres ». Un autre homme bi, âgé de 27 ans, cite sur les sites de rencontre une « attaque permanente des bi par les homos dont certains pensent que nous sommes juste des frustrés », et estime ensuite « en tant que bi on souffre. Pour beaucoup de personnes hétéro et homo : on est juste des êtres non accomplis totalement. Ils nous décrivent comme homo frustré. Pas de soutien des homo++ ».

Certain-e-s répondant-e-s mentionnent toutefois des remarques non négatives sur leur orientation. Une personne non binaire précise ainsi : « Tout le temps en fait les personnes me demandent ce que signifiait le mot "pansexuel" ». Un homme livre quant à lui : « Je suis content que tu dises être pan, je n'arrive pas à l'assumer publiquement mais ton affirmation me rassure ». Autre exemple d'une femme asexuelle : « les remarques étaient principalement des questions car l'asexualité est très peu connue ».

Conclusion

Nous avons pu voir dans cette partie différents aspects de la visibilité bi et pan et des craintes éprouvées par les répondant-e-s au moment de se rendre visibles, aussi bien au sein de leur entourage qu'en présence de leur/s partenaire/s ou encore sur les sites et applications de rencontre.

Il ressort que la moitié de notre panel n'évoque pas son orientation auprès du corps médical, qu'entre une personne sur dix et une personne sur cinq (en fonction des spécialités) craint les réactions d'hostilité; et plus d'une personne sur dix a effectivement été discriminée par un-e gynécologue et/ou en centre de don du sang.

En ce qui concerne les démonstrations d'affection en public, plus d'un quart des répondant-e-s les modifie en fonction du genre de leur partenaire. 81% évoquent la crainte des réactions d'hostilité pour expliquer pourquoi iels ne manifestent pas de marques d'affection en public à leur partenaire du même genre qu'eux.

35% des répondant-e-s ne se sentent pas à l'aise dans les lieux spécifiquement gays ou lesbiens et, parmi les personnes engagées associativement ou dans un collectif LGBTQI+ et/ou féministe, une personne sur cinq se trouve encore dans le "placard bi" n'évoquant donc pas son orientation.

La situation sur les sites et applications de rencontre est particulièrement parlante et révèle les clichés lourdement ancrés sur les personnes bi et pan. 6% des répondant-e-s n'ont pas osé y afficher leur orientation par crainte des réactions hostiles et pour les personnes l'ayant indiquée, près des deux tiers des réactions entendues sont négatives ; les commentaires rapportent maints stéréotypes d'hypersexualisation et de présomption d'infidélité des personnes bi et pan. Les répondantes en particulier évoquent la lassitude de recevoir sans cesse des propositions de "plan à 3" lorsqu'elles affichent leur orientation.

PARTIE 3

Discriminations et/ou agressions en raison de l'orientation sexuelle et/ou affective/romantique

En se rendant visibles, les répondant-e-s ont dû faire face à différents types d'agressions en réaction à leur orientation. Au total, dans les deux dernières années, 2 491 ont été ou se sont senti-e-s agressé-e-s verbalement, soit 69% du panel ; 358 ont été agressé-e-s physiquement, soit une personne sur dix. Enfin, sur les 1336 victimes d'agressions sexuelles ou de viol (quelle qu'en soit l'antériorité), 97 l'ont été à cause de leur orientation.

L'objectif de cette partie était de voir dans quels contextes toutes ces agressions verbales/physiques/sexuelles s'étaient déroulées. Étaient-elles uniquement biphobes/panphobes ? Est-ce que les répondant-e-s ont été agressé-e-s en raison de leur orientation réelle ou supposée ? Nous voulions également savoir, grâce aux commentaires libres, si des profils d'agresseur-se-s se dégageaient. L'un des buts était aussi de voir si de la biphobie pouvait se manifester au sein d'un couple, et, si c'était le cas, les formes qu'elle prenait. L'ensemble de ces informations devait permettre de dresser un portrait des victimes, des agresseur-se-s et des contextes d'agressions biphobes/panphobes.

Par ailleurs, nous avons pu observer, dans les commentaires libres, que des témoignat-e-s minimisaient leur contribution au questionnaire. Ainsi, comme l'explique cette personne agenre : « *Difficile de répondre à certaines questions quand tu sors jamais et/ou que t'as pas de vie sociale parce qu'händi* », ou un-e non-binaire qui nous prévient, sur un ton plus gai : « *Vous emballez pas trop j'ai eu qu'un-e partenaire du coup ça fausse peut-être un peu les réponses ?* ». Enfin, minorant peut-être sa contribution, un-e témoignat-e asexuel-le précise : « *Je n'ai eu que deux partenaires, en poly, un homme et une femme, qui étaient amis et plus entre elles-eux également, donc la bisexualité faisait partie intégrante de notre relation. Je n'ai quasi pas eu de sexe avec eux, étant asexuel-le. N'ayant pas eu d'autres relations et n'ayant pas cherché/voulu en avoir, les questions de cette page sont difficiles à répondre* ». Cependant ces spécificités font partie de la réalité de tous les jours et, hélas, n'empêchent en aucun cas ces personnes d'être victimes de ces diverses agressions. À ce titre, leurs expériences sont tout autant intéressantes.

L'invisibilité comme technique de protection

A.1 "Je ne me suis pas fait agresser, parce que je ne suis pas visible"

29% des répondant-e-s parlent de leur orientation sexuelle et/ou affective à leurs partenaire-s mais confient appréhender les réactions qu'ils pourraient avoir en retour. Une personne sur quatre est dans cet état d'appréhension chez les moins de 18 ans et les 35-50 ans (respectivement 25% et 24%) ; ce chiffre passe à une personne sur trois si l'on se penche sur le cas des 18-24 et des 25-34 ans (31% et 33%). Chez les plus de 50 ans, ils ne sont que 14% à exprimer cette crainte.

Pour 4% des répondant-e-s, le coming-out auprès d'un-e partenaire n'est envisageable qu'après plusieurs mois de relation, comme si la personne devait s'assurer du sérieux de la relation et/ou du/de la partenaire avant d'oser s'affirmer auprès d'e/elle.

En moyenne, 18% des répondant-e-s affirment envisager différemment leur coming-out auprès de leur-s partenaire-s en fonction du genre de celleux-ci : l'annonce de leur orientation sexuelle et/ou affective peut être en effet précipitée ou retardée selon ce facteur. On remarque ainsi que 82% des répondant-e-s sont plus à l'aise avec l'idée de s'outer comme bi ou pan auprès de leur-s partenaire-s si celleux-ci sont de même genre qu'e/elleux. Ces chiffres laissent supposer qu'un coming-out en contexte d'homosexualité est plus facile à envisager : cela se vérifie chez les hommes (ils sont 87% à trouver cela plus aisé), chez les femmes (pour 77% d'entre elles) et chez les personnes "autres" (pour 93%). Cela indique surtout qu'il y a une certaine difficulté à s'annoncer comme bi ou pan en contexte hétéro — ce qui conduit à une invisibilisation choisie de la part des répondant-e-s concerné-e-s.

Cela nous amène en effet à considérer le nombre important de commentaires libres affirmant, pour nos répondant-e-s, la conscience aiguë du danger que représente pour elleux le fait d'être out. Se dégage de ces témoignages — au moins seize spécifiquement à ce sujet — une certitude que le fait de ne pas avoir été

agressé-e, que ce soit verbalement ou physiquement, résulte très souvent d'une auto-invisibilisation. Un jeune homme bi confie ainsi : « Je pense ne pas avoir été agressé verbalement ou physiquement à cause de mon orientation sexuelle car je n'ai pas annoncé ma bisexualité à tout le monde, seuls mes amis et ma famille proches sont au courant. Sinon, je pense que j'aurai déjà pu subir des agressions. » C'est un constat que formule aussi une femme bi de 29 ans : « Très peu de gens dans mon entourage sont au courant de mon orientation sexuelle, le taux d'agressions (verbales voire physiques) serait beaucoup plus élevé si ma famille était au courant, c'est aussi la raison pour laquelle je suis avec un partenaire du sexe opposé au mien » : cette lucidité vis-à-vis du rejet ou des agressions potentielles, notamment de la part de son entourage familial, la pousse ainsi à sélectionner son partenaire de façon à rester invisible, quitte à passer à côté d'une histoire avec une personne du même genre que le sien. Une autre femme souligne le sentiment d'illégitimité qui découle de l'invisibilisation :

« Je souhaite préciser que je n'ai jamais subi d'agression ou discrimination, mais une invisibilisation très forte. L'invisibilisation, ça m'a donné un sentiment d'illégitimité, et de ne jamais être une « vraie » hétéro, ni une « vraie » lesbienne (et pour cause...) Ma bi-pan sexualité a souvent été remise en cause par des proches, tant que je n'avais pas eu de relation avec des femmes. Comme si c'était une phase de questionnement, et pas une « vraie » orientation sexuelle, et des remarques très hétérocentrées comme quoi il fallait que "j'essaye" les filles pour savoir si ça me plaisait. Ou encore, alors que j'avais une relation avec un homme bi, on nous qualifiait d'hétéro, alors même que la personne connaissait notre orientation sexuelle. »

Les commentaires libres liés à l'invisibilisation sont formulés, le plus souvent, par une personne en couple avec une personne au genre opposé au sien.

Cette invisibilisation peut donc être liée au fait d'être en couple hétéro, comme le résume, presque avec satisfaction, ce jeune bi de 25 ans : « Je suis actuellement dans une relation hétéro et très peu de personnes savent que je suis bi, donc pas de discrimination pour moi. » ; une autre femme bi fait le même constat : « Peu d'agressions ces 2 dernières années car relation hétéro ». Il s'agit effectivement d'une invisibilisation « pratique, dans ce cas-là », comme le précise une pansexuelle de 34 ans. Une personne *genderfluid* panromantique, distingue pourtant avec perspicacité les nuances à apporter au fait d'avoir un *hétéropassing*, notamment vis-à-vis de la réduction du nombre d'agressions que cela suppose : « le fait de passer aux

yeux des autres pour quelqu'un-e d'hétéro, et donc de ne pas être agressé-e pour cette raison, et pas juste par "chance". » **L'hétéropassing tend également à remettre, de force, au placard certain-e-s bi et pan qui s'assumaient.** Une témoinnante explique ainsi : « Mon père m'invisibilise auprès de sa nouvelle épouse, russe, car "ça ne sert à rien de lui donner des raisons de ne plus t'apprécier". » Le travail de visibilité de ces personnes semble alors déconstruit ou tourné en dérision, si on en croit cette même femme, qui explique avoir reçu des blagues lesbophobes lorsqu'elle a annoncé qu'elle était avec un homme : « Les quelques réactions verbales que j'ai pu avoir ont surtout été d'ordre lesbophobes ("Ah, il t'a remise dans le droit chemin"). »

L'invisibilisation vécue au sein d'un couple ayant un *hétéropassing* peut être davantage ressentie lorsque les deux partenaires sont bi ou pan ou quand l'un-e transitionne, comme les témoignages suivants permettent de s'en rendre compte : « Aujourd'hui je suis en couple avec une femme trans qui n'est pas out. Ma pansexualité a permis de ne poser aucun problème lorsqu'elle a découvert son genre. Mais pour la plupart des gens, nous sommes un couple hétéro... Ce qui n'est évidemment pas le cas. » ou encore « en couple depuis 6 ans avec une femme [...] transidentité acceptée mais dans le placard donc perçu par la société comme un couple hétéro (d'où l'absence total de vécu d'homophobie In Real Life) ». Là encore, c'est le fait de passer pour hétéro, que ce soit seul-e ou en couple, qui semble expliquer l'absence d'agression : le placard serait-il la façon la plus sûre d'être en sécurité, en 2018 ?

A.2 Le placard assumé

6% des répondant-e-s ne parlent pas à leur/s partenaire/s de leur orientation. Si ce chiffre est globalement représentatif de l'attitude des moins de 35 ans (à un ou deux points près), il est pourtant presque doublé chez les répondant-e-s les plus âgé-e-s : **11% des 35-50 et des plus de 50 ans craignent la réaction de leur/s partenaire/s** et préfèrent ne pas évoquer du tout leur orientation. Cela est surtout vrai chez les hommes, qui sont 9%, soit près d'un sur dix, à souhaiter que leur orientation demeure inconnue de leur/s partenaire/s ; **l'âge est un facteur aggravant**, puisque, s'ils sont 7% à rester dans le placard chez les 18-24 ans et 8% chez les

25-34 ans, les résultats passent à 16% chez les 35-50 ans et 14% chez les plus âgés. Les femmes sont en moyenne 5% à faire ce choix et cette moyenne se trouve vérifiée dans toutes les tranches d'âge. Les personnes "autres" sont les moins concernées par ce problème d'auto-invisibilisation, puisqu'elles ne sont que 2% à ne pas évoquer leur orientation à leur/s partenaire/s : cela semble logique, puisqu'iels sont plus susceptibles d'avoir effectué d'autres coming-out — s'identifier comme bi ou pan apparaît alors comme une moindre épreuve.

Nous avons demandé aux 599 répondant-e-s bi ou pans de nous préciser s'iels avaient plus de facilité à parler de leur orientation avec leur-s partenaire-s, notamment s'iels étaient de même genre ou de genre opposé. Or, si l'hétéropassing, on l'a vu, est très souvent relevé comme raison de l'absence d'agression ou comme moyen de les éviter, force est de constater que les répondant-e-s ont plus de mal à discuter de leur orientation avec un-e partenaire de genre opposé au leur (18% seulement d'entre eux trouvent que cela est plus facile, contrairement au fait de parler avec un-e partenaire de même genre que le sien). **Les hommes sont ainsi 13% à trouver qu'il est plus aisé d'en parler avec une personne d'un genre opposé, contrairement aux femmes**, pour qui le chiffre grimpe à 23%, et aux personnes "autres", totalisant 7%. Ainsi, être invisible au sein d'un couple passant pour hétéro est plus sûr, mais nombreux sont donc les couples où l'un-e des partenaires n'ose pas discuter de son orientation, ou dans lesquels cette discussion est redoutée.

Pourtant, cette non-visibilité n'est pas nécessairement perçue comme une façon de se préserver ou de se protéger de diverses agressions, ainsi qu'en témoignent des commentaires libres, comme celui de cette femme bi de 29 ans citée dans la partie A.1, ou encore celui de cette femme de 25 ans : *« Je n'ai pas subi de commentaires biphobes et n'ai pas été directement visée par des commentaires homophobes mais il m'est souvent arrivé d'en lire ou en entendre. Je pense que le fait que je garde ma sexualité cachée pratiquement tout le temps me permet d'éviter d'être directement visée par ce genre de comportement. »* Ne pas parler, ne pas s'outer, peut également sembler une solution aux affronts déjà essuyés par le passé, comme nous l'indique cet homme de 54 ans : *« Je ne le mentionne jamais à mes partenaires compte tenu des réactions en société que j'ai subies. »*

Certain-e-s répondant-e-s n'assument pas leur orientation, se persuadant par ailleurs que cela ne regarde qu'eux-mêmes ; ainsi, une femme de 24

ans nous explique : *« J'ai parlé de ma bisexualité à seulement deux personnes, laissant entendre que je suis hétérosexuelle ou reste, je n'aurais donc pas pu être victime d'agression du fait de ma bisexualité pour cette raison. [...] Si j'ai un partenaire du même genre que moi, je lui parlerai de ma bisexualité, mais pour le moment je n'en parlerai pas à mes partenaires du genre opposé. »* S'il y a certes conscience que l'absence d'agression vient en partie de cette invisibilisation, cette personne trouve plus simple de ne pas en parler du tout à ses partenaires masculins, partant ainsi du principe qu'une partenaire du même genre qu'elle accepterait mieux son orientation.

L'invisibilisation comme technique d'auto-préservation servirait de parfait contrepied à l'adage *« Pour vivre heureux, vivons caché »*, car, si elle évite en effet les agressions, elle empêche aussi la personne de vivre pleinement. Nombre de témoignages soulignent ainsi la réclusion et la souffrance qu'un tel choix entraîne, que ce soit par les mots de ce jeune homme bi : *« Je vis déjà caché de tout le monde... »*, ou par le parcours de vie douloureusement retracé par cette jeune femme bi : *« J'ai été en effet victime d'agressions sexuelles par un homme qui me plaisait, je n'ai pas souhaité en parler à ma famille de peur qu'ils ne me culpabilisent et ne rejettent la faute sur moi, ni porté plainte de peur de ne pas être écoutée ni comprise, et ai au contraire souhaité m'en remettre au plus vite. [...] Je souhaite ajouter que mes amis sont en général également très ouverts vis-à-vis des orientations LGBTQI+, cependant une petite minorité d'entre eux ne comprend pas la bisexualité, considérant que ça n'existe pas, que c'est une mode, que l'hétérosexualité est la norme, et que l'homosexualité est une déviance bien qu'ils disent "accepter malgré tout ces gens-là". Cette biphobie est plus fréquente chez la génération de mes parents, grands-parents, qui ont des propos qui me heurtent beaucoup, en pensant que les bisexuels sont des "dépravés" et sont des homosexuels refoulés qui se mettent en couple avec le sexe opposé dans le seul but de procréer. Je leur cache ma bisexualité parce que je les aime malgré tout et ne veux pas les perdre, et j'en souffre énormément. »*

Rester à tout prix dans le placard implique ainsi, pour elle, de rester seule à porter les épreuves qu'elle a dû traverser, à ne pas pouvoir se confier à sa famille sans être jugée, et de devoir entendre de sa part des propos biphobes sans rien pouvoir répliquer.

A.3 Les porte-drapeaux

En revanche, plus de 50% d'entre eux parlent ouvertement et systématiquement de leur orientation avec leur/s partenaire/s. Ce chiffre correspond à celui des tranches 18-24 (53%), 25-34 (55%) et 35-50 (54%) ; les plus jeunes sont légèrement plus timoré-e-s, avec 49%, tandis que les plus âgé-e-s s'avèrent plus téméraires (63%). Toutes tranches d'âges confondues, hommes et femmes se retrouvent à 52%, alors que les personnes "autres" sont 61% à être out. Une majorité des répondant-e-s ose donc vivre, vis-à-vis de leur/s partenaire/s, leur orientation assez librement.

Iels sont en effet 30% à annoncer leur orientation à leur/s partenaire/s dès le premier rendez-vous, et 48% à le faire au début de la relation, soit 78% à s'outer sans trop attendre. Les hommes et les personnes "autres" sont respectivement 35% et 36% à le faire dès le premier rendez-vous, alors que cela concerne 26% des femmes. En revanche, 51% d'entre elles choisissent de s'outer dès le début de la relation, tandis que les hommes et les personnes "autres" le font pour 42% et 47%. Il semblerait donc qu'il est plus difficile pour les femmes de s'affirmer dans leur orientation dès le premier rendez-vous, mais qu'une fois la relation entamée, elles n'hésitent pas à la faire connaître à leur/s partenaire/s.

Des témoinnant-e-s optent pour une autre solution, celle de ne pas évoquer leur orientation, non pas par honte, mais parce qu'il leur paraît naturel de ne pas devoir se qualifier ou s'outer. Une personne agenre explique : *« Je n'estime avoir un devoir d'informer mon/ma partenaire de mon orientation sexuelle. Je ne la cache pas non plus : je la mentionne lorsque c'est pertinent dans la conversation »*. L'orientation devient alors une information aussi banale que les films que l'on aime ou une couleur favorite. Il s'agit d'un point si anodin qu'il amuse cette femme pan : *« Je ne me suis jamais sentie agressée par des remarques vis-à-vis de mon orientation sexuelle. Seulement amusée que de nombreuses personnes m'aient considérées comme lesbienne et aient donc été surprises de me voir avec un homme. Cependant, je ne l'ai pas interprété comme de la biphobie, mais comme de l'invisibilité de cette orientation. »* Cependant, le vécu et la manière de vivre les événements est propre à chacun-e.

Pour certain-e-s, ce qu'iels ont déjà vécu et enduré de biphobie ou de panphobie les a incité-e-s à redoubler d'efforts pour se rendre visibles. L'orientation est alors arborée et brandie comme une armure, comme pour cette femme bisexuelle de 27 ans (dont la citation est intégrale en conclusion), qui après avoir entendu des

propos biphobes/panphobes, ressent le « besoin d'en parler, de nous rendre visible et combattre les clichés ».

Agressions verbales et clichés

B.1 Le profil des victimes

Sur l'ensemble des 3 625 répondant-e-s, 69% ont déclaré, au cours de ces deux dernières années, avoir été/s'être senti-e-s agressé-e-s verbalement en réaction à leur orientation. Parmi ces 2 491 victimes, 69% rapportent que ces agressions ont eu lieu "quelques fois", tandis que pour 14% d'entre elleux, elles sont arrivées "souvent". Au total, sur l'ensemble des victimes, 83% ont subi au moins une agression verbale.

Si l'on considère les catégories des 18-24 ans et des 25-34 ans, on remarque qu'une personne sur dix a souvent été confrontée à ces violences. Dans ces deux catégories d'âge, une personne sur deux estime avoir été à plusieurs reprises victime de ces agressions.

En prenant une approche genrée, le taux de victimes d'agressions verbales chez les hommes s'élève à 56%, alors qu'il est respectivement de 73% et de 75% chez les femmes et les personnes "autres" ; soit une différence de 17 et 19 points. Cependant, si on fait la moyenne des témoignants-e-s ayant répondu "souvent", on obtient un nombre d'une personne sur dix, tous genres confondus.

Ces agressions ont lieu dans toutes les villes et villages. Cependant, une personne sur deux ayant répondu être "souvent" ou "quelques fois" victime d'agressions verbales habite dans une grande ville (51% et 54%). En seconde position, les témoignants-e-s étant "souvent" agressé-e-s verbalement ont déclaré résider, pour 25% d'entre elleux, dans des petites villes. Il faut relativiser le chiffre des grandes villes, car les habitant-e-s de ces agglomérations représentent 50% du panel, entraînant une surreprésentation.

Cette information peut être corrélée à la forte présence d'étudiant-e-s (55% du panel), qui sont également les premières victimes des agressions verbales. Ils totalisent 57% des répondant-e-s ayant attesté en être "souvent" victimes. La deuxième catégorie la plus présente est celles des employé-e-s, avec 12% et enfin les sans emploi ou activité et les cadres arrivent en troisième et quatrième catégorie représentée, avec

respectivement 10% et 9%.

En moyenne, 27% des répondant-e-s se sont au moins une fois fait verbalement agresser en réaction à leur orientation, corrélé au fait qu'ils soient parents. Les personnes "autres", comprises entre 18 et 50 ans, sont 55% à avoir subi ce type d'agressions verbales.

La tranche d'âge la plus concernée est celle des 25-34 ans (41% des parents). Ce sont surtout les femmes qui sont les plus victimes de ces agressions (45% de femmes pour cette même tranche d'âge, contre 20% d'hommes). Cela est représentatif de la composition des cellules familiales : les femmes sont 15% à élever leur-s enfant-s dans un couple avec une personne du même genre que le leur, quand les hommes ne le sont qu'à 5% : les agressions verbales sont donc plus susceptibles d'être proférées en contexte de visibilité ; notons ici que la grande majorité des parents répondants sont en couple avec une personne d'un autre genre que le leur : 93% pour les hommes, 82% pour les femmes, 72% pour les personnes "autres" ; l'invisibilisation provoquée par l'hétéropassing des parents concernés semble donc offrir une certaine tranquillité en ce qui concerne les agressions verbales à caractère LGBTphobe. La forte propension de couples passant pour hétéro explique aussi pourquoi la façon la plus commune pour nos répondant-e-s de constituer une cellule familiale est suite à un rapport sexuel (pour 87% des cas), justifiant peut-être le nombre relativement faible de difficultés rencontrées dans le fait d'être parent-e bi (ou LGBTQI+ d'une manière générale). Cependant, une mère de 34 ans précise en commentaire libre :

« Je n'ai jamais été discriminée par rapport à mon orientation sexuelle sur la question de ma parentalité mais je ne me sens pas concernée par cette question dans la mesure où ma famille et mes ami(e)s sont les seuls à savoir pour les 2. Je ne parle jamais de mon orientation sexuelle dans les milieux où évoluent mes enfants en dehors du cadre amical ou familial. D'abord parce qu'on ne parle pas de sexualité au milieu d'enfants (3 ans et 1 an), ensuite parce que tant que je peux éviter de leur coller l'étiquette "enfant de bi/homo" (je suis toujours en couple avec leur papa) je le ferai. Les enfants sont cruels entre eux, encore plus quand les parents sont eux même intolérants. Mes enfants auront à gérer d'autres formes d'oppression (notamment liées à leur métrissage), je préfère éviter les vannes sur la maman bi en plus (tant que ce sera possible) ».

Ce témoignage répond à ce qui a déjà été évoqué plus haut : l'une des meilleures techniques pour ne pas se faire agresser, ou, dans ce cas, pour que les enfants n'aient pas à subir les agressions qui lui seraient indirectement adressées, semble être de ne pas être visible. Cet instinct de protection s'étend donc aux

enfants, dans la mesure où la famille concernée a la possibilité de paraître aux yeux de tou-te-s comme une famille composée de parents hétérosexuels.

B.2 Les "causes" présumées de l'agression

Nous avons demandé aux 2 491 personnes ayant été ou s'étant senti-e-s agressé-e-s en raison de leur orientation, après quelle action l'agression avait eu lieu. Parmi ces personnes, 2 024 se déclaraient bi ou pan et **86% d'entre elleux ont déclaré que l'agression avait eu lieu suite à une discussion sur la bisexualité**. Il s'agit du pourcentage le plus élevé, le second étant lorsque les personnes ont eu un signe de démonstration affective envers quelqu'un-e du même genre qu'elleux, soit 24%. Lorsque l'on observe les statistiques des 2 491 personnes, on constate que les bi et pans sont au-dessus de la moyenne du panel, car les répondant-e-s, sont 74% à déclarer que l'agression a eu lieu en réaction à une discussion sur la bisexualité, soit 12 points de moins. Sur les démonstrations d'affection envers une personne du même genre, la moyenne des témoignants-e-s est sensiblement la même, avec 23%. Il est à souligner une différence entre les femmes, les personnes "autres" et les hommes. En effet, les deux premières catégories ont tendance à être plus agressé-e-s suite à ces démonstrations d'affection. Pour les femmes, 27% ont été agressées suite à des témoignages d'affection, 26% pour les personnes "autres", tandis que pour les hommes, le chiffre tombe à 21%. Il faut relever également une particularité des personnes "autres", qui ont rapporté, pour 40% d'entre elleux, avoir été agressé-e-s verbalement en réaction à un accessoire communautaire visible, type badge, drapeau, bracelet... Enfin, dans l'ensemble des 229 réponses libres, plus d'une trentaine de témoignages rapportent que ces violences ont eu lieu après leur coming-out. Ainsi, les statistiques semblent montrer que la biphobie se manifeste lorsque les personnes bi s'affichent, se déclarent, plus que par des démonstrations affectives envers un-e/des partenaire/s ou des accessoires.

En étudiant à présent la qualification des agressions, les répondant-e-s affirment que 59% d'entre elles seraient biphobes. **La distinction de genre est particulièrement intéressante, car elle révèle une différence de vécu entre les femmes, les personnes "autres" et les hommes**. 44% de ces derniers qualifient les agressions de biphobes puis, pour 38%, d'homophobes. Il s'agit d'un large écart par rapport aux femmes qui déclarent, pour 64% d'entre elles, que l'agression était biphobe, puis,

à 33%, lesbophobe. Enfin, 67% des personnes "autres" ont déclaré que l'agression était biphobe, puis 30% lesbophobe et 29% homophobe. Cet écart de 20 et 23 points entre les hommes et les deux autres catégories ouvre plusieurs hypothèses, que ce soit sur la visibilité des hommes bi, ou encore l'idée reçue que toutes les femmes seraient bi.

Lorsque nous avons demandé aux agressé-e-s une définition plus précise du genre de l'agression, 48% ont affirmé qu'elle était sexiste. Chez les femmes et les personnes "autres", un peu plus d'une personne sur deux a souligné ce fait, contre 29% chez les hommes. Ces agressions verbales sexistes chez les hommes peuvent être rapprochées des agressions verbales transphobes, dont 15% d'entre eux nous ont fait part. Ce pourcentage est à la même hauteur chez les femmes, avec 14%. En revanche, 43% des personnes "autres" ont qualifié ces agressions de transphobes, soit le deuxième type de discrimination le plus cité. Cependant, la liste des discriminations n'était pas exhaustive, comme nous l'indique cette répondante demissexuelle⁵ victime d'acephobie, accusée de « *trouble mental* », et dont la citation complète est en partie D.2

Il faut donc prendre en compte que le tableau ci-dessous couvre une large palette de discriminations, sans jugement de valeur.

Qualifieriez-vous également cette ou ces agressions verbales de (plusieurs choix possibles) :

	Femmes	Hommes	Autres
Sexistes	74%	52%	73%
Transphobes	19%	29%	59%
Racistes	7%	14%	8%
Sérophobes	2%	6%	6%
Handiphobes	2%	3%	6%
Psychophobes	17%	18%	33%
Grossophobes	8%	7%	10%
Toxicophobes	2%	3%	4%
Autre :	2%	5%	6%
Total	1 571	526	394

⁵ Une personne est dite demissexuelle si elle ne ressent de l'attraction sexuelle qu'après avoir formé un lien émotionnel fort avec une autre personne

B.3 Le contexte de l'agression verbale

Afin d'évaluer la biphobie latente à laquelle les répondant-e-s pouvaient être confronté-e-s, nous leur avons demandé s'ils avaient **entendu ou lu des propos biphobes ou panphobes qui ne leur étaient pas directement adressés. C'était le cas pour 3 353 d'entre eux, soit 92% du panel.**

Le premier lieu où se manifestait la biphobie était dans les médias, si l'on se rapporte aux déclarations des femmes et des personnes "autres", avec 78% et 84%. Pour les hommes, 62% d'entre eux déclarent que ces propos provenaient majoritairement de la part d'inconnu-e-s. Ce chiffre est appuyé par les femmes, qui sont 74% à affirmer la même chose, ainsi que 78% des personnes "autres". L'écart de 12 et 16 points, entre les trois catégories, pourrait trouver son explication dans le fait que les femmes et les personnes « autres » sont plus souvent victimes de sexisme, contrairement aux hommes qui ne sont qu'une minorité à être discriminés à ce titre. Enfin, 62% des témoignnant-e-s nous rapportent que ces propos venaient de la part de proches. Les femmes et personnes "autres", avec respectivement 65% et 67%, sont plus souvent confronté-e-s à ces situations, par rapport à leurs homologues masculins qui témoignent de ces événements pour 54% d'entre eux.

En regardant en fonction de l'âge, on constate que ce sont spécialement les jeunes qui entendent des propos biphobes de la part de leurs proches. 69% des moins de 18 ans y ont été confronté-e-s, ainsi que 66% des 18-24 ans. La courbe ne s'infléchit significativement qu'à partir des 35-50 ans, même si un peu moins d'une personne sur deux est toujours confrontée à ces remarques. L'une des raisons serait que, voyant que l'orientation de la personne reste la même, les proches seraient plus enclin-e-s à reconnaître la bisexualité/pansexualité et feraient moins de remarques négatives. Il s'agit là d'une supposition.

En revenant aux 2 491 personnes qui ont été victimes d'agressions verbales, les chiffres nous indiquent que le milieu amical est, à hauteur de 69%, le premier contexte de ces agressions. Le deuxième, qui peut trouver son origine dans la composition du panel, est le milieu familial, avec 41% des hommes nous rapportant ce contexte, 47% pour les femmes et enfin 57% pour les "autres". Il est à souligner qu'**un peu plus d'un-e témoignnant-e sur quatre a été victime d'agression verbale dans le milieu communautaire LGBTQI+.** On

peut rapprocher cette information de plusieurs réponses libres, concernant les propos biphobes qui n'étaient pas directement adressés à la répondant-e. Plusieurs personnes rapportent : « *Oui, dans des associations gays et lesbiennes* », « *de la part de militant-es LGBTQI+* » ou encore « *par un pote gay dans un contexte lgbt* ». On constate donc la présence d'une biphobie au sein des communautés LGBTQI+, que nous verrons dans la dernière partie grâce aux témoignages. Pour terminer, si on observe les agressions verbales dans les lieux publics et commerces, les hommes et les femmes semblent recevoir le même traitement : c'est le cas pour 38% et 39% d'entre elleux. Il en est de même pour les transports en commun, avec 28% et 27%. Seules les personnes "autres" tendent à être plus discriminées dans ces lieux, avec 43% pour les lieux publics et commerces, et 32% pour les transports en commun.

Si vous avez répondu b, c ou d à la question 46, dans quel/s contexte/s cette ou ces agressions verbales se sont-elles manifestées (plusieurs réponses possibles) ?

	Femmes	Hommes	Autres
Familial	47%	41%	57%
Amical	61%	56%	58%
Amoureux	19%	14%	16%
Sexuel	11%	15%	12%
Professionnel	25%	26%	22%
Scolaire	6%	8%	14%
Médical	39%	38%	42%
Communautaire LGBTQI+	27%	28%	31%
Associatif	8%	14%	13%
Lieux publics et commerces	39%	38%	42%
Transports en commun	27%	28%	31%
Sportif et loisirs	8%	14%	13%

B.4 Le devoir pédagogique

Après avoir entendu et/ou vécu **des agressions verbales**, nous voulions savoir si cela avait **eu une incidence sur l'attitude des répondant-e-s**, s'ils parlaient librement de leur orientation, ou le contraire. 518 répondant-e-s n'ont pu donner de réponse. Pour les 3 107 restant-e-s, ils sont 2 247 à répondre par la positive, soit 62% du panel. Les agressions verbales, selon les chiffres, affecteraient plus les femmes, qui sont 66% à répondre "oui", tandis que les hommes sont 53% à donner cette même réponse, et 63% pour les "autres". En regardant les chiffres des personnes se définissant comme bi et pan, on obtient le même chiffre que celui des femmes, avec 66% de "oui". L'acmé de ce repli, suite à une agression verbale, se trouve chez les 18-24 ans, qui sont 66%. Il faut, à nouveau, attendre les 35-50 ans pour voir une baisse significative du chiffre, avec 45%. Ce chiffre de 45% peut être lié au fait que les personnes de 35-50 ans entendent moins de propos biphobes ou panphobes qui ne leur sont pas directement adressés, comme nous l'avons vu précédemment.

Pour autant, **les agressions, comme forme particulière d'oppression, font naître des résistances chez certain-e-s répondant-e-s.** Ils font de la pédagogie, telle cette femme bisexuelle de 27 ans, déjà citée, qui explique : « *réponse oui mais ça m'encourage encore plus à en parler ouvertement pour contrer ces stéréotypes.* » Nombreux-ses sont ceux qui nous expliquent qu'ils doivent "rassurer" leur-s partenaire-s, tel cet homme bi de 22 ans face à son conjoint homosexuel : « *Quand on a parlé de nos orientations sexuelles il n'a pas été très à l'aise, expliquant qu'il craignait que je le trompe avec une femme. Mais ce n'était pas du dégoût ou autre, juste un cliché qu'il a fallu déconstruire.* ». Il faut toutefois nuancer ce "devoir" pédagogique, qui est parfois lourd à porter, car parfois trop intrusif, comme l'explique cette jeune pansexuelle : « *il arrive que certaines personnes que je viens à peine de rencontrer, qui apprennent mon orientation sexuelle, pensent que je suis un "Google du sexe" lesbien/bi/pan, et se mettent à me poser des questions excessivement personnelles sur mes pratiques* ».

Ainsi, si certain-e-s s'affichent fièrement en porte-drapeaux de la cause bi/pan, prêt-e-s à expliquer, telle une encyclopédie, cette tâche est assez fastidieuse pour ceux qui sont réduit-e-s uniquement à leur orientation. La lourdeur de la tâche peut trouver également sa source dans les clichés qui persistent à propos des personnes bi/pan ou ayant des pratiques bi/pan.

B.5 L'hypersexualisation fantasmée

Afin de voir si les personnes avaient des a priori sur la santé sexuelle des personnes bi/pan ou ayant des pratiques bi/pan, nous avons demandé si les répondant-e-s avaient eu un-e/des partenaire/s qui les aurai/en/t rejeté-e-s et/ou discriminé-e-s en estimant que leur orientation les rendait plus à risque d'infections sexuellement transmissibles. Au total, c'est un peu moins d'une personne sur dix qui a fait l'expérience du rejet pour ce motif. Sur les 281 qui nous ont déclaré avoir dû "parfois" faire face à ce problème, 40 nous ont rapporté que cela leur arrivait "souvent" et 8 nous ont affirmé que ces mésaventures leur arrivaient "toujours". Chez les hommes, 14% d'entre eux ont été confrontés au moins une fois à un rejet, contre 9% pour les personnes "autres" et 7% pour les femmes.

La discrimination est plus forte lorsqu'il s'agit de l'imaginaire de la vie sexuelle des personnes bi/pan ou ayant des pratiques bi/pan. Nous avons interrogé les témoignnant-e-s pour savoir si un-e/des partenaire/s sexuel-le/s et/ou amoureux-ses avai/en/t déjà supposé qu'ils étaient plus ouvert-e-s à certaines pratiques sexuelles (BDSM, pratiques en groupe, autre...) en raison de leur orientation. Sur l'ensemble des personnes concernées, 56% ont été confrontées à ces suppositions sur leur vie sexuelle. Les femmes sont les premières concernées, avec 58% de "oui", suivi des personnes "autres", avec 54% et les hommes 53%.

Parmi les commentaires libres, les femmes sont nombreuses à faire part de leurs déboires à ce sujet. L'une d'elle raconte : « *Les partenaires masculins hétérosexuels sont plus à même d'avoir des réactions négatives, comme penser que l'on est une femme facile, nymphomane ou "pleine de maladies".* » Une seconde explique que suite à son coming-out bi : « *beaucoup de mes ex m'ont soudainement considérée comme une "salope infidèle".* » Pour poursuivre l'étude de cette vie sexuelle fantasmée, nous avons demandé si certaines pratiques sexuelles avaient été imposées par des partenaires, en raison de l'orientation sexuelle des répondant-e-s. Sur les personnes ayant accepté de répondre et étant concernées, 8% des femmes ont été confrontées à la situation et une personne "autre" sur dix. L'imposition de pratiques sexuelles la plus élevée, en raison de l'orientation de la personne, est chez les hommes. En effet, 12% d'entre eux se sont vu imposer des pratiques sexuelles en raison de leur orientation sexuelle. Certains ont même été confrontés à la situation inverse, comme l'écrit ce bisexuel de 28 ans : « *On m'a aussi déjà supposé une bisexualité justement parce que j'ai certaines pratiques fétichistes. Que "vu*

comme tu es pervers, tu n'en peux qu'être bi"... » .

Cette vision du-de la bi hypersexualisé-e touche également les personnes se trouvant sur le spectre de l'asexualité, une bisexuelle, mineure, sur ce spectre se souvient : « *J'ai une fois annoncé à des "amis" que j'étais bi et certain ont eu un mouvement de recul. Une personne du même sexe que moi m'a même demandé de ne pas lui sauter dessus...* ». Une seconde témoigne en expliquant la double discrimination comprenant sexisme et hypersexualisation : « *Je n'ai pas subi de violences directes liées à ma bisexualité, mais de sur-sexualisation, harcèlement sexuel. En soirée, avec une copine, démonstration d'affection et après avoir dit qu'on était bi : "ah mais alors on peut faire un plan à 3 ?" Insistant.* » Le fantasme des pratiques à plusieurs paraît être le cliché le plus récurrent auquel les femmes doivent faire face. L'une d'elle résume cette idée ainsi : « *L'hypersexualisation (fantasme à plusieurs, etc.) est presque systématique chez les personnes cis hommes.* »

Cependant, les hommes cis hétérosexuels ne sont pas les seules personnes dénoncées par les femmes. Les secondes personnes discriminantes les plus présentes sont les lesbiennes. Une femme bisexuelle explique : « *Quant aux femmes elles jugent et beaucoup on tendance à avoir une réaction de rejet car elles estiment que je leur mens sur mon orientation et que je ne suis pas une "vraie lesbienne". Forcément je suis bi...* » De son côté, une trentenaire pansexuelle exprime cette sensation en disant : « *Les femmes lesbiennes réagissent parfois/souvent mal. Les pansexuelles sont instables pour elles.* » Ces témoignages rappellent qu'un-e répondant-e sur quatre de cette enquête a été agressé-e verbalement dans un lieu communautaire LGBTQI+. Mais avant d'étudier plus en détail cette biphobie spécifique, il faut étudier les profils des victimes d'agressions physiques, en raison de leur orientation.

Agressions physiques

C.1 Le profil des victimes

Au cours des deux dernières années, **une personne sur dix du panel a été physiquement agressée au moins une fois en raison de son orientation**. Les personnes "autres" sont tout particulièrement touchées, car 12% ont subi cette épreuve. Pour les hommes, cela concerne 11% des répondants et 9% des femmes. L'âge n'a pas joué pas dans ces violences, puisque chaque tranche d'âge oscille entre 11% et 13%, à l'exception des personnes de +50 ans, où 7% d'entre elles ont été agressées physiquement. En détaillant les victimes, tous genres confondus, 224 ont dit qu'elles ont été agressées "une fois", au cours des deux dernières années ; pour 117 d'entre elles, ces actes sont arrivés "quelques fois". Enfin, 17 répondant-e-s ont confié que ces agressions physiques avaient lieu "souvent". Parmi celleux-ci, 9 se déclarent comme bi ou pan et 5 ont des pratiques bi/pan, mais ne se définissent pas comme tel-le.

En s'attachant aux professions, on remarque que toutes les classes socioprofessionnelles, à l'exception des conjoint-e-s aidant-e-s, sont présentes parmi les victimes d'agressions physiques. On retrouve à nouveau une forte présence des étudiant-e-s. Iels représentent 58% des personnes qui déclarent avoir été agressées en raison de leur orientation sexuelle. Iels sont 48% dans le groupe des personnes ayant vécu "quelques fois" ce type d'agression et six à affirmer qu'iels étaient "souvent" victimes de ces violences.

Ce sont les personnes habitant dans des villes de taille moyenne qui ont été le plus confrontées aux agressions physiques, 12% au total. Les petites villes et les villages étaient les lieux où les habitant-e-s rencontraient le moins de difficultés, avec 8% pour les deux catégories. Concernant les répondant-e-s étant parent-e-s, 4% d'entre elleux ont été victimes, au moins une fois au cours de ces deux dernières années, d'agression physique, liée au fait d'être parent. C'est une moyenne assez représentative, que l'on retrouve aussi bien chez les 25-34 ans (4%), chez les 35-50 ans (3%) que chez les plus de 50 ans (5%).

Chez les hommes, 2,5% d'entre eux au moins une fois subi une agression physique dans ce contexte précis de parentalité ; ce chiffre passe à 5% pour les femmes et à 10% des personnes "autres".

C.2 Les causes présumées de l'agression

Nous avons vu, plus haut, que les agressions verbales étaient majoritairement biphobes (86% des agressions selon le panel). Cependant, les violences biphobes intervenaient en réaction à une visibilité des personnes bi/pan ou ayant des pratiques assimilées. L'agression physique est bien différente. Si auparavant les agressions verbales biphobes étaient plus nombreuses que les agressions homophobes et/ou lesbophobes, la tendance s'inverse nettement sur les violences physiques.

Sur l'ensemble des personnes agressées physiquement au moins une fois au cours des deux dernières années, **21% ont affirmé que cette agression revêtait un aspect biphobe**. Pour 74% des hommes, soit près de trois personnes sur quatre, l'agression était à caractère homophobe. Chez les femmes, c'est presque une sur deux qui a dû faire face à des violences physiques lesbophobes. Chez les personnes "autres", la première caractérisation était "homophobe" avec 40%, suivie de "lesbophobe" pour 31% d'entre elleux, et 29% pour la biphobie. Cette répartition des statistiques montre une réalité exprimée au commencement de ce chapitre : l'*hétéropassing* de certains couples bi leur permet d'éviter, parfois, d'être agressé. A contrario, les couples en *homopassing* subissent l'homophobie de plein fouet. Cette différence de traitement des couples démontre l'invisibilisation des personnes bi au sein du couple. L'agresseur-se ne voit qu'une personne monosexuelle, homosexuelle, et l'agresse à ce titre.

Les deuxièmes qualifications de ces agressions sont par contre similaires aux chiffres des agressions verbales. Le sexisme est le premier motif d'agression avec 62% des personnes agressées, qui ont affirmé que leur genre leur a porté préjudice. Cette donnée est tout particulièrement vraie chez les femmes agressées, car pour 77% d'entre elles, l'agression physique était en plus sexiste. Une jeune femme nous explique même : « *Aggression physique sur le trajet de retour suite à une soirée lgbt+. Sûrement plutôt liée au genre.* » Mais les agressions ne se passent pas que dans la rue, l'étude nous a permis de détailler les différents contextes dans lesquels avaient lieu ces violences.

C.3 Le contexte de l'agression physique

Force est de constater que les violences physiques se passent, pour 62% des répondant-e-s agressé-e-s, dans les **lieux publics et commerces**, ce qui en fait le **premier contexte d'agressions physiques**. Les hommes et les femmes signalent ces endroits pour 60% et 62% d'entre elleux. Les personnes "autres" sont plus souvent agressées dans ces lieux, puisqu'elles le donnent comme contexte pour 66% d'entre elles. Arrivent ensuite les transports en commun, qui sont le deuxième contexte d'agressions physiques, les personnes "autres" précisant que 32% de leur-s agression-s y avaient eu lieu, contre 29% pour les femmes et les hommes.

L'environnement scolaire est le troisième endroit où se cristallisent les violences physiques, tout particulièrement à l'égard des personnes "autres". En effet, si les hommes, pour 18% d'entre eux, et 14% pour les femmes, déclarent y avoir été agressé-e-s, c'est un peu plus d'une personne "autres" sur trois qui a été agressée en milieu scolaire. Il faut également relever un chiffre qui interpelle, celui des hommes agressés physiquement dans le contexte familial. Si les personnes "autres" déclarent le milieu familial comme théâtre des violences physiques pour 11% d'entre elles, pour les femmes, il s'agit de 9%. Or chez les hommes, il s'agit d'un peu plus d'une personne sur cinq, avec 22%. Une des hypothèses seraient l'injonction, par la violence, au virilisme et à l'hétérosexualité, de la part de la famille, qui seraient, selon le modèle hétéronormé, incompatible avec le fait d'avoir des relations sentimentales/romantiques/sexuelles avec des hommes, entre autres. Enfin, 5% du panel ont dû faire face à ces agressions dans le contexte militant LGBTQI+.

Il faut également relever que **25 personnes ont subi des agressions physiques dans un contexte sexuel**, à travers des rencontres occasionnelles, régulières ou plus, et que 19 personnes ont fait l'épreuve de ces souffrances dans un contexte amoureux. Ces 44 personnes nous incitent à observer, sur l'ensemble du panel, les violences sexuelles auxquelles elles ont dû faire face

Les agressions sexuelles et les viols

D.1 Le profil des victimes

Si l'on considère l'éventail étendu des répondant-e-s, toutes tranches d'âge confondues, c'est 1 336 personnes (37%) qui ont déjà été **victimes d'agression-s sexuelle-s ou de viol-s - soit un peu plus d'une personne sur trois**. Cette moyenne est conservée pour les 18-24 ans et les 35-50 ans : respectivement 38% et 33% des concerné-e-s. En revanche, il s'agit de près d'une personne sur deux lorsque l'on s'intéresse aux 25-34 ans : 47% d'entre elles ont subi ce genre de situation.

18 % des hommes, toutes tranches d'âge confondues, ont subi des agressions sexuelles ou des viols ; ils sont 20% entre 18 et 24 ans, 24% entre 25 et 34 ans, et 15% entre 35 et 50 ans, à avoir fait l'expérience de ce type d'agressions.

Ces chiffres sont plus que doublés lorsque l'on considère les femmes : au total, 43% d'entre elles indiquent avoir été victime de violences d'ordre sexuel. Si elles sont 41% à avoir entre 18 et 24 ans, elles sont plus d'une sur deux lorsque l'on s'intéresse aux 25-34 ans et aux 35-50 ans (52% et 53%).

Pour les personnes "autres", les chiffres sont similaires à ceux des femmes : en moyenne, 46% d'entre elles ont été victimes d'agressions sexuelles ou de viols. Chez les 18-24 ans, cela représente 44% des répondant-e-s, et, malheureusement, 66% des 25-34 ans et 63% des 35-50 ans. Quant aux plus de cinquante ans, quatre des cinq personnes ayant accepté de répondre ont effectivement traversé ce type d'épreuve.

Si l'on croise ces chiffres avec les situations socioprofessionnelles des répondant-e-s, on remarque qu'une personne sur deux a déjà subi une agression sexuelle ou un viol chez les agriculteur-trice-s, chez les sans emploi ou activité et chez ceux ayant une activité autre que celles proposées (50% pour ces trois catégories). Le résultat passe à 47% pour les employé-e-s, à 42% pour les professions intermédiaires et les ouvrier-ère-s, et à 40% chez les artisan-e-s, commerçant-e-s ou travailleur-se-s indépendant-e-s. Enfin, en moyenne, chez les étudiant-e-s ou les cadres, ils sont respectivement 34 et 32%, soit environ une

personne sur trois. Ces chiffres montrent donc que les agressions sexuelles ou les viols n'épargnent aucune catégorie socioprofessionnelle.

En ce qui concerne le lieu de résidence, on constate que plus la ville est grande, plus les agressions sont nombreuses : 42% des habitant-e-s d'une grande ville ont indiqué avoir été victime d'agression ou de viol, alors que le résultat est de 34% pour les personnes habitant une ville de taille moyenne, 32% pour celles habitant une petite ville, 26% pour celles habitant un village.

Parmi tou-te-s les répondant-e-s victimes de ces violences sexuelles, 97 d'entre elleux (7%) **pensent que ces violences étaient en réaction à leur orientation sexuelle et/ou affective**, et 995 personnes estiment qu'elles ne sont pas corrélées (74%). Les hommes sont 15% à penser que leur orientation sexuelle et/ou affective est en lien avec l'agression subie, alors que seulement 6% des femmes et 7% des personnes "autres" indiquent y voir effectivement un rapport.

En revanche, on constate une plus grande proportion de répondant-e-s confessant ne pas savoir si les agressions sexuelles subies étaient ou non en réaction à leur orientation sexuelle et/ou affective (15% des hommes et des femmes, 21% des personnes "autres").

D.2 Viols et violences à l'encontre des minorités discriminées

Certain-e-s répondant-e-s soulignent dans les commentaires libres le poids qui pèse sur leur liberté, et qui se traduit en risques d'agressions. Ces agressions, fussent-elles verbales, physiques et/ou sexuelles, n'ont pas toujours la biphobie ou la panphobie pour origine, comme nous l'indique une jeune femme pan : « *De mon côté, les agressions et les viols étaient dû à mon asexualité et non à ma pansexualité* ». On peut ainsi émettre l'hypothèse que les agresseur-se-s perçoivent les personnes sur le spectre de l'asexualité comme des personnes ne répondant pas à une norme — leur vision de la norme — qu'il leur faudrait alors remettre sur le droit chemin — leur vision du droit chemin, entendons-nous bien.

Ce sont ainsi, au total, **169 personnes sur le spectre de l'asexualité qui ont confié avoir été victimes d'agression/s sexuelle/s**, en plus de 44 personnes qui préfèrent ne pas se prononcer. 15 personnes, parmi ces 169 victimes, affirment que l'agression a eu lieu en

réaction à leur orientation sexuelle et/ou affective. Ainsi, près d'une personne sur dix sur le spectre de l'asexualité, parmi nos répondant-e-s, a subi une ou des violences sexuelles en raison de qui iel aimait ou désirait.

Si les personnes sur le spectre de l'asexualité reconnaissent avoir eu ce genre d'ennui, il en va de même pour les personnes en multipartenariat, ayant plusieurs partenaires sexuel-le-s ou se trouvant sur le spectre aromantique, tel que nous l'explique une jeune bi aromantique : « *Les agressions sexuelles et viols que j'ai vécus étaient essentiellement liés au fait que j'ai plusieurs partenaires, plutôt que du fait que je suis bi* ». On voit donc que le fait d'être bi ou pan, orientations généralement invisibles, n'implique pas systématiquement une agression, mais que d'appartenir à d'autres minorités peut fragiliser davantage la personne, la victime peinant à trouver du réconfort y compris au sein de la communauté LGBTQI+, comme nous l'indique cette répondante demisexuelle de 26 ans, nous prenant à parti :

Votre questionnaire oublie l'asexualité comme motif d'agressions verbales ou physiques, voire de viol. Or, j'ai plus peur de dire que je suis ace que de dire que je suis pan et j'ai tendance à mentir en me présentant comme pansexuelle parce que je me suis pris de l'acéphobie dans la gueule en le disant, souvent on m'a dit que ça relevait d'un trouble mental, mais aussi plein d'autres remarques. On m'a violée parce que je ne savais pas que j'étais ace et que j'ai pensé que je devais me forcer. On m'a agressée sexuellement en pensant que je finirais par avoir du désir si on me touchait. On m'a nié le droit d'être panromantique parce que je nuisais aux luttes LGBTQI+ (et LGBT exclusivement, sans le +) et que je devrais me faire toute petite et ne pas dire que j'existe. J'ai eu quelques réactions panphobe mais quand je me dis pan, au moins j'ai la communauté qui me soutient. Quand je dis que je suis ace mais panromantique, y a plus personne.

En France, donc, être asexuel-le, aromantique, demisexuel-le, polyamoureux-se ou pratiquer le multipartenariat peine à être connu-e et accepté-e de tou-te-s, même des personnes subissant elles-mêmes de la discrimination liée à leur orientation, gays ou lesbiennes.

Par ailleurs, un rapide calcul nous montre que l'on retrouve ce chiffre moyen d'une personne sur dix agressée sexuellement chez d'autres bi ou pan subissant d'autres oppressions systémiques : **les personnes en situation de handicap sont 150 à avoir**

subi une agression sexuelle, et 16 d'entre elles estiment que cette agression est liée à leur orientation ; c'est le cas également, respectivement, pour 265 personnes s'identifiant comme grosses, dont 26 présumant que leur orientation en était la raison principale ; sur les 460 personnes neuroatypiques victimes d'agression/s sexuelle/s, 45 font le même rapprochement ; de même pour 21 personnes parmi les 207 personnes trans à avoir vécu ce type d'épreuves. La moyenne est légèrement plus basse (7%), en ce qui concerne les personnes racisées, puisque, sur 151 à avoir été sexuellement agressées, 11 estiment que leur orientation était liée ; enfin, c'est également ce qu'indiquent 4 personnes intersexes, sur les 14 qui ont subi des agressions de ce type.

S'ajoutent à ces discriminations, fussent-elles verbales ou de l'ordre de l'agression physique ou sexuelle, des **discriminations faussement positives** que peuvent rencontrer ces personnes subissant une ou plusieurs de ces oppressions systémiques — la fausse bienveillance, concept sur lequel nous reviendrons plus après, et les fétichisations ; problèmes auxquels sont confrontées ces personnes notamment lors de la quête de partenaire/s.

Les agressions dans le couple

Il faut, avant d'entamer cette partie, préciser que tou-te-s nos répondant-e-s n'avaient pas fait l'expérience d'un couple, certain-e-s avaient peu d'expériences dans ce domaine, comme l'a expliqué une personne *genderfluid*, polyamoureuse et asexuelle citée en introduction de cette partie. Cette donnée prise en compte, elle n'enlève rien aux commentaires libres que nous ont laissés les répondant-e-s, mais rappelle qu'il s'agit là de vécus personnels et non pas de vérités universelles.

E.1 Ceci n'est pas un viol, mais...

Dans les commentaires, trois personnes nous ont raconté comment, sexuellement, leurs conjoints avaient tenté de leur faire comprendre que leur propre genre était "supérieur". Un jeune homme bi de 19 ans nous explique : « *J'ai aussi connu le cas de figure d'un partenaire qui voulait être le meilleur au lit pour me prouver que "les hommes c'est mieux", je l'ai un peu mal pris* ». Cette compétition viriliste, pour faire devenir la personne monosexuelle, s'exprime parfois de manière extrêmement violente dans les couples, notamment lors des ruptures.

Une trentenaire bi nous confie les violences sexuelles et psychologiques qu'elle a dû traverser lors de sa séparation avec son mari :

« *C'est un peu compliqué à répondre parce que je n'ai eu que deux partenaires sexuels dans ma vie, mon ex-mari et la femme pour qui je l'ai quitté, avec qui je suis toujours. J'ai répondu "non" à "viol ou agression sexuelle" mais je ne sais pas si le viol conjugal rentre dedans. Disons que dans la période de "transition" où j'étais déjà amoureuse de cette femme mais où je n'avais pas encore quitté mon mari, je lui disais non parce que je ne voulais plus faire l'amour avec lui, et qu'il y allait quand même. Mais je ne me suis jamais débattue et j'ai toujours fini par rendre les armes et rester passive, donc je ne sais pas si ça compte* ».

Précisons qu'il faut attendre 2006 pour que la loi reconnaisse le viol conjugal. Malgré le texte législatif, et comme le montre ce témoignage, la prise de conscience de l'acte de viol au sein du couple est encore difficile.

La difficulté à poser le terme de viol se cumule également avec le sentiment de honte, comme le précise la jeune femme bi, citée précédemment dans la partie A.2, victime d'agressions sexuelles par un homme qui lui plaisait, et craignant à la fois la culpabilisation de la part des uns, l'absence d'écoute et de compréhension des autres. La faute se cristallise toujours autour de l'agressé-e et rarement autour de l'agresseur-se. Ainsi, comme le rappelle Virginie Despentès dans King Kong théorie :

« *Dès la publication de Baise-moi, je rencontre des femmes qui viennent me raconter "j'ai été violée, à tel âge, dans telles circonstances." Ça se répétait au point d'en être dérangeant, et dans un premier temps, je me suis même demandée si elles mentaient. C'est dans notre culture dès la Bible et l'histoire de Joseph en Égypte, la parole de la femme qui accuse l'homme de viol est d'abord une parole qu'on met en doute. Puis j'ai fini par admettre : ça arrive tout le temps* ».

E.2 Fantasme du plan à trois et fausse bienveillance

Nombreux ont été les commentaires, généralement émanant de femmes, dénonçant une idée préconçue.

L'idée selon laquelle les femmes bi sont évidemment ouvertes aux pratiques de groupe, impliquant, aux yeux d'un individu masculin, deux femmes et un homme – rappelons-le : non, ce n'est pas une vérité universelle. « *Les hommes hétéros sont trop souvent dans le fantasme "plan à 3 hff"* », souligne, dépitée, une femme bi de 35 ans, de façon à justifier pourquoi elle ne souhaite plus rencontrer d'hommes hétéros. Une femme pan le formule très joliment, déclarant que les hommes qu'elle a pu rencontrer « *ni[ai]ent] la bisexualité féminine pour n'en faire qu'un spectacle pour libido masculine* ». Aussi sont-elles nombreuses à confirmer ce cliché de la bi hypersexualisée :

« *plus le temps passe plus je me dis j'appréhende de le dire à force de réactions de types "alors pour les plans à 3..", "du coup t'es plus ouverte à pleins de pratiques" ou des sous-entendu sur (dans leur imaginaire) ma sexualité sûrement très active et expérimentée venant de partenaires d'un genre différent (souvent masculins cis)* ».

Considérant la partenaire bi ou pan uniquement sous l'angle unique de son plaisir potentiel, le prétendant hétéro participe donc à de la biphobie des plus récurrentes — tout en ne pensant pas être biphobe, puisqu'il se félicite « *de tomber sur "une fille ouverte avec qui on peut bien s'amuser"* » (comme nous le

précise une femme de 28 ans). Aussi cette attitude est-elle de la fausse bienveillance : en apparence une réaction positive, qui en réalité renforce des stigmates biphobes (et/ou sexistes). Cela fausse donc les résultats dits "positifs" à la question : "Quelle a été la réaction de votre/vos partenaire-s ? [suite à l'annonce de l'orientation du/de la répondant-e]", car sur les 1 542 personnes à avoir répondu "Très positive", "Positive", nombreuses sont celles prenant le soin de préciser que cet enthousiasme exprimé par le partenaire masculin était un enthousiasme "excité", plein de "fétichisation" et de "clichés" :

• « *Etant bi de genre féminin, la réaction pour mes compagnons a toujours été de l'excitation en fantasmant une relation lesbo* »

• « *Les hommes hétéros l'ont pris positivement mais exotisent souvent* ».

• « *"positive" dans le mauvais sens du terme surtout venant de la part d'hommes se considérant comme hétérosexuels* »

• « *si c'est un HSBC⁶, ça oscille entre la jalousie intense et l'appel du 3some⁷* »

Enfin, si ce constat de fantasme de plan à trois venant des hommes hétéros est surtout exprimé par les répondantes, deux personnes trans vont dans ce sens ; d'abord, un-e jeune pansexuel-le agendre, qui rappelle qu'avec ses conquêtes cismasculines précédentes, « *c'était fétichisation à gogo* », puis cette personne trans *genderfluid* de 30 ans, au sens de la formule pointue : « *De la part d'hommes cis : réactions "positives" parce que ça va dans leur sens, donc négatives pour moi* ». Cela résume parfaitement cette notion de fausse bienveillance : si cela n'est positif que pour le partenaire, c'est qu'il y a un problème.

Une femme pan de 28 ans, enfin, nous indique que les réactions masculines auxquelles elle a eu affaire étaient ambivalentes : certes, on retrouve cette fausse bienveillance issue du fantasme du plan à trois, mais aussi de la méfiance : « *Avec les hommes cis hétéros, j'ai souvent droit à de l'engouement (parce que ohlala plan à 3) ou alors à de la suspicion ("t'as déjà eu des relations sérieuses avec des mecs ? non parce que tu fais quand même vachement lesbienne")* ». Cette femme est ainsi obligée de justifier son orientation, son passé sexuel et affectif, à partir de l'opinion que son/ses partenaire/s potentiel/s appose/nt à son apparence. Dans ce contexte, on voit aisément ce que ces clichés, qu'ils soient ouvertement biphobes/panphobes ou qu'ils soient pernicieusement bienveillants, ont de pesant.

E.3 La crainte de ne pas suffire : virilisme, suspicion et jalousie

En plus du fantasme des pratiques sexuelles à plusieurs, souvent de deux femmes et d'un homme, les répondant-e-s nous font part des exigences et contradictions exprimées par des hommes cis hétérosexuels. Une femme d'une vingtaine d'années précise ce dernier point en expliquant : « *Une fille bi est un bonheur sans nom pour mes partenaires masculins, qui, à côté, ont des réflexions homophobes envers les garçons* ». Un autre témoignage semble lui donner une raison, par une question rhétorique, en s'interrogeant, à propos des réactions positives des hommes face à son coming-out : « *fantasmes lesbiens ?* ».

Ce fantasme lesbien, de la part des hommes cis hétéros, s'accompagne aussi d'une négation de la sexualité entre femmes comme une sexualité autonome. On retrouve cette idée dans plusieurs témoignages où les femmes, en couple libre, peuvent fréquenter des partenaires du même genre qu'elles, mais non pas d'un genre opposé. Ainsi une femme nous raconte : « *mon ancien partenaire (je précise que nous étions dans une relation à distance) m'avait dit qu'il m'autorisait à avoir des relations sexuelles avec une ou des femmes, qu'il ne considérait pas cela comme tromper mais avec un homme cela l'aurait été. Il m'a dit que ça me rendait plus sexy que je sois bisexuelle* ». Cette trentenaire appuie ce témoignage, en racontant pour sa part : « *On m'a déjà demandé d'arrêter de voir des hommes mais de continuer de voir des femmes* ». Les amours féminines deviennent anodines pour les partenaires masculins. Elles sont uniquement un accessoire, une façon de divertir leur imaginaire. Certains par contre ressentent une "menace" et ont l'impression « *d'être en compétition avec "deux fois plus de gens"* ». Il faut alors les rassurer, comme l'explique cette répondante :

« *Mon partenaire a eu peur que je le quitte après mon coming-out. De son propre aveu, il trouvait que la « concurrence avait doublé » et se sentait mal à l'aise à l'idée que je puisse partir avec « n'importe qui ». Après une semaine, il a réalisé que ses inquiétudes étaient irrationnelles* ».

Le mâle hétérosexuel semble avoir besoin d'être rassuré dans sa virilité, ainsi que nous le rapporte, humoristiquement cette témoignante de 27 ans : « *Anecdote : Quand j'ai annoncé ma mise en couple avec une partenaire sur les réseaux sociaux, tous mes anciens partenaires sont venus en message privé vérifier que j'étais bien bi et pas lesbienne pour se rassurer sur leur virilité* ». L'une des hypothèses serait

⁶ HSBC : Homme Straight Blanc Cis

⁷ 3some : relation sexuelle à 3 - en fait, représentatif du fantasme machiste hétéro d'un «plan à 3» avec deux femmes

que l'homme hétérosexuel aurait peur d'être le fameux "garçon qui l'aurait dégoûtée des hommes", ce qui serait une certaine manifestation d'homophobie/lesbophobie, mais cela n'est qu'une supposition.

Cependant, les hommes hétérosexuels ne sont pas les seules personnes à discriminer les femmes bi/pan. On voit se dessiner une biphobie intracommunautaire de la part de lesbiennes. Plus d'une vingtaine de répondant-e-s nous ont rapporté ces faits. Cette absence de solidarité au sein de la communauté LGBTQI+ peut étonner, comme le rapporte cette femme : « *Je vis beaucoup plus mal la biphobie de certaines lesbiennes -dont j'attends qu'elles soient des alliées- que de mecs hétéros (dont l'avis m'importe peu du fait qu'ils ne sont pas concernés par des thématiques queer)* ».

Le fait d'appartenir au même sigle, d'avoir pu être confrontées à des épreuves communes, telles que le sexisme, la misogynie ou le coming-out pourraient les laisser croire que le rejet serait moins présent. Hélas, la réalité apparaît différemment. Une répondante nous rapporte son agression verbale, lors d'un rendez-vous : « *les bi sont des menteuses qui savent pas ce qu'elles veulent, si tu aimes la bite, ça me dégoute* ». Enfin, pour achever le tout, une dernière femme conclut : « *pour les filles qui se définissent comme lesbiennes ça peut être carrément réhibitoire* ».

De fait il semble difficile de franchir l'étape de la mise en couple, à la vue de ces commentaires. Nonobstant, ils ne sont pas représentatifs du panel, mais permettent d'avoir une approche qualitative des rejets auxquels ont pu être confrontées les personnes. Pour celles qui ont réussi à trouver les/l'âme/s sœur/s, des embûches persistent.

E.4 Contrôles et exigences du-de la/des partenaire/s

Dans leur couple, les personnes bi et pan nous racontent deux types de situations auxquelles elles sont confrontées. Tout d'abord, leur/s conjoint-e/s, auprès de qui elles étaient out, se servent de leur orientation pour faire des reproches aux moments où des différends dans le couple apparaissent. Une femme de 31 ans s'exprime sur ce sujet :

« *Par exemple : la personne a l'information de ma bisexualité au début de la relation, cela est ok pour elle, elle accueille et accepte. Cependant il n'est pas rare de voir, après plusieurs mois de relation, où cela se passe bien, qu'une peur surgisse de sa part... cela va être agissant. Des pensées du genre : "je ne vais plus lui suffire", "Elle va avoir envie d'aller voir l'autre sexe", etc. arrivent. Les réactions sont donc aussi mouvantes en fonction du moment de la relation* ».

Un homme témoigne que sa bisexualité a été un motif d'attaque de son épouse lors de son divorce : « *La mère de mon fils quand elle m'a quitté pour un autre homme alors qu'il avait à peine 2 ans et demi, n'a cessé de le monter contre moi, lui indiquant que son nouveau mari était "un vrai hétéro" donc "un vrai homme", respectable* ». L'orientation sert alors pour décrédibiliser la personne, qui aurait "perdu de leur virilité" à cause de leurs amours de genres variés.

Quant il ne s'agit pas de conflit, la bisexualité devient pour quelqu'un-e **un sujet difficile à évoquer, à cause des réticences de leur-s partenaire-s**, comme l'explique cet homme de 51 ans : « *après des années de silence, j'arrive à évoquer avec ma compagne des relations passées avec des hommes, mais c'est un sujet douloureux pour elle et pour moi* ». L'orientation de la personne peut aussi devenir un non-sujet, comme l'explique cette répondante : « *Mon orientation semblerait n'avoir pas "lieu" dans des relations avec des personnes de genre différent, même quand j'ai envie de soulever une discussion et affirmer mon identité* ». Cette absence de discussion autour de ce sujet pouvait tendre, comme le montre quelques commentaires, à une invisibilisation des personnes bi et pan.

En effet, les répondant-e-s ont expliqué qu'ils avaient, avec l'hétéropassing ou l'homopassing, dû faire face à des remarques de leur/s conjoint-e/s expliquant qu'ils étaient à présent monosexuel-le-s. Un répondant trans raconte : « *Je suis sorti avec un mec cis et hétéro qui m'a toujours dit que je n'étais pas bi car je n'étais jamais sorti avec une fille (je n'étais pas out en tant que*

personne trans et il pensait que j'étais une fille », tandis que cette femme bisexuelle nous explique : « *En relation avec une personne du même genre que moi, elle me considère plus lesbienne que bi bien que connaissant mon identité de bi* ».

L'absence de reconnaissance de l'orientation de ces personnes aboutissait parfois à renier leurs anciennes amours, comme l'exprime cette femme : « *Clairement, j'ai appris à avoir honte de mon ancienne relation hétéro avec mes partenaires lesbiennes, et de trouver des excuses et bonnes raisons pour expliquer cet "écart"* ». Ou allant plus loin, à renier sa propre identité. C'est le cas notamment de cette répondante qui confie : « *Une partenaire de longue durée n'avait aucun souci à ce que je me définisse comme bi puis pan tant que je n'en parlais pas ouvertement mais a exprimé un fort rejet quand j'ai voulu rejoindre une association et exprimer plus ouvertement ma sexualité* ». Une des raisons pour laquelle les partenaires veulent faire disparaître le vécu bisexuel de ces personnes seraient de se rassurer. Nombreux-ses sont ceux qui expriment des craintes, comme l'explique cet homme : « *la biphobie ne fait souvent pas souffrir que moi-même. Une ex souffrait beaucoup de sa peur de me voir aller ailleurs, que "les garçons allaient me manquer". Il était presque impossible pour moi de la rassurer à ce sujet, et cela nous a causé de nombreux problèmes* ».

En devant faire face à des imbroglis divers et variés, les répondant-e-s développent une solution alternative, celle de l'entre-soi, en ayant uniquement des amours ou partenaires ayant la même orientation sexuelle que la leur.

E.5 Une solution possible : un-e/ des partenaire/s bi ou pan, et/ ou trans

Une femme bi de 35 ans, lasse de rencontrer des hommes hétéros « *trop souvent dans le fantasme "plan à 3 hff"* » et des femmes lesbiennes qui l'ont refusée comme partenaire à cause de « *[s]on orientation* », évoque la solution à laquelle elle parvenue : « *Je n'ai, généralement, de relations sexuelles et/ou sentimentales qu'avec des personnes également bi* ». Une autre, prenant cette même situation avec humour, lance : « *Les hommes hétéros [...] exotisent souvent. Les lesbiennes sont souvent négatives. Vivent les bi !* ». Ce choix communautariste, certes invisibilisant, part donc du simple constat de facilité de discussion (« *il m'est plus simple de parler de mon orientation bi si la*

personne est elle même bi », nous dit une femme bi de 27 ans), à la possibilité de vivre, tout simplement, sans avoir à craindre l'incompréhension ou la discrimination (« *je préfère quelqu'un de bi. Je me sens comprise* », nous confie une autre femme bi de 32 ans). S'assurer d'une rencontre en dehors de toute discrimination est d'autant plus important quand on n'est pas cisgenre, comme le montrent d'autres témoignages — en effet, plusieurs d'entre elleux préfèrent également se cantonner à un-e/des partenaire/s bi et/ou non binaire/s ou transgenre/s. C'est le cas notamment d'un-e bi *bordergenre*⁹ de 22 ans, confiant ainsi : « *Je ne sors qu'avec des personnes dont je sais qu'elles sont sur le spectre bi+, ne voulant pas être discriminé-e à cause de mon genre* ». De la même façon, un homme trans pan de 29 ans indique : « *Toutes les personnes avec qui j'ai été savaient que j'étais bi/pan avant d'être avec moi. Aucun problème avec ces personnes (la plupart étaient bi/pan et trans/NB)* ».

Pour ces personnes, le coming-out, particulièrement sur l'identité de genre, est l'occasion de faire un premier tri, selon un homme trans pan de 27 ans : « *Je parle d'abord de ma transidentité, ceux qui restent après sont toujours ouverts sur le fait que je sois bi* ». Or ce tri n'est pas utile qu'aux personnes transgenres ou non binaires, puisqu'une femme pan d'une vingtaine d'années nous dévoile le mode d'emploi qu'elle a déjà mis en place : « *De manière générale j'essaie de m'entourer de personnes LGBT+ friendly, je fais déjà un tri en amont en parlant de sujet à LGBT+ et en évaluant leur réactions. Les réactions sont donc souvent positives lorsque je fais mon coming-out car j'ai déjà trié les personnes manifestement homophobes, biphobes etc.* »

Pour certain-e-s, ce choix de relations s'avère même une prise de position politique, puisqu'il s'agit effectivement de s'entourer de personnes dont on partage a priori les valeurs, comme le met en lumière ce témoignage d'une femme bi de 26 ans : « *je suis en couple depuis plusieurs années avec un mec trans, bi et militant donc pas de souci de ce côté là et en général mes relations annexes n'incluent pas de mecs cis (pas pour des questions d'attirances mais parce que j'ai peur d'une trop grande incompatibilité politique/militante/intellectuelle)* ».

N'envisager une relation qu'avec un-e bi/pan (et, a fortiori, avec une personne trans et/ou non binaire) est ainsi une solution idéale pour ceux qui ne souhaitent pas être confronté-e-s aux discriminations qu'ils savent pouvoir subir avec, par exemple, une femme lesbienne ou un homme hétéro.

⁹ Bordergenre : genre fluctuant expérimenté exclusivement par les personnes borderline (une définition issue d'une personne concernée : « identité de genre qu'on ne saisit pas très bien tout en expérimentant tout de même un genre de degré variable, et en ayant des difficultés à le conceptualiser en une étiquette ou une identité »).

E.6 Not all copain-e : un contre-point positif

Pourtant, **tout n'est pas perdu du côté des partenaires, quel que soit leur genre, loin de là !** Si on a pu voir que nos répondant-e-s sont nombreux-ses à oser annoncer et discuter leur orientation avec elleux, certain-e-s ont également pris la peine d'un peu mieux préciser le parcours ou, mieux, les mérites de leur/s partenaire/s.

Ainsi une femme bi de 19 ans nous explique-t-elle : « *1^{er} partenaire (genre différent) était certain que j'allais le tromper. 2^{ème} partenaire (pareil) était beaucoup plus ouvert et moins biphobe* », montrant qu'il est possible de trouver quelqu'un-e d'aimant-e, peu importe les différences d'orientations ou les idées qu'on s'en fait à ce sujet. Une autre, de 34 ans cette fois, renchérit : « *Mon partenaire actuel (masculin) a du mal à concevoir qu'être en couple avec lui ne fait pas de moi une hétérosexuelle. Il y vient mais tout doucement* ». Sans être au fait des questions LGBTQI+, un partenaire hétéro peut donc apprendre à comprendre et à accepter. Un homme bi de 22 ans nous confie également : « *Je n'ai été qu'une fois en couple. C'était avec un homme gay. Quand on a parlé de nos orientations sexuelles il n'a pas été très à l'aise, expliquant qu'il craignait que je le trompe avec une femme. Mais ce n'était pas du dégoût ou autre, juste un cliché qu'il a fallu déconstruire* ». **Tout tient en effet dans ce maître-mot : déconstruction.**

Un-e partenaire bienveillant-e est susceptible d'être un précieux soutien dans les moments difficiles, comme nous le démontre cette jeune femme bi (dont nous avons partiellement cité le témoignage auparavant), victime d'agressions sexuelles, qui a choisi de « *(s)'en remettre au plus vite* », et complète : « *Et c'est le cas, je suis aujourd'hui en couple avec un autre homme, très ouvert, gentil et très compréhensif* ».

Un-e partenaire défini-e par sa propension à la générosité et sa capacité à être compréhensif-ve s'avère souvent un-e bon-ne allié-e, auprès de qui faire son coming-out est un peu moins effrayant. Ainsi, une femme bi de 25 ans nous parle du partenaire, de genre opposé au sien, à qui elle a pu facilement parler de son orientation : « *[il] est une merveille d'ouverture d'esprit et de bienveillance et nous sommes pacés à ce jour. [...] Il faut aussi dire que j'ai mis le nom "bi" sur mes orientations sexuelle et affective/romantique grâce à mon partenaire actuel, avant je sentais bien que l'étiquette hétéro ne me convenait pas mais je*

ne mettais pas de mot dessus ». Une femme bi de 19 ans rapporte également la réaction de son partenaire, après un simili coming-out : « *Après lui avoir annoncé que j'étais pas hétérosexuelle, on n'en a jamais parlé. Mais il avait rien contre, je crois qu'il pense que ça me regarde moi avant tout* ». De même, une personne non binaire de 21 ans rapporte : « *Mon partenaire actuel (homme cis) m'a connu comme "femme cis" et a su très vite que j'étais bi. J'ai "découvert" ma non binarité en cours de relation (et on est toujours ensemble). Il est la première personne avec qui je sors et il "s'en fout" que je sois bi ou non (il ne s'y intéresse pas et n'avait pas de préjugé ou d'attente vis à vis de ça)* ».

Les répondant-e-s dans ce cas ont, effectivement, plus souvent coché la case "neutre" que "positive" à la question portant sur la réaction du/de la partenaire : la neutralité n'est alors pas l'indifférence, mais bien le fait de ne pas percevoir son ou sa partenaire en fonction de son propre désir — quelqu'un-e à même de concevoir que l'orientation de l'autre n'est pas une menace, ni un fantasme possible à accomplir, mais quelque chose qui ne concerne que ce-tte dernier-e. À ce propos, une femme pan de 31 ans explique : « *Ma partenaire actuelle n'a aucun problème avec mes 10 ans passés en tant qu'hétéro. Elle est lesbienne et n'a jamais eu d'hommes dans sa vie mais elle se considère - dans l'idée - comme ouverte sur la question* ». Cette neutralité idéale du ou de la partenaire permet même d'envisager une relation de multipartenariat où personne ne serait frustré-e : aussi une femme bi de 36 ans nous raconte-t-elle que son partenaire est capable de concevoir toute l'étendue des désirs sexuels de celle-ci, sans avoir besoin d'en être l'objet unique : « *J'[ai] eu des partenaires hommes jaloux du fait que je puisse aimer les femmes. Mon partenaire homme actuel, par contre, n'y voit pas d'inconvénient et m'a même proposé de continuer à vivre ma vie sexuelle avec des femmes, sans lui, si j'en ressens le besoin* ».

Dépasser ses craintes, se déconstruire, grandir, savoir écouter et accepter l'autre avec toutes ses différences permettent d'envisager une relation apaisée, où chacun-e a sa place et sa raison d'être.

Conclusion

Grâce à ce chapitre, nous avons pu observer comment les différentes agressions biphobes/panphobes se manifestent. Dans le cas des agressions verbales, c'était la visibilité des répondant-e-s qui entraînait les violences, car 83% des agressé-e-s ont eu à subir ces remarques suite à une discussion sur la bisexualité. L'orientation de la personne était alors connue et 86% des agressé-e-s qualifiaient l'agression verbale de biphobe. Un changement s'opère pour les agressions physiques, car seules 21% des personnes concernées qualifient ces actes de biphobes. La violence s'exerce envers des personnes en raison de leur homosexualité, réelle ou supposée, conséquence de l'invisibilisation des personnes bi qui ont un *hétéropassing* lorsqu'elles sont en couple de genre divers. Enfin, parmi les 1336 victimes d'agression/s sexuelle/s ou viol/s, 97 ont eu à subir cette violence en réaction à leur orientation.

Les commentaires libres nous ont permis d'aller au-delà des questions que nous avions posées. Grâce aux témoignages, nous avons pu distinguer deux formes récurrentes d'agresseur-se-s. Tout d'abord, l'homme hétéro cis, qui tend à hypersexualiser les femmes bi, en les limitant à l'objet du fantasme du plan à trois (134 fois cité dans les commentaires libres !) et de la sexualité débridée ; ensuite, la lesbienne cis. Nous avons évoqué qu'il existait une biphobie intracommunautaire, et certaines lesbiennes semblent en effet être les premières à l'exercer, selon plusieurs témoignages. Sceptiques, voire méfiantes envers ces femmes bi, les saphistes remettent en question l'orientation des bi en disant que leurs amours féminines ne sont pas sérieuses ou seulement une expérience sans importance, ce dont témoignent plusieurs répondantes qui racontent avoir été éconduites, rejetées, car vues comme volages ou "fausses-lesbiennes".

Pour autant, malgré ces différentes violences qu'ont pu rencontrer les personnes du panel, plusieurs montrent un tempérament combatif et vont de l'avant. Ainsi, cet homme pan qui explique que les propos biphobes/panphobes, qu'il a pu entendre de la part d'inconnu-e-s, l'ont « *incité à être plus visible* » ; ou cette personne transgenre qui précise : « *la lesbophobie influence ma*

propension à parler positivement, pas négativement ». Cette femme bisexuelle de 27 ans va plus loin, en expliquant que les agressions auxquelles elle a pu faire face ont apporté de l'eau à son moulin pour être plus visible :

« *Réponse oui mais ça m'encourage encore plus à en parler ouvertement pour contrer ces stéréotypes. Finalement le fait d'être bi, de le revendiquer me pousse à parler davantage de ma sexualité que si j'étais hétéro car je ressens le besoin d'en parler, de nous rendre visibles et combattre les clichés. Paradoxalement ça peut aussi renforcer le fait que "les bi sont plus sexuels" parce que je parle plus de sexe que mes amis hétéro, typiquement.* »

Même cette personne androgyne de 38 ans, après avoir vécu des agressions verbales et physiques, dit avec soulagement : « *Je retente petit à petit de retrouver une vie sociale en étant moi-même, en douceur, et merci, les temps changent petit à petit... Enfin, j'ai confiance en l'avenir, je suis volontariste.* »

Pour résumer ces combatif-ve-s, qui ouvrent la voie pour dépasser l'agression et continuer à vivre, avec flamboyance pour sûr, le témoignage de cette femme bi de 35 ans mérite d'être cité :

« *La transparence est capitale pour moi. Il m'est donc impossible de ne pas dire qui je suis aussi bien à mon entourage qu'à mes amours / relations.*

Cacher c'est mentir, mentir c'est moche. Et j'ai pas à avoir honte d'aimer des gens exceptionnels et d'être libre de mon corps. »

PARTIE 4
Santé & bien-être

Cette partie de l'enquête considère la santé selon la **définition qui en a été donnée par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) en 1946 : « la santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité »**. Cette définition a été privilégiée en tant qu'approche positive de la santé, qui ne définit pas la santé comme un simple état de non-maladie, sur le plan physique ou psychique, et qui reconnaît différentes dimensions au bien-être humain. L'enquête s'est intéressée aux épidémies de sida et d'hépatites auxquelles les personnes bi et pan, ou encore les HSH (Hommes ayant des relations Sexuelles avec d'autres Hommes) selon l'expression utilisée par les épidémiologistes, ont été exposé-e-s et sont encore exposé-e-s de façon prépondérante.

Aussi la construction de l'enquête, tout comme l'analyse de ces résultats, s'est faite dans une approche globale de la santé des répondant-e-s, qui tend à prendre en compte l'ensemble des facteurs environnementaux, sociaux et économiques qui peuvent impacter leur santé, et pas seulement les facteurs individuels et comportementaux. En effet, de nombreux autres facteurs liés à l'environnement social, la situation économique et professionnelle, l'accès aux soins, influencent la santé. Ces facteurs sont plus communément appelés des "déterminants de la santé".

Les résultats de l'enquête ont permis de préciser les liens entre les facteurs impliqués dans la santé des répondant-e-s. L'enquête a également permis de mettre en évidence des inégalités sociales et de santé pour ce groupe, qu'il est intéressant de rapprocher de la population générale, ce qui nous amène dans ce chapitre à citer des résultats d'autres enquêtes (PREVAGAY, enquête presse gays et lesbiennes, enquête de la SMEREP, Analyses du Baromètre santé, données INSEE, ...). Toutefois, il est évident que les résultats de notre enquête n'étant pas pondérés, la comparaison stricte serait sans objet.

Facteurs individuels de la santé

Les facteurs individuels de la santé des personnes ayant répondu à l'enquête concernent les comportements sexuels vis-à-vis du risque d'infection sexuellement transmissible (IST).

A.1 Le nombre de partenaires sexuel-le-s au cours des 12 derniers mois

Ci-après un tableau indiquant le nombre moyen de partenaires sexuel-le-s des répondant-e-s.

Genre	Nombre moyen de partenaires
Tou-te-s répondant.e.s	3,3
Femmes	2,5
Hommes	5,8
Autres	2,5

Il a semblé intéressant de focaliser sur les personnes qui s'identifient comme bi et pan afin de mieux cerner l'impact qu'a eu et que possède encore l'épidémie de sida sur ces deux groupes.

Nombre moyen de partenaires sexuel-le-s des bi et pan au cours des 12 derniers mois

Genre	Nombre moyen de partenaires
Tou-te-s répondant.e.s	3,2
Femmes	2,4
Hommes	5,8
Autres	2,4

Nombre moyen de partenaires sexuel-le-s des pan au cours des 12 derniers mois

Genre	Nombre moyen de partenaires
Tou-te-s répondant.e.s	2,9
Femmes	2,7
Hommes	4,4
Autres	2,6

On notera que les écarts entre la totalité des répondant-e-s et les bi et pan sont faibles et qu'il n'y a pas de différences significatives.

Une analyse du nombre de partenaires des bi et pan au cours des 12 derniers mois montre que :

- Les hommes déclarent en moyenne beaucoup plus de partenaires que les femmes, comme dans la population hétérosexuelle.
- Les femmes bi et femmes pan déclarent en moyenne un même nombre de partenaires. Les femmes lesbiennes, déclarent un plus petit nombre de partenaires en comparaison.
- Les hommes bi déclarent en moyenne plus de partenaires que les hommes pan (5,8 contre 4,4). Même si les chiffres de notre enquête ne sont pas pondérés et ne correspondent, pas à la même population, puisque la moyenne d'âge des répondant-e-s est plus jeune, il est intéressant de noter que l'enquête presse gays et lesbiennes 2011 affichait quant à elle, pour les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes, une moyenne de 7 partenaires déclaré-e-s, sachant que cette enquête interrogeait des hommes ayant eu au moins un partenaire masculin dans les 12 derniers mois et ne s'attachait pas qu'aux bi et pan.
- Les personnes trans sont beaucoup plus nombreuses à ne pas avoir eu de partenaire au cours des 12 derniers mois que les personnes cis (31% des femmes trans bi contre 21% des femmes bi, 23% des hommes trans bi contre 11% des hommes bi, 27% des hommes trans gay contre 16% des hommes gay, ...). Ce qui peut être relié aux difficultés affectives supplémentaires rencontrées par les personnes trans.

	Préservatif externe (dit "masculin") + gel	Préservatif interne (dit "féminin") + gel	Digue dentaire (carré en latex)	Gants	Traitement post-exposition (TPE)	PrEP (traitement préventif contre le VIH pour les personnes séronégatives)	TasP (traitement pour les personnes séropositives rendant leur charge virale indétectable)
Ensemble du panel sur 3 625	76% 2751	10% 360	5% 189	6% 221	1% 51	0,9% 31	0,4% 14
Femmes dont 61 femmes trans sur 2 159	75% 51	11% 8	5% 3	5% 6	0,8% 0	0,4% 2	0,1% 0
Hommes, dont 161 hommes trans sur 939	84% 89	6% 19	3% 11	7% 19	3% 6	2% 0	1% 3
Autres sur 527	62% 329	10% 52	8% 42	9% 45	1% 6	0,8% 4	0% 0
Bi sur 1 775	77% 1370	10% 122	4% 77	5% 82	0,7% 13	0,7% 13	0,3% 5
Pan sur 1 041	76% 793	12% 122	7% 74	8% 86	2% 17	0,3% 3	0,1% 1
Jeunes entre 18 et 25 ans compris sur 1 949	74% 1438	7% 143	4% 82	4% 74	0,9% 17	0,3% 5	0,2% 4

A.2 Moyens de prévention utilisés contre les IST

Les réponses obtenues sur les moyens de prévention des IST utilisés par les répondant-e-s donnent deux types d'informations :

- des informations classiques aux sondages sur les moyens de prévention,
- des informations jamais sondées, qui permettent de relever des tendances intéressantes.

83% des hommes (même chiffre pour les hommes bi et pan) et 76% des femmes (77% des femmes bi et pan) rapportent avoir déjà utilisé le préservatif externe (dit "masculin"), chiffres pas très éloignés de ce qu'on observe dans l'ensemble de la population, même si, rappelons-le, nos résultats sont non pondérés : aujourd'hui 80% des premiers rapports (toutes orientations sexuelles confondues) sont protégés par le préservatif (Évolution de l'utilisation de la pilule et du préservatif selon l'âge au premier rapport chez les hommes (ou leur partenaire), Enquêtes 2001-2010, Île-de-France). Aussi ce résultat sur l'utilisation du préservatif dans notre enquête est à prendre en compte en sachant qu'il y a beaucoup de personnes vierges dans les répondant-e-s (dû au jeune âge des témoinnant-e-s).

Les répondants s'étant déclarés gay, homme bi, homme pan ou homme hétéro sont les plus nombreux à avoir déjà utilisé le préservatif externe (respectivement 112 sur 118 gays, 399 sur 475 hommes bi, 146 sur 185

hommes pan et 16 sur 19 hétéros homme), résultat pas très étonnant quand on sait que les Hommes ayant des relations Sexuelles avec d'autres Hommes ont une utilisation plus grande du préservatif que les personnes hétérosexuelles visées dans les grandes enquêtes nationales.

Le groupe des jeunes hommes cis entre 18 et 25 ans interrogés dans l'enquête montre qu'ils sont 26% à n'avoir jamais utilisé le préservatif ; en s'intéressant à ceux parmi eux qui ont été plus exposés au VIH, c'est-à-dire en écartant ceux qui n'ont pas eu de partenaires dans les 12 derniers mois, et ceux qui se définissent comme hétéro, le chiffre est de 18%. Cela ne peut qu'interroger, alors que le risque est élevé en matière d'infection par le VIH pour les Hommes ayant des relations Sexuelles avec les Hommes, et en général pour les infections sexuellement transmissibles, comme le montrent toutes les études et en témoignent les programmes de santé. Ce faible chiffre est à mettre en perspective avec la faible utilisation du préservatif chez tout-e-s les jeunes. L'enquête 2018 de la SMEREP (assurance étudiante), s'attachant aux jeunes - peu importe leurs orientations sexuelles et identités de genre - a mis en évidence que 14% des étudiant-e-s et 9% des lycéen-ne-s ne se protègent jamais, et qu'un-e étudiant-e parisien-ne sur cinq serait dans le même cas. 65% des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre ont déjà utilisé un préservatif externe.

Le préservatif interne est plus connu des femmes, 11% d'entre elles l'ont déjà utilisé, contre 6% pour les hommes. Les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre sont 10% à déjà l'avoir utilisé, chiffre qui se rapproche de celui des femmes.

La digue dentaire (carré en latex) est plus utilisée par les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre, tout comme les gants, par rapport aux autres répondant-e-s : 8% ont déjà utilisé la digue dentaire, contre 5% pour les femmes et 3% pour les hommes et 9% ont déjà utilisé des gants, contre 5% pour les femmes et 7% pour les hommes.

Aussi on retrouve classiquement qu'il y a une utilisation du Traitement Post-Exposition (TPE), à initier en se rendant à des urgences hospitalières 48 heures au plus tard suite à un rapport non protégé, un échange de seringues, ou toute autre exposition au sang, plus grande chez les hommes interrogés (3% des hommes interrogés ont eu recours au TPE, contre 1% des femmes et 1% des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre. Les Hommes ayant des relations Sexuelles avec d'autres Hommes ont en effet plus recours au TPE.

De même que pour le TPE, une différence significative entre les hommes et les autres personnes interrogées peut être observée pour la PrEP (traitement préventif contre le VIH pour les personnes séronégatives). Ce traitement a déjà été utilisé par 2% des hommes interrogés contre 0,4% des femmes et 0,7% des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre⁹.

Enfin, le TasP (le traitement des personnes séropositives rendant leur charge virale indétectable et ainsi non contaminantes), a déjà été utilisé par 1% des hommes interrogés comme moyen de prévention, parce qu'ils étaient eux-mêmes séropositifs ou que leur/s partenaire/s l'étaient/en/t. Ce chiffre descend à 0,1% chez les femmes et à 0% chez les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre. Cette déclaration du TasP semble très faible ; rappelons que la prévalence globale du VIH chez les HSH est élevée. De plus, la difficulté de parler de sa séropositivité à son partenaire peut contribuer à cette faible utilisation du TasP parmi les répondant-e-s.

Il est à noter que 6 répondant-e-s évoquent l'abstinence ou la virginité, 10 n'utilisent jamais de moyens de prévention contre les IST, 4 rapportent utiliser

respectivement un implant, la pilule, un diaphragme ou un Dispositif Intra Utérin (stérilet) comme moyen de protection alors qu'ils sont inadéquats dans le cas des IST.

L'enquête montre que les moyens de prévention utilisés par les bi et les pan sont semblables. Le préservatif externe, comme en population générale, est le moyen de prévention contre les IST le plus utilisé. 83% des hommes répondants ont déjà utilisé le préservatif, chiffre plutôt attendu, mais moins élevé que chez les hommes gays.

Ce qui est plus alarmant est que, parmi les répondant-e-s, 18% des jeunes hommes cis entre 18 et 25 ans, ayant eu au moins un-e partenaire au cours des 12 derniers mois et ne s'identifiant pas comme hétéro, n'ont jamais utilisé le préservatif externe ; ces personnes se retrouvent largement dans les populations HSH très exposées au VIH et aux IST. Il est à penser que se protéger ou pas avec son-sa/ses partenaire/s est une stratégie adaptée en fonction de son-sa/ses partenaire/s et des risques qu'on y associe, à juste titre ou par préjugé, comme le montre un commentaire laissé dans l'enquête par un-e répondant-e : « j'utilise toujours le préservatif avec les hommes. Aucune protection avec les femmes ».

Les autres moyens de prévention (préservatif interne, digue dentaire, gants, TPE, PrEP et TasP) restent peu utilisés, ce qui marque un besoin de promotion de ces outils.

A.3 Intérêt accordé aux campagnes de prévention en santé sexuelle

Questionner les répondant-e-s sur l'intérêt qu'ils accordent aux campagnes de prévention en santé sexuelle apparaît important quand, enfin, des campagnes s'adressant à des minorités sexuelles et de genres trouvent leur place dans l'espace public - cf. campagne "les situations varient, les modes de protection aussi" de Santé Publique France (2016), ou la campagne "faisons (de Paris, la ville de) l'amour (sans sida)" de l'association Vers Paris sans sida (2017).

Se sentant concerné-e par les campagnes de prévention en santé sexuelle

	Oui, toujours	Oui, d'avantage par les campagnes non destinées aux LGBTQI+	Oui, davantage par les campagnes destinées aux LGBTQI+	Non	Je n'ai jamais vu de campagnes de prévention de santé sexuelle
Tout.te.s (Sur 3625 réponses)	47% 1713	3% 108	26% 945	19% 690	5% 169
Femmes (Sur 2159 réponses)	50% 1090	4% 85	23% 496	18% 390	5% 98
Hommes (Sur 939 réponses)	49% 461	1% 13	24% 228	21% 194	5% 43
Autres (Sur 527 réponses)	30% 162	2% 10	42% 221	20% 106	5% 28

47% des répondant-e-s se sentent toujours concerné-e-s par les campagnes de prévention en santé sexuelle. 3% déclarent se sentir plus concerné-e-s par les campagnes non destinées aux LGBTQI+ contre 26% qui le sont plus par les campagnes spécifiquement destinées aux LGBTQI+. Près d'un-e répondant-e sur 5 ne se sent pas concerné-e par ces campagnes et 5% déclarent n'en avoir jamais vu.

On peut ensuite noter des disparités selon le genre des répondant-e-s. Si près d'un homme et d'une

femme sur deux se sentent toujours concerné-e-s par les campagnes de prévention, seulement 1 personne ne définissant pas son genre de manière binaire sur 3 l'est. La tendance est inversée pour les campagnes spécifiquement destinées aux LGBTQI+ : 42% des personnes ne définissant pas leur genre de manière binaire se sentent plus concernées par celles-ci contre 23 des femmes et 24% des hommes.

Concernant les bi et pan on observe sensiblement les mêmes proportions.

Se sentant concerné-e par les campagnes de prévention en santé sexuelle

	Oui, toujours	Oui, d'avantage par les campagnes non destinées aux LGBTQI+	Oui, davantage par les campagnes destinées aux LGBTQI+	Non	Je n'ai jamais vu de campagnes de prévention de santé sexuelle
Bi et pan (Sur 2816 réponses)	48% 1341	3,3% 94	26% 735	18% 512	5% 134
Femmes bi et pan (Sur 1723 réponses)	51% 879	4,4% 75	23% 393	17% 291	5% 85
Hommes bi et pan (Sur 659 réponses)	49% 322	1,4% 9	24% 160	21% 139	4,4% 29
Bi et pan ne se retrouvant pas dans la binarité de genre (Sur 434 réponses)	32% 140	2,3% 10	42% 182	19% 82	4,6% 20

Ces résultats ne semblent pas suffisants et démontrent la nécessité de messages de prévention spécifiques envers les bi et pan, ainsi que des messages spécifiques qui dénoncent le manque de prévention à l'intention des personnes trans et lesbiennes, comme le montrent des commentaires laissés dans l'enquête par les répondant-e-s :

• « Je me sens concerné par les campagnes de prévention destinées aux personnes trans, je ne pense pas qu'il y ait de campagnes de prévention destinées aux LGBTI, soit c'est pour les gays/bi, soit pour les lesbiennes/bi, soit pour les trans, jamais pour tout le monde à la fois. »

• « J'ai plutôt l'impression que les campagnes de prévention sont exclusivement destinées à des

relations hétérosexuelles, sinon gay (hommes cis), dans le sens où c'est beaucoup plus facile de trouver des informations sur le préservatif, etc. Et même dans des centres soit disant LGBTQI+, ma représentation en tant que personne trans "penis-less person" est inexistante. J'ai par exemple appris l'existence des digues dentaires au hasard sur un blog, mais je n'ai jamais pu en trouver dans des centres. Et personne n'a de vraie réponse. En fait, j'ai l'impression que le côté protection, je n'y ai pas vraiment droit, à moins que je décide d'avoir une relation sexuelle avec quelqu'un pour qui l'utilisation d'un préservatif externe est utile. Et, même si je suis pas concerné, je pense également que la représentation lesbienne est quasi nulle, il faut vraiment vraiment bien chercher pour trouver quelque chose de satisfaisant. »

⁹ Il est à noter la date de recueil des réponses de l'enquête et des chiffres afférents (2017-2018), rapportés aux données générales à peu près contemporaines.

A.4 Dépistages

A.4.1 Dépistage du VIH

Dans la population générale, il est recommandé de proposer un test de dépistage du VIH au moins une fois au cours de la vie entre 15 ans et 70 ans. Toutes les opportunités doivent être saisies pour proposer un test : bilan biologique, changement dans la vie affective, prescription de contraception, projet de grossesse, etc. Suivant les recommandations 2017 de la Haute Autorité de Santé (HAS), dans les populations les plus exposées à ce risque d'IST, la fréquence optimale de dépistage du VIH est de tous les trois mois chez les HSH.

Respectivement 50% des hommes cis et 49% des hommes ayant répondu à l'enquête (ayant eu au moins un partenaire sexuel au cours des 12 derniers mois et ne se déclarant pas hétéros), ont effectué au moins un test de dépistage du VIH dans les 12 derniers mois. Dans une optique de mise en perspective et en ayant en tête que les chiffres de notre enquête sont non pondérés, notamment relatifs à une population jeune, il est à noter que l'enquête PREVAGAY 2015, pour laquelle les répondants étaient recrutés physiquement, sur place, dans les établissements gays des grandes villes françaises, où la connaissance des risques d'infection peut être considérée plus grande, le recours au test de dépistage pour le VIH dans les 12 derniers mois s'élevait à 63% pour les HSH. Il faut considérer ces chiffres avec les limites d'interprétation de PREVAGAY, c'est-à-dire notamment sur la représentativité de sa population d'étude. L'étude PREVAGAY est faite sur une population d'HSH volontaires fréquentant des établissements de convivialité gay parisiens (en 2009 et 2015) et d'autres grandes villes (en 2015), un milieu dans lequel le nombre de personnes séropositives est important et où la connaissance du virus est grande. Cette population est également plus âgée que celle de la présente enquête⁶.

Quoi qu'il en soit, le recours au dépistage du VIH de ces hommes n'est pas assez important ; le dépistage est une des réponses pour mettre fin à l'épidémie.

Pire encore, 20% des hommes cis (ayant eu au moins un partenaire sexuel au cours des 12 derniers mois et ne se déclarant pas hétéro) n'ont jamais réalisé de test de dépistage VIH. Ce chiffre empire encore quand on le regarde pour les hommes cis bi/pan, et pour les hommes trans bi/pan.

Hommes qui n'ont jamais réalisé de test de dépistage VIH, ayant eu au moins un partenaire sexuel au cours des 12 derniers mois

Cis se déclarant non hétéro	20%
Cis bi/pan	21%
Trans bi/pan	24%

Dans le détail, on remarque que les personnes bi et pan interrogé-e-s dans l'enquête ont recours au dépistage du VIH avec la même occurrence. Les hommes bi et les hommes pan sont moins nombreux à n'avoir jamais réalisé de dépistage du VIH comparé aux femmes bi et femmes pan – respectivement 26% et 29%, contre 33% et 32% - et le renouvellent plus souvent dans l'année comparé aux femmes bi et femmes pan.

Les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre sont 40% à n'avoir jamais réalisé de dépistage du VIH.

Enfin les personnes racisées/non-blanches sont 33% à n'en avoir jamais effectué. Précisons que les hommes racisés/non-blancs sont plus nombreux à se faire dépister que les femmes racisées/non-blanches (31% se sont fait dépister une fois dans l'année contre 19% ; 27% se sont fait dépister plusieurs fois dans l'année contre 9,3%).

Aussi rappelons que les freins au dépistage du VIH ne sont pas que personnels, mais viennent aussi de problèmes structurels (saturation de l'offre en centre de dépistage, prix élevé des autotests, nécessité de la prescription du dépistage par le médecin pour être remboursé-e si l'on fait un test en laboratoire d'analyse biologique). Par exemple, ce commentaire laissé dans l'enquête par une femme hétéro de 28 ans : « *je fais peu de tests par difficulté d'accès au dépistage (centre gratuits incompatibles à mon emploi du temps, non affiliation à la sécurité sociale).* »

A réalisé un test de dépistage du VIH au cours des 12 derniers mois

Une fois

Plusieurs fois

Non, pas au cours des 12 derniers mois

N'en a jamais fait

Non concerné-e

Tout.te.s (3625 réponses)	25% 904	10% 365	28% 1014	32% 1165	5% 186
Femmes - 2159 réponses dont 61 femmes trans	25% 546	8% 167	30% 651	32% 687	5% 108
Hommes - 939 réponses dont 161 hommes trans	27% 250	15% 144	25% 236	28% 268	4,4% 41
Autres - 527 réponses	20% 108	8,5% 45	23% 127	41% 210	7% 37
Bi - 1775 réponses	16% 465	9,4% 167	28% 495	32% 570	4% 78
Pan - 1041 réponses	22% 247	10% 99	24% 276	32% 361	6% 58
Personne racisée / non-blanche - 315 réponses	22% 69	14% 43	26% 83	33% 103	5% 17

Il est à noter que beaucoup de personnes déclarent utiliser le don du sang comme moyen de dépistage :

- « *Dépistages indirects lors de dons de sang.* »
- « *J'ai répondu que j'ai déjà fait des tests dans la mesure où j'ai donné mon sang plusieurs fois, mais je n'ai jamais fait de tests en dehors de ce contexte.* »
- « *Je donne mon sang régulièrement, d'où les plusieurs dépistages, même si je suis pas allé au centre.* »
- « *Je n'ai jamais effectué de dépistage en soi, mais j'ai donné mon sang (ce qui comprend indirectement des tests).* »

Par ailleurs, beaucoup de personnes disent aussi qu'elles comptent faire un dépistage bientôt.

A.4.2 Dépistage des hépatites B et C Hépatite B

L'hépatite B se transmet par contact avec le sang ou d'autres fluides corporels provenant d'une personne infectée. Les données de surveillance de l'hépatite B montrent que les cas les plus fréquemment rapportés sont dus à une exposition sexuelle (56 %) et à un séjour dans un pays d'endémicité à l'hépatite B (32 %). Dans les cas d'expositions sexuelles, sont rapportés notamment ceux des rapports sexuels entre hommes (21 %). Dans le cadre de cette enquête, nous avons analysé le recours au dépistage et à la vaccination de l'hépatite B par les répondant-e-s. Les résultats sont indiqués dans le tableau ci-contre.

A réalisé un test de dépistage de l'hépatite B au cours des 12 derniers mois

Ensemble des répondant-e-s	28% (1015/3625)
Hommes	34% (323/954)
Dont hommes bi/pan	34% (224/659)

N'a jamais réalisé de test de dépistage de l'hépatite B

Ensemble des répondant-e-s	41% (1495/3625)
Hommes	34% (323/954)
Dont hommes bi/pan	35% (230/659)

Déclare être vacciné contre l'hépatite B

Ensemble des répondant-e-s	40% (1432/3625)
Hommes	39% (368/939)
Dont hommes bi/pan	41% (268/659)

À noter que la population HSH est très exposée à l'hépatite B.

⁶ Depuis 2017, les enquêtes numériques de dimension nationale, Rapport Au Sexe, ont remplacé ces enquêtes de terrain avec test de dépistage effectué sur place dans plusieurs grands agglomérations. En 2019, les hommes ayant répondu à l'enquête étaient à 55% à avoir réalisé au moins un dépistage dans les 12 derniers mois sur 33 661 hommes dont 14,4% se définissant comme bi et 6% autre qu'homosexuel. http://beh.santepubliquefrance.fr/beh/2019/31-32/2019_31-32_5.html Ce pourcentage d'HSH se rapproche de celui obtenu dans notre enquête, en dépit des précautions à avoir sur la méthodologie de chaque enquête.

Hépatite C

Contrairement à l'hépatite B, il n'existe pas de vaccin contre l'hépatite C, mais des traitements récents permettent d'en guérir au bout de plusieurs semaines. L'hépatite C peut être transmise en cas de contact entre le sang et/ou le sperme et/ou les sécrétions rectales et une muqueuse lors d'un rapport sexuel non protégé. Auparavant les modes de transmission les plus fréquents étaient le partage de seringues et de matériel entre usagèr-e-s de drogue par voie intraveineuse, le partage de paille entre sniffeurs (cocaïne surtout), les tatouages et autres pratiques avec exposition au sang. Ces dernières années, les rapports sexuels non protégés sont devenus le mode de transmission le plus fréquent en Europe et concernent particulièrement les Hommes ayant des relations Sexuelles avec d'autres Hommes, notamment ceux ayant des pratiques de fist-fucking non protégé ou mal protégé où les contacts avec du sang peuvent être plus fréquents. L'usage systématique des préservatifs et de gants à usage unique (pour les fists), de seringues et de pailles à usage unique (chemsex, slam) évite la transmission du VHC, du VIH et autres IST.

De par ce rappel du contexte épidémiologique, nous avons analysé le recours au dépistage de l'hépatite C des répondants.

A réalisé un test de dépistage de l'hépatite C au cours des 12 derniers mois

Ensemble des répondant-e-s	27%	(971/3625)
Hommes	33%	(316/954)
Dont hommes bi/pan	32%	(214/659)

N'a jamais réalisé de test de dépistage de l'hépatite C

Ensemble des répondant-e-s	43%	(1558/3625)
Hommes	35%	(338/954)
Dont hommes bi/pan	36%	(237/659)

À noter que la population HSH est très exposée à l'hépatite C.

Analyse des résultats pour les hépatites B et C

Les comportements des répondant-e-s de l'enquête vis-à-vis des dépistages des hépatites B et C se ressemblent : autour de 40% des répondant-e-s n'ont jamais fait de dépistage pour l'hépatite B ou l'hépatite C, chiffre qui descend à 35% chez les hommes de l'enquête. Aussi les personnes trans sont moins proches du dépistage (autour de 50% n'ont jamais réalisé de dépistage de l'hépatite B ou de dépistage de l'hépatite C).

La couverture vaccinale contre l'hépatite B des bi, pan, des personnes trans, et des personnes racisées/non-blanches semble être uniforme, atteignant 40%. L'enquête PREVAGAY 2015 menée auprès des HSH fréquentant les bars, saunas et backrooms de cinq villes françaises a estimé à 63 % la couverture vaccinale contre l'hépatite B dans ce groupe fréquentant les lieux de convivialité gay. Ce chiffre est à regarder avec la réserve quant à notre enquête non pondérée et ayant une population plus jeune.

Dépistage général des IST

En moyenne, 36% des répondant-e-s de l'enquête n'ont jamais réalisé de dépistage pour une IST. Ce chiffre est un peu plus faible chez les hommes interrogés (35% en moyenne dans ce groupe) et chez les hommes cis (32%). Ce pourcentage est plus fort chez les personnes trans (46%), les femmes cis lesbiennes (49%) et chez les femmes racisées/non-blanches et les personnes racisées/non-blanches ne se retrouvant pas dans la binarité de genre (respectivement 37% et 39%).

A réalisé un dépistage d'une IST (frottis, prise de sang, etc.) au cours des 3 dernières années

Ensemble des répondant-e-s	54%	(1951/3625)
Hommes	49%	(466/954)
Femmes	58%	(210/362)
Focus sur les personnes trans	45%	(210/464)
Focus sur les femmes cis lesbiennes	48%	(58/120)
Personnes racisées/non-blanches - tou-te-s	55%	(174/315)
Femmes	54%	(110/203)
Hommes	63%	(32/51)
Personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre	54%	(31/57)

N'a jamais réalisé de dépistage d'une IST (frottis, prise de sang, etc.)

Ensemble des répondant-e-s	36%	(1294/3625)
Hommes	35%	(338/954)
Femmes	34%	(736/2163)
Focus sur les personnes trans	46%	(213/464)
Focus sur les femmes cis lesbiennes	49%	(59/120)
Personnes racisées/non-blanches	36%	(113/203)
Femmes	37%	(76/362)
Hommes	25%	(13/51)
Autres	39%	(22/57)

Le fait de trouver que 1 lesbienne sur 2 n'a jamais réalisé de dépistage d'une IST montre ce que les associations féministes lesbiennes, bi et trans savent très bien : il y a l'idée reçue parmi les lesbiennes qu'elles ne seraient pas concernées par les IST, idée reçue qui existe aussi chez les praticien-ne-s. Beaucoup de commentaires laissés dans l'enquête ont appuyé cela, en voici quelques-uns :

« Je me rappelle avoir dû mentir pour faire le test du VIH car le médecin estimait que le risque entre deux femmes était inexistant, donc que j'avais eu une relation hétéro dernièrement pour justifier du contrôle ».

« Je considère la protection sexuelle comme une priorité, mais je trouve qu'il n'est pas toujours simple de s'informer sur comment se protéger lors d'un rapport entre des personnes ayant une vulve et que l'accès au dispositif de protection est très limitée ».

« Quand j'ai parlé à ma gynécologue (qui me suis depuis des années et qui m'a prescrit toute une batterie de dépistages quand j'ai eu mon premier petit-ami) de ma relation monogame et suivie avec une femme, elle m'a jeté un regard surpris et m'a demandé ce que je faisais là, dans ce cas-là, sans me proposer aucun test de dépistage. J'ai effectué ceux-ci grâce à mon médecin généraliste ».

« Je n'avais aucune conscience des IST transmissibles de femme à femme. J'ai participé à un atelier organisé par l'asso Garces (il me semble) sur ce sujet. Je n'étais pas la seule autour de la table à découvrir que les femmes étaient davantage sujettes à transmettre des IST que les hétéros par exemple (hors VIH). Je n'ai jamais vu de campagnes de prévention spécifiquement portées sur le sexe entre femmes. Je pense qu'il s'agit

là d'un gros manque car personne ne nous l'apprend à l'école et, si l'on n'est pas dans les milieux militants et avertis, on en parle jamais ».

« Je me sens concernée, je cherche des infos, des brochures, etc, qui parlent à une partie de mon identité/de mes pratiques. Mais je ne me sens jamais représentée, comprise, incluse, non. Et même sans parler de transidentité, même en tant que gouine, vues mes pratiques (partenaires trans, multipartenariat, BDSM, fists, jeux avec du sang...) ».

Vaccination contre l'hépatite A

Le principal mode de transmission de personne à personne de l'hépatite A se fait "par l'intermédiaire des mains, des aliments ou de l'eau contaminée par des matières fécales". Les rapports sexuels impliquant la bouche et l'anus en contact direct ou par l'intermédiaire des mains peuvent permettre la contamination à l'hépatite A..

Dans le calendrier vaccinal, une vaccination anti-hépatite A est recommandée notamment aux HSH et aux patient-e-s infecté-e-s chroniques par le virus de l'hépatite B ou porteur-se-s d'une maladie chronique du foie (notamment due à l'hépatite C ou résultant d'une consommation excessive d'alcool).

L'analyse des réponses à l'enquête pour ces personnes concernées par les recommandations de vaccination met en évidence que **les hommes interrogés ont une couverture vaccinale très faible**, autour de 27% (même chiffre pour les bi et pan) contre l'hépatite A, alors que la recommandation a tout son sens chez des hommes. Il faut se souvenir de l'épidémie d'hépatite A qui a eu lieu en 2017 chez les HSH (<https://www.santepubliquefrance.fr/maladies-et-traumatismes/hepatites-virales/hepatite-a/articles/epidemie-d-hepatite-a-en-france-et-en-europe-point-de-situation-au-13-novembre-2017>)

Aussi aucune des personnes porteuses d'une hépatite B ou C ayant répondu à l'enquête ne se dit vaccinée contre l'hépatite A, ce qui marque une prise en charge dans le soin qui n'est pas optimale pour elles, du moins en matière de prévention.

Déclare être vacciné contre l'hépatite A

Hommes	27%	(254/954)
Dont hommes bi/pan	27%	(180/659)
Personne porteuse d'une hépatite B	0 sur 5	
Personne porteuse d'une hépatite C	0 sur 7	

Facteurs de la santé liés à l'entourage/ rejet social, aux discriminations faisant baisser l'estime de soi et le moral, à la situation économique personnelle et professionnelle, à l'accès aux soins

L'analyse des résultats de l'enquête, incluant des données pour les seul-e-s bi et pan, montre à plusieurs reprises que les personnes sont fragilisées de multiples façons comparé à la population générale hétérosexuelle. Ces fragilités influent fortement sur leur santé.

Quelques faits mis en évidence par l'enquête pour montrer l'atteinte de la santé par des facteurs non individuels :

• **L'enquête met en évidence une situation économique personnelle et professionnelle plus compliquée** pour les répondant-e-s : 9,8% des répondants sont sans emploi ou activité (346 sans emploi ou activité sur 3545 en activité ou au chômage).

La situation économique des répondant-e-s trans et/ ou intersexes de l'enquête montre de fortes disparités avec le reste de notre panel puisque 71% de ceux-ci sont sans emploi ou activité contre 10% des autre répondant-e-s.

Par ailleurs, 537 répondant-e-s de notre panel (dont 437 bi et pan) se déclarent "précarisé-e-s ou pauvres", soit 15% de l'ensemble des répondant-e-s et également 15% des bi et pan. Notons particulièrement que 120 des 464 personnes trans, soit 26% et 5 des 27 personnes intersexes font cette affirmation. Compte tenu que les répondantes ont un âge moyen peu élevé en regard de la population de notre pays, observons que, en décembre 2012, dans un sondage CSA, 11 % des français-e-s se disaient pauvres, 37 % répondaient "être en train

de devenir pauvres".

• Rejet social, parfois avec violence subie :

Le rejet et la violence influent sur la santé, les chiffres concernant cela sont à retrouver dans la partie 3 précédente : sur l'ensemble des 3 625 répondant-e-s, 69% ont déclaré, au cours de ces deux dernières années, avoir été/s'être senti-e-s agressé-e-s verbalement en réaction à leur orientation ; au cours des deux dernières années, une personne sur dix du panel a été physiquement agressée au moins une fois en raison de son orientation, etc..

On peut également noter que 41% des répondant-e-s (1489) sont sans relation de couple/partenariat et 63% déclarent être célibataires (2289 parmi les 3625 répondant-e-s).

"Tu es plus à risque d'IST" : 9% des répondant-e-s se sont déjà entendu dire par leur partenaire qu'ils étaient plus à risque d'infections sexuellement transmissibles. Parmi les hommes, ce chiffre s'élève à 14%, chez les femmes, à 7%, et chez les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre, à 9%.

• **Accès aux soins** : 521 répondant-e-s ont été discriminé-e-s par une ou plusieurs personnes du corps médical en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique, soit 14% des répondant-e-s.

• **Niveau d'étude** : 51% des répondant-e-s ont un niveau Bac+2 ou plus, ce qui est évidemment supérieur à la population générale.

• Quand le mental et l'estime de soi en prennent un coup à force d'être discriminé-e :

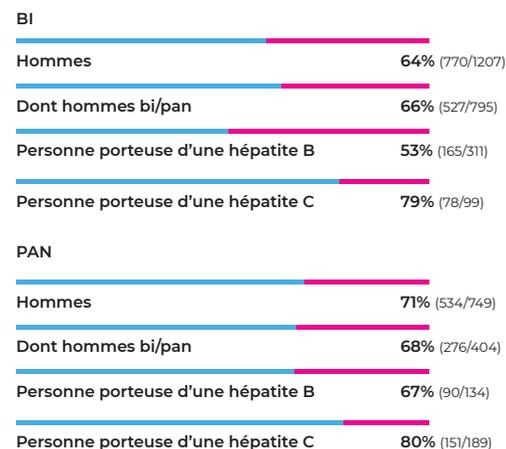
67% des répondant-e-s ayant été victimes de rejet ou de discrimination en raison de leur orientation sexuelle et/ ou affective/romantique, déclarent que cela a eu une conséquence sur leur moral ou santé mentale (1654 sur 2482 répondant-e-s ayant été victimes).

Si l'on regarde en détail, les conséquences sur le moral ou la santé mentale sont plus nombreuses chez les pan que chez les bi.

Elles sont les plus élevées chez les personnes trans et les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre (80% des cas).

Enfin elles sont présentes dans 72% des cas des personnes intersexes.

Pourcentage de personnes déclarant avoir eu des conséquences sur le moral ou la santé mentale suite aux rejets, discriminations en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique



Pourcentage de personnes déclarant avoir eu des conséquences sur le moral ou la santé mentale suite aux rejets, discriminations en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique



À noter : Personnes séropositives

- au VIH : 5 sur 19
- à l'hépatite B : 3 sur 5
- à l'hépatite C : 2 sur 7

Dont la personne coïnfectée VIH et hépatite B, et la personne coïnfectée hépatite B et C. (971/3625)

On remarque que les populations sujettes à vivre d'autres oppressions voient plus de conséquences sur leur santé mentale et leur moral que l'ensemble des répondant-e-s (67% contre une moyenne de 77% pour les personnes trans, racisées, grosses, en situation de handicap, neuro-atypiques ou précarisées ou pauvres) lorsqu'elles sont victimes de rejets ou discriminations en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective. On note que les personnes en situation de handicap sont les plus fragiles face à ces discriminations (avec un chiffre de 83%).

Pourcentage de personnes dont les rejets, discriminations en raison de l'orientation sexuelle ont eu des conséquences sur le moral ou la santé mentale

Non Non concerné.e Total

		Non	Non concerné.e	Total
Ensemble du panel	67% 1654	33% 828	1143	3625
Personnes trans	80% 275	20% 67	122	464
Racisées/non-blanches	73% 174	27% 63	78	315
Grosses	69% 279	31% 124	172	575
En situation de handicap	83% 164	17% 34	50	248
Neuroatypiques	79% 497	21% 132	205	834
Précarisées ou pauvres	75% 309	25% 104	124	537
Intersexes	73% 16	27% 6	5	27

Quand les facteurs individuels de comportement sont influencés par le rejet

L'enquête a questionné les liens entre discrimination et capacité à imposer une protection à sa son partenaire dans un contexte sexuel.

Pourcentage de personnes n'ayant pas su ou osé imposer une protection lors d'un rapport sexuel en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique

Total oui

À cause des discriminations et/ou violences dont j'ai été victime

Par crainte des réactions/préjugés biphobes/panphobes

Par manque de confiance en moi

Autre

	Total oui	À cause des discriminations et/ou violences dont j'ai été victime	Par crainte des réactions/préjugés biphobes/panphobes	Par manque de confiance en moi	Autre
Tou-te-s (sur 2856 réponses)	25% 704	2% 48	1% 39	20% 562	2% 55
Femmes (sur 1719 réponses)	25% 425	2% 29	1% 19	20% 346	2% 31
Hommes (sur 761 réponses)	22% (165 sur 761)	1% (8 sur 761)	1% (11 sur 761)	17% (131 sur 761)	2% (15 sur 761)
Autres (sur 376 réponses)	30% 114	3% 11	2% 9	23% 85	2% 9
Personnes trans (sur 328 réponses)	30% 97	4% 12	2% 5	21% 69	3% 11
Personnes intersexes (sur 22 réponses)	32% 7	5% 1	9% 2	18% 4	0% 0
Personnes séropositives respectivement au VIH, à l'hépatite B, à l'hépatite C	5 sur 19, 0 sur 5, 1 sur 7.				

Les personnes interrogées qui n'ont su ou osé imposer une protection lors d'un rapport sexuel en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique ont pu préciser si c'était "à cause des discriminations et/ou violences dont elles ont été victimes", "par crainte des réactions/préjugés biphobes/panphobes du partenaire", "par manque de confiance en soi" ou pour une autre

raison, parfois plusieurs à la fois. **Cette absence de protection a concerné 25% des répondant-e-s** et est arrivée plus souvent aux personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre (à hauteur de 30%), aux personnes trans (à hauteur de 27%) et aux personnes intersexes (à hauteur de 32%).

Vie avec le VIH et/ou une hépatite

D.1 Prévalence du VIH et des hépatites

Le tableau ci-après décrit le **profil des personnes séropositives au VIH et/ou à une hépatite** ayant répondu à l'enquête. Cela concerne des femmes et des hommes, avec une majorité d'hommes pour la séropositivité au VIH. 3 personnes sont coinfectées (porteuses du VIH et d'une hépatite, ou porteuse des hépatites B et C). Un homme intersexe est séropositif au VIH. Cette dernière information est importante car la séropositivité dans le groupe des personnes intersexes n'est pas du tout documentée, voire niée par les autorités sanitaires. Ainsi cette enquête met en évidence que la lutte contre le sida doit prendre en compte les personnes intersexes dans ses prérogatives et combats.

La prévalence de l'hépatite B chez les hommes ayant répondu à l'enquête est de 0,3% (2 sur 776). Tout en tenant compte que nos résultats ne sont pas pondérés, ceci peut être mis en perspective avec l'enquête PREVAGAY 2015 menée auprès des Hommes ayant des relations Sexuelles avec d'autres Hommes fréquentant les bars, saunas et backrooms de cinq villes françaises, qui a estimé la prévalence de l'hépatite B à 0,6% dans son groupe interrogé.

La prévalence du VIH chez les hommes ayant répondu à l'enquête est de 1,8% (14 sur 776). Toujours est-il que les répondant-e-s de la présente enquête sont peu nombreux-ses à être séropositif-ve-s, rappelons que les répondant-e-s sont assez jeunes, mais qu'ils sont concerné-e-s par le VIH et les hépatites car exposé-e-s et ayant un accès à la prévention moindre, ou ne se protégeant pas, d'après tout ce qu'a montré l'enquête sur le plan santé & bien-être.

	19 personnes séropositives au VIH	5 personnes séropositives à l'hépatite B	7 personnes séropositives à l'hépatite C
Genre	5 femmes et 14 hommes	2 femmes et 2 hommes et 1 ne se définissant pas	2 femmes et 3 hommes
Orientation sexuelle	2 lesbiennes, 1 femme hétéro, 6 hommes bi, 1 homme pan, 5 gays, 2 femmes et 1 homme se disant "personne ayant des relations sexuelles avec des personnes du même genre et d'un genre différent", 1 homme se disant "personne ayant des relations sexuelles avec des personnes du même genre"	1 femme pan, 1 personne pan ne se définissant pas sur le plan du genre, 1 homme bi et 1 homme et 1 femme se disant "personne ayant des relations sexuelles avec des personnes du même genre et d'un genre différent"	1 femme pan, 1 lesbienne, 2 femmes bi, 1 gay, 1 homme hétéro, 1 homme se disant "personne ayant des relations sexuelles avec des personnes du même genre et d'un genre différent"
Age	18, 19, 29, 34, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 47, 50, 55, 58, 59, 60, 60, 74	16, 26, 43, 59, 62	22, 24, 25, 51, 53, 59, 59
Personne trans ou intersexe	Dont 1 homme intersexe	Dont 1 femme trans	Dont 1 femme trans
Coinfecté-e-s	1 personne coinfectée VIH et hépatite B, 1 personne coinfectée VIH et hépatite C, 1 personne coinfectée hépatite B et C (pas de personne trans ou intersexe)		

D.2 Vie sociale des personnes séropositives au VIH et/ou à une hépatite

La **situation sociale des personnes séropositives au VIH et/ou à une hépatite ayant répondu à l'enquête n'est pas des meilleures**. Le rejet social marqué par les agressions et la solitude est plus grand que pour les personnes séronégatives de l'enquête, ceci est d'autant plus vrai pour les personnes séropositives au VIH.

La situation économique et la précarité sont également

marquées pour les personnes séropositives au VIH et/ou à une hépatite. 6 des 19 personnes séropositives au VIH se définissent comme précarisé-e-s ou pauvres, ce qui est bien plus que les 15% de l'ensemble des répondant-e-s.

	19 personnes séropositives au VIH	5 personnes séropositives à l'hépatite B	7 personnes séropositives à l'hépatite C
Situation relationnelle / solitude	12 personnes sont "sans relation de couple/partenariat" (à comparer aux 40% de l'ensemble des répondant-e-s qui ne sont pas en relation de couple/partenariat). 10 sont célibataires, 2 sont en concubinage, 2 sont mariées, 1 est veuve. Pas de personne pacsée.	3 sont "sans relation de couple/partenariat", 3 sont célibataires, une personne est en concubinage, 1 personne est mariée. Pas de personne pacsée.	4 sont "sans relation de couple/partenariat", 5 sont célibataires, pas de personne mariée ou pacsée.
Personnes ayant été été/s'étant senties agressées verbalement en réaction à leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique, durant ces deux dernières années.	9 sur 19. 4 qualifient ces agressions verbales également de sérophobes.	5 sur 5.	4 sur 7.
Personnes ayant été agressées physiquement en réaction à leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique, durant ces deux dernières années	4 sur 19, ce qui est plus élevé que les 10% du panel qui ont été physiquement agressé-e-s au moins une fois en raison de son orientation.	3 sur 5	0
Personnes dont l'orientation sexuelle et/ou affective a déjà été à l'origine d'un rejet de la part d'un-e partenaire ou potentiel-le partenaire	10 sur 19.	4 sur 5	3 sur 7
Personnes victimes d'agression/s sexuelle/s ou de viol/s	6 sur 19 (près d'un tiers, comme l'ensemble des répondant-e-s).	1 personne	1 personne
Personnes se déclarant en situation de handicap	4 personnes	1 personne	1 personne
Personnes se définissant comme racisées	1 personne	1 personne	1 personne
Situation économique personnelle et professionnelle	2 personnes sont sans emploi ou activité, 2 sont retraitées. 1 est étudiante.	Pas de personne sans emploi ou activité, 2 sont étudiantes.	1 personne sans emploi ou activité, 2 sont étudiantes.
Personnes se définissent comme précarisées ou pauvres (pauvreté "ressentie")	6 sur 19 (à comparer aux 15% de l'ensemble des répondant-e-s)	0	1

Vies des personnes intersexes

Les 27 répondant-e-s au questionnaire se présentant comme intersexes sont moins jeunes que l'ensemble des personnes l'ayant rempli : elles ont moins de 25 ans pour 37% d'entre elles, et 41% ont entre 25 et 50 ans. Les 10 personnes intersexes s'identifiant comme bi sont presque toutes âgées de 40 ans et plus, et 6 se déclarent hommes ; celles s'identifiant comme pan sont 6 sur 8 à avoir moins de 25 ans. Certaines (6 sur 27) préfèrent l'appellation plus neutre de "personne ayant des relations sexuelles avec des personnes du même genre et d'un genre différent du sien" dont la moitié a plus de 35 ans. 6 répondant-e-s intersexes s'identifient comme trans et trois autres comme asexuel-le-s.

Comment parler de son orientation sexuelle ou affective/romantique à son ou sa partenaire, avec ou sans crainte ? La distance (le fait de parler) et les réactions suscitées par le partage de ces informations divergent entre les hommes et les femmes intersexes bi et intersexes à l'identité de genre autre qu'homme ou femme.

Les personnes intersexes à l'identité de genre autre qu'homme ou femme et dont l'orientation sexuelle est majoritairement pan ont été confrontées à davantage de discriminations en raison de leur orientation sexuelle ou affective/romantique (6 sur 11), et 4 d'entre elles ont déjà été rejetées et/ou discriminées, estimant que leur orientation sexuelle les rendait plus à risque d'IST, par comparaison avec les 8 hommes intersexes, majoritairement bi, dont seuls 2 ont eu des rejets à cause de leur orientation dont l'un avec une remarque sur un sur-risque d'IST associé. Les 7 femmes intersexes n'ont pas indiqué ces sources de rejet sauf une.

Si les femmes intersexes parlent toujours de leur orientation avec leur partenaire (dont une seule avec crainte), il faut noter que 3 hommes intersexes ne se disant pas discriminés ne parlent pas ouvertement de leur orientation à leur partenaire par peur des réactions, et les autres le faisant appréhendent ces dernières. Au contraire, malgré une plus grande fréquence de rejet des personnes intersexes à l'identité de genre autre qu'homme ou femme, celles-ci déclarent parler toujours de leur orientation sexuelle ou affective/romantique à leur partenaire au début de la relation.

Campagnes de prévention et outils de prévention

Les personnes intersexes répondantes se sentent concernées en grande majorité par les campagnes de prévention (23 sur 27) avec une proportion importante (plus de la moitié, soit 12 personnes) par les campagnes destinées aux LGBTQI+. Les 4 personnes qui ne se sentent pas concernées ou qui n'ont pas vu de campagnes de prévention ont toutes moins de 25 ans voire sont mineures. Ce constat est étonnamment positif au regard de l'inclusion des personnes intersexes dans la communication des campagnes de prévention même celles à destination des LGBTQI+.

Quant aux outils de prévention, une majorité a déjà utilisé le préservatif externe (21 sur 27). Parmi les 6 n'en ayant pas utilisé, il y a 6 femmes, 2 personnes agenres et 1 non-binaire ; iels ont moins de 20 ans, sauf 2 femmes de 49 et 51 ans. Le préservatif interne est très peu utilisé (5 sur 27), 3 de ces personnes l'ayant testé ont plus de 40 ans, tout comme la digue dentaire (4 sur 27) dont 3 de ces personnes s'identifient également comme trans. 5 personnes ont déjà utilisé des gants, ce sont des personnes entre 20 et 30 ans, majoritairement trans.

En ce qui concerne le TPE, la PrEP ou le TasP, aucune personne intersexe ne dit y avoir eu recours.

Ces résultats montrent que la palette des outils actuels de la prévention combinée reste à diffuser à large échelle et par des actions spécifiques vers ce public.

Discriminations croisées

Sur les discriminations croisées et certains éléments personnels utilisés pour remettre en cause l'orientation sexuelle ou affective/romantique de la personne, 2 personnes intersexes s'identifiant comme racisées n'indiquent pas avoir subi de remise en cause de leur orientation sexuelle ou affective/romantique en raison de leur origine ethnique (réelle ou supposée), cependant 4 autres personnes intersexes indiquent avoir eu "le sentiment d'avoir été confrontées, au cours de rencontres sexuelles et/ou affectives/romantiques, à du racisme". Concernant les personnes grosses (8 sur 27), une très large majorité indiquent avoir subi une remise en cause pour cette raison, comme pour les 2 personnes neuroatypiques. De plus, sur les 4 personnes en situation de handicap, 2 sont concernées par ces remises en cause, leur jeune âge (18 et 22 ans) pouvant en être un facteur supplémentaire. Enfin, plus de la

moitié des personnes intersexes (15 sur 27) ont répondu avoir subi des remarques sexistes ou misogynes. En mettant ces données face aux réponses sur la capacité à imposer un préservatif à l'autre partenaire, la moitié des personnes racisées ou ayant subi du racisme et la moitié des personnes grosses ont indiqué n'avoir pas su à un moment imposer le préservatif à leur partenaire, les raisons invoquées étant la crainte de réactions biphobes, le manque de confiance en soi ou des violences subies antérieurement.

Conclusion

En guise de conclusion concernant la santé et le bien-être, les déterminants de la santé couramment investigués, et regardés ici dans la population bi et pan, sont présentés sous forme de schéma de causalité.

Il y a des déterminants individuels, mais aussi des déterminants environnementaux (rejet social/discriminations/violences, situation économique personnelle et professionnelle, accès aux soins). **Les résultats de l'enquête ont montré ce qu'en tant que militant-e-s nous nous devons de répéter sans cesse : les discriminations tuent, les discriminations mènent aux contaminations VIH et hépatites. Ils montrent l'influence de ces agissements subis par les bi et pan sur leurs capacités à se protéger dans un contexte sexuel, sur leur moral, sur leurs accès aux soins, sur leur situation économique personnelle et professionnelle.**

L'enquête a notamment montré que :

- 25% des répondant-e-s n'ont pas su ou osé imposer une protection à leur partenaire par peur d'être discriminé-e-s, rejeté-e-s, par manque de confiance en soi, vis-à-vis de leur orientation sexuelle,
- 67% des répondant-e-s ayant été victimes de rejets, discriminations en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique, déclarent que cela a eu une conséquence sur leur moral ou santé mentale, avec une moyenne de 77% pour les personnes trans, racisées, grosses, en situation de handicap, neuro-atypiques ou précarisées ou pauvres,
- 14% des répondant-e-s en ont déjà eu des discriminations une ou plusieurs fois de la part du corps médical,
- 15% des répondant-e-s se disent précarisé-e-s ou pauvres

Par ailleurs, le terme épidémiologique HSH (Hommes ayant des relations Sexuelles avec d'autres Hommes) utilisé pour construire les politiques de prévention est parfois trop globalisant. De ce fait les données qui découlent de la veille sanitaire sont difficiles à rapprocher de notre enquête, notamment basée sur les orientations que les personnes définissent elles-mêmes. Aussi l'enquête interroge sur le terme épidémiologique HSH parce qu'il uniformise les comportements des hommes mis sous cette étiquette. Les résultats de l'enquête montrent que les hommes bi et pan ne se font pas assez dépister pour le VIH, mais aussi pour les hépatites B et C, certainement moins que les hommes

gays. Les vaccinations contre les hépatites B et A (couverture vaccinale respectivement de 40% et 27%) ne sont pas suffisantes. De même les bi et pan semblent avoir moins de partenaires que les gays. Les politiques de prévention doivent être plus adaptées aux bi et pan. Quel que soit leur genre, les personnes bi comme les personnes pan ont les mêmes habitudes et comportements vis-à-vis des déterminants individuels (dépistage, moyens de prévention, vaccination, intérêt accordé aux campagnes de prévention en santé sexuelle,...) : être bi ou pan ne modifie pas ces déterminants.

Il est nécessaire de promouvoir des outils de prévention et des messages spécifiques, auprès de la population bi et pan masculine très exposée au sida (21% des hommes bi/pan cis, ayant eu au moins un partenaire sexuel au cours des 12 derniers mois, n'ont jamais réalisé de test de dépistage VIH; 24% des hommes bi/pan cis et trans) et auprès des personnes trans. Enfin les résultats de l'enquête montrent que **les personnes trans, intersexes, ne se retrouvant pas dans la binarité de genre, séropositives au VIH et/ou à une hépatite, sont plus éloignées de la prévention et plus précaires :**

- Les personnes trans sont beaucoup plus nombreuses à ne pas avoir de partenaires au cours des 12 derniers mois que les personnes cis (31% des femmes trans bi contre 21% des femmes bi, 23% des hommes trans bi contre 11% des hommes bi, 27% des hommes trans gay contre 16% des hommes gay, ...), ce qui peut laisser transparaître des liens sociaux plus difficiles, moins nombreux.
- Le cas d'un homme intersexe séropositif au VIH nous permet de noter l'absence de données épidémiologiques VIH/sida pour les personnes intersexes.
- 40% des personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre n'ont jamais réalisé de dépistage du VIH, ce qui semble élevé ; il est à noter que ce chiffre se rapproche de celui des lesbiennes (43%).
- 6 des 19 personnes séropositives au VIH sont précarisées ou pauvres, ce qui est bien plus que les 15% de l'ensemble des répondant-e-s.

Conclusion

"La bisexualité, ça n'existe pas", cela fait des années que cette affirmation est battue en brèche par nos associations, par celles qui avaient initié l'enquête Bisexualité en 2012, dont le rapport est sorti en 2015, par celles qui ont contribué à la présente enquête sur la biphobie et sur la panphobie, et bien d'autres, qui agissent et accueillent au quotidien pour que la bisexualité, la pansexualité cessent d'être invisibilisées et remises en cause.

Pourtant, pour beaucoup, les domaines, les manifestations de biphobie et de panphobie sont peu connues, les définitions sont incertaines.

Le plus souvent, la biphobie est amalgamée aux LGBTQI-phobies, sans pouvoir en cerner la particularité. Elle est impalpable, on n'approfondit pas le sujet.

C'est tout l'objet de ce rapport, et l'un des buts de l'enquête lorsque nous l'avions lancée : cerner toutes les facettes de la biphobie et de la panphobie, les débusquer jusque dans des endroits improbables, inciter aux commentaires et "tranches de vie". Et y rajouter un croisement de données possible avec d'autres discriminations, comme le racisme, l'handiphobie, la psychophobie...

Nous avons pu voir différents aspects de la visibilité bi et pan et des craintes éprouvées par les répondant-e-s au moment de se rendre visibles, aussi bien au sein de leur entourage qu'en présence de leur partenaire ou encore sur les sites et applications de rencontre.

2 personnes sur 5 ne parlent jamais de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique avec leur famille ou leurs collègues et 1 personne sur 5 ne parle pas librement à son ou ses partenaire-s.

Il ressort que **la moitié de notre panel n'évoque pas son orientation auprès du corps médical**, qu'entre 1 personne sur 10 et 1 personne sur 5 (en fonction des spécialités) craint les réactions d'hostilité et plus d'1 personne sur 10 a effectivement été discriminée par un-e gynécologue, en centre de don du sang ou chez un-e psy.

En ce qui concerne les démonstrations d'affection en public, plus d'un quart des répondant-e-s les modifie en fonction du genre de leur partenaire. 81% évoquent la crainte des réactions d'hostilité lorsqu'ils ne manifestent pas de marques d'affection en public à leur partenaire du même genre qu'elleux. Iels adaptent souvent selon le contexte (s'ils sont accompagné-e-s, avec qui, où, à quel moment de la journée, ...).

Plus de la moitié ont participé à des événements communautaires LGBTQI+ mais nettement moins pour

ceux spécifiquement bi/pan (moins de 10%).

35% des répondant-e-s ne se sentent pas à l'aise dans les lieux spécifiquement gays ou lesbiens, et, parmi les personnes engagées associativement ou dans un collectif LGBTQI+ et/ou féministe, 1 personne sur 5 se trouve encore dans le "placard bi", n'évoquant pas son orientation.

La proportion est un peu plus élevée chez les personnes racisées et sensiblement plus marquée pour celles en situation de handicap.

La situation sur les sites et applications de rencontre est particulièrement parlante et révèle les clichés lourdement ancrés sur les personnes bi et pan.

Sur deux tiers des répondant-e-s étant ou ayant été inscrit-e sur des sites et/ou applications, 6% n'ont pas osé y afficher leur orientation par crainte des réactions hostiles. 62% des remarques sur leur orientation sexuelle et/ou affective étaient négatives.

Pour les personnes l'ayant indiquée, près des deux tiers des réactions entendues sont négatives et évoquent les stéréotypes d'hypersexualisation et de présomption d'infidélité des personnes bi et pan. Les répondantes en particulier évoquent la lassitude de recevoir sans cesse des propositions de "plan à 3" lorsqu'elles affichent leur orientation.

La violence à l'encontre des bi et pan est particulière.

Les réponses montrent que c'est lorsqu'ils se rendent visibles qu'ils subissent des agressions verbales, tandis que les agressions physiques sont plus souvent qualifiées d'homophobes. Cependant, l'invisibilisation n'agit pas comme un bouclier, contrairement à l'idée reçue. Les 97 personnes ayant été agressées sexuellement, en raison de leur orientation sexuelle, en sont la triste preuve. Tout cela alimentent ce que détectent, par exemple, les rapports annuels de SOS homophobie : la surreprésentation du "mal de vivre" chez les personnes bi et pan.

Mais certain-e-s répliquent, se montrent et s'affirment. La démarche est encourageante et elle permettra, il faut l'espérer, de faire disparaître - ou au moins de réduire - les violences, verbales, physiques et sexuelles, biphobes et panphobes.

Nous avons pu voir différents aspects de la visibilité bi et pan et des craintes éprouvées par les répondant-e-s au moment de se rendre visibles, aussi bien au sein de leur entourage qu'en présence de leur partenaire, ou encore sur les sites et applications de rencontre.

cccc Les résultats mettent nettement en lumière la difficulté des personnes bi et pan à être intégrées comme toute autre dans l'environnement social, donc à s'y sentir à l'aise. Force est de constater que les obstacles perdurent, que les bi et pan - qui pourtant ne sont pas seules, et doivent savoir que leur orientation est légitime - sont, au contraire, encore loin de pouvoir s'affirmer complètement, et qu'elles souffrent de nombreux préjugés et a priori, dans la société en général ou même dans la communauté LGBTQI+.

La société hétéro-cis-sexiste entretient des mécanismes de domination sur tout ce qui est hors de leurs normes, et donc percute largement nos communautés ; mais les milieux dans lesquels certain-e-s d'entre nous évoluent, principalement lesbiens et gays, ne sont pas totalement irréprochables.

Attention, nous n'entendons pas remettre en cause le militantisme LGBTQI+ dans son ensemble et hiérarchiser les discriminations en faisant de la biphobie et de la panphobie l'enjeu principal de la lutte contre les discriminations... Nous souhaitons simplement montrer que cette discrimination existe, qu'elle a toute sa place dans le discours militant et qu'elle doit être combattue, car elle n'est pas une discrimination de "second plan".

Puissent l'expression des personnes confrontées à ces mécanismes et notre investissement dans cette enquête éclairer largement le milieu, les environnements de travail, d'étude, de vie, de soin, de convivialité... **L'inclusivité et le bien-être passent par le respect des personnes et de leurs caractéristiques.**

Cela passe non seulement par de la prévention en amont, notamment auprès de la jeunesse au collège et au lycée, mais aussi par la déconstruction des clichés persistants sur les bi et pan, ainsi que par une remise en question permanente des certitudes et des manières de percevoir et de penser l'autre. Nous entendons visibiliser leur vécu afin de sensibiliser et de faire réfléchir les personnes non-concernées.

Nous voulons également **attirer l'attention des journalistes et animateur-ice-s de médias** de toute nature : iels ont un rôle essentiel dans les informations et analyses qu'ils diffusent, et dans le recul nécessaire des stéréotypes et clichés. Nulle hostilité de la part des rédacteur-ice-s de ce rapport, de leurs associations : mais le souhait d'un travail en commun fructueux et constructif.

Nous souhaitons **interroger tout particulièrement les institutions, les élu-e-s** : nombreux-ses sont celles qui souhaitent s'ouvrir à une dimension peu connue, approfondir les questions, les traduire dans des études, des prises de position, des préconisations, des actions.

Nous leur disons : **Vous avez entre les mains un outil qui, loin de tout particularisme, éclaire, donne de la matière, propose des pistes. Le "B" n'est pas qu'une lettre, c'est une réalité, multiple et diverse, et si vous pouvez inclure le "P", pour toutes les personnes pan, ce sera une sacrée reconnaissance !**

Nous espérons que ce rapport servira de ressource dans de futures discussions sur la bisexualité et la pansexualité, et qu'il contribuera à ce que les personnes bi et pan puissent vivre leur orientation en toute liberté.

Annexes

Flash

Partie 1 : "Vous"

La première étape de l'enquête sur la bi/panphobie était d'obtenir une vue d'ensemble des profils des répondant-e-s afin d'appréhender la diversité de leurs situations. Dans le rapport, ces informations ont été répertoriées dans la partie "Vous". Cette partie renseigne non seulement l'âge, l'orientation sexuelle et/ou romantique et l'identité de genre des témoins-e-s, mais également leur vie familiale, leur situation socio-professionnelle ou encore leur lieu de résidence.

Les personnes du panel en quelques chiffres :

- 60% d'entre elles sont âgées de moins de 24 ans ;
- 49% s'identifient principalement comme bi et 29% comme pan ;
- 60% se définissent femme, 26% hommes et 14% ne se définissant pas comme tel-le-s.

Au total, iels sont 3 625 à avoir répondu au questionnaire et, parfois, à avoir témoigné.

Partie 2 : "Votre Visibilité"

Les témoignages montrent que les membres de la communauté LGBTQI+ ont besoin de s'affirmer, de créer des lieux de rencontre et de se rendre visibles afin de sortir des tourments de l'isolement.

Or l'enquête révèle que 44% des répondant-e-s n'abordent pas leur orientation avec leurs collègues de travail, 47% ne le font pas plus avec le milieu médical, et les personnes sont très majoritaires à ne pas en parler avec le voisinage (83%).

Les répondant-e-s font preuve de grande prudence : les marques d'affection diffèrent toujours selon le genre de leur partenaire pour 20 à 27% d'entre elleux, et parmi les autres, 35 à 40% "s'adaptent" au contexte. En cause, entre autres, la peur de la stigmatisation et des violences ; seules 19% des témoins-e-s qui ne font pas de démonstrations de leur affection ne craignent jamais de réactions hostiles. 27% des répondant-e-s portent "parfois" (22%) ou "souvent" (5%) des accessoires connotés bi/pans.

Sur les sites et applications de rencontre, 37% des personnes inscrites ou s'y étant inscrites et ayant précisé leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique ont reçu des remarques par rapport à celle-ci. Plus de 60% étaient des "réflexions" négatives ; clairement biphobes, avec une part importante de commentaires sexistes envers les femmes bi par des hommes cis hétéro (cliché du "plan à 3 avec 2 femmes"), mais également des commentaires de la part de femmes cis hétéro et d'autres en provenance de la communauté LGBTQI+.

Partie 3 : "Discrimination et/ou agressions en raison de l'orientation sexuelle et/ou affective/romantique"

Les résultats de l'enquête nous ont permis de constater que les agressions verbales, physiques et sexuelles n'épargnent personne. 69% des personnes ayant répondu se sont senties agressées verbalement en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective ; parmi celles-ci, 83% affirment que cette agression est survenue après une discussion sur la bisexualité/pansexualité.

Dans le cas des agressions physiques, c'est une personne sur dix qui a été confrontée à ce genre d'événements au cours des deux dernières années. Iels ont spécifiquement qualifié ces violences de biphobes pour 21% d'entre elleux. Sur les 3 625 répondant-e-s, 1 336 ont été victimes d'agressions sexuelles et/ou de viols. 97 ont déclaré que ces agressions étaient en réaction à leur orientation.

Ainsi, ces chiffres et témoignages nous permettent d'établir le constat suivant : les agressions biphobes se déclenchent dès que les personnes bi et pan se visibilisent ou se font entendre.

Partie 4 : "Santé/bien-être"

L'analyse des résultats relatifs à la santé globale des personnes bi et pan prend en compte un nombre important de facteurs (sociaux, économiques, affectifs, ...) qui peuvent avoir un impact significatif sur celle-ci.

Les résultats de l'enquête ont montré que les discriminations vécues par les bi et pan les exposent sur plusieurs plans. Ceux-ci montrent notamment que :

- 23,5% des répondant-e-s n'ont pas su ou osé imposer une protection à leur partenaire par peur d'être discriminé-e-s, rejeté-e-s ou par manque de confiance

en soi vis-à-vis de leur orientation sexuelle,

- 67% des répondant-e-s ayant été victimes de rejets, discriminations en raison de leur orientation sexuelle et/ou affective/romantique, déclarent que cela a eu une conséquence sur leur moral ou leur santé mentale,
- 14% des répondant-e-s ont été confronté-es à des discriminations de la part du corps médical,

Par ailleurs, moins de la moitié des répondant-e-s (47%) se déclarent toujours concerné-e-s par les campagnes de prévention en santé sexuelle, un chiffre qui tombe à 30% pour les personnes ne se retrouvant pas dans la binarité de genre. Si ces dernières se sentent davantage concernées par les campagnes destinées aux LGBTQI+ (42%), ce sont 20% qui ne se sentent pas concernées du tout. Or, à ces chiffres s'ajoute le nombre très faible de personnes (36%) ayant réalisé un test de dépistage d'une infection sexuellement transmissible (IST) (VIH, hépatites, ...). Ces résultats doivent alerter sur la nécessité de moyens plus adaptés et de messages spécifiques aux personnes bi et pan, qui tiennent compte également des disparités de genre.

Enfin les résultats de l'enquête montrent l'influence d'autres formes de discrimination sur la santé des personnes bi et pan :

- Au moins 1 personne intersexe se déclare séropositive au VIH. Or il n'existe aujourd'hui aucune données épidémiologiques VIH/sida pour ces personnes.
- 6 des 19 personnes séropositives au VIH et/ou à une hépatite sont précarisé-e-s ou pauvres contre 15% pour l'ensemble des répondant-e-s.

Partie 5 : "Biphobie et autre/s oppression/s"

L'enquête s'est intéressée aux liens entre la bi/panphobie et les autres oppressions vécues par les personnes interrogées (dont la transphobie, le racisme, la grossophobie, l'handiphobie).

Sur les 315 personnes qui se sont déclarées racisées, 60% affirment se sentir à l'aise dans les lieux LGBTQI+ contre 65% pour les personnes blanches. Les commentaires recueillis dans l'enquête indiquent que certaines personnes ont été confrontées à du racisme dans les milieux LGBTQI+ et préfèrent fréquenter uniquement le milieu LGBTQI+ racisé. Néanmoins, l'implication des personnes racisées dans le milieu associatif LGBTQI+ et/ou féministe dans les deux années qui précèdent la réponse est à un point près équivalent : 28%.

Les personnes handicapées doivent quant à elles faire face à l'inaccessibilité de la plupart des lieux où sont organisés des événements LGBTQI+. Elles sont ainsi 40% seulement à fréquenter les lieux LGBTQI+ contre 66% pour le reste du panel. L'engagement associatif de ces personnes reste important puisqu'il concerne 40% d'entre elles contre 26% pour les autres personnes.

L'enquête montre que la grossophobie vécue par les répondant-e-s varie en fonction du genre. Moins de la moitié des hommes gros (49%) par exemple déclarent se sentir à l'aise dans les lieux LGBTQI+, alors que 63% des autres hommes, 64% des femmes grosses et 63% des personnes grosses ne se retrouvant pas dans la binarité de genre ont répondu positivement à cette question.

Lexique

Orientations sexuelles et/ou affectives, pratiques physiques

Asexualité :

Orientation sexuelle où la personne ne ressent pas de désir physique, pour qui que ce soit, ou alors rarement. En abrégé Ace. Le rejet des personnes asexuelles est qualifiée d'acephobie.

Aromantisme :

Orientation romantique où la personne ne ressent pas de sentiment amoureux, pour qui que ce soit. En abrégé Aro. Le rejet des personnes asexuelles est qualifiée d'arophobie.

Bisexualité/Biromantisme :

La bisexualité est le fait d'éprouver de l'attirance sexuelle et/ou romantique pour plus d'un genre. Nous nous sommes basées sur cette définition mais elle est vouée à s'adapter selon les personnes s'identifiant comme telles. Certaines personnes souhaitent se préciser comme biromantiques afin marquer une différence avec l'attirance sexuelle ; c'est pourquoi nous avons souvent choisi l'abréviation bi.

Pansexualité/Panromantisme :

La pansexualité est le fait d'éprouver de l'attirance sexuelle et/ou romantique pour une personne peu importe son genre. Nous nous sommes basées sur cette définition mais elle est vouée à s'adapter selon les personnes s'identifiant comme telles.

FSF :

Femmes ayant des relations sexuelles avec des femmes. Ce terme est employé pour désigner ces femmes en tant que groupe, notamment lors d'études cliniques, éliminant la nécessité de prendre en compte les divergences d'auto-détermination de l'orientation sexuelle des individus, ces femmes ne se considérant pas nécessairement comme lesbiennes ou bisexuelles.

HSH :

Hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes. Ce terme est employé pour désigner ces hommes en tant que groupe, notamment lors d'études cliniques, éliminant la nécessité de prendre en compte les divergences d'auto-détermination de l'orientation sexuelle des individus, ces hommes ne se considérant pas nécessairement comme gays ou bisexuelles.

Chemsex / slam :

Il s'agit de l'usage de substances psychoactives durant les relations sexuelles.

Identités de genre

(Personnes) Cisgenre (Cis) :

Personne dont le genre assigné à la naissance correspond au genre dans lequel elle s'identifie.

(Personnes) Transgenre (Trans) :

Personne dont le genre assigné à la naissance ne correspond pas au genre dans lequel elle s'identifie.

FtM (female to male) :

Personne assignée femme à la naissance réalisant une transition vers le genre masculin.

MtF (male to female) :

Personne assignée homme à la naissance réalisant une transition vers le genre féminin.

FtX (female to X) :

Personne assignée femme à la naissance réalisant une transition vers un genre non binaire.

MtX (male to X) :

Personne assignée homme à la naissance réalisant une transition vers un genre non binaire.

Non-binarité :

Terme désignant le genre des personnes qui ne se reconnaissent ni exclusivement dans le genre féminin, ni exclusivement dans le genre masculin. Adjectif : non binaire. En abrégé NB. Le rejet des personnes non binaires est qualifiée d'enbyphobie.

Hétéropassing/homopassing :

Le fait d'être perçu-e comme une personne hétérosexuelle/homosexuelle.

Passing de genre :

Le fait d'être perçu-e dans le genre dans lequel la personne trans se reconnaît.

Variation des caractéristiques

« sexuelles »

Intersexuation/Personnes intersexes (intersexuées)

Les personnes intersexuées sont celles dont les caractéristiques physiques ou biologiques, telles que l'anatomie sexuelle, les organes génitaux,

le fonctionnement hormonal ou le modèle chromosomique, ne correspondent pas aux définitions ou standards sociaux majoritaires et binaires de la masculinité et de la féminité. Ces caractéristiques peuvent se manifester à la naissance ou plus tard dans la vie, souvent à la puberté (inspiré du glossaire de l'ONU <https://www.unfe.org/fr/definitions/>).

De ce fait, l'intersexuation ne relève pas de l'orientation sexuelle/affective ni de l'identité de genre.

Les collectifs militants et personnes concernées préfèrent l'adjectif intersexe. Abréviation Inter.

Le contraire d'intersexe est dyadique.

Voir le site du Collectif Intersexes et Allié.e.s OII France <https://cia-oifrance.org/>.

Au sein de la société dominante

Être outé/outing :

Action de dévoiler l'orientation sexuelle/romantique et/ou l'identité de genre d'une personne sans son accord.

S'outier/coming out :

Révélation de son orientation sexuelle/romantique et/ou l'identité de genre par la personne concernée.

Hétéro-cis-sexiste :

Se dit de la norme sociale qui conforte la prédominance à la fois hétérosexuelle, cisgenre et sexiste.

Santé et prévention

IST :

Une Infection Sexuellement Transmissible est une infection qui se transmet entre partenaires au cours des différentes formes de rapports sexuels. Toutes les pratiques sexuelles qui comportent un contact génital mutuel ou oro-génital avec une autre personne, ou ses fluides génitaux, sont considérées comme comportant un risque de transmission d'une IST. La présence de symptômes n'est pas systématique, d'où l'importance d'un dépistage régulier. Voici les plus communes : chlamydia, gonorrhée, hépatites, herpès, VIH, HPV, syphilis, mycoplasma.

Hépatites :

L'hépatite désigne toute inflammation aiguë ou chronique du foie. Les causes les plus connues étant les infections virales et l'alcoolisme. L'hépatite peut évoluer ou non vers une forme grave, une cirrhose ou un cancer. Les 3 types les plus courants et leurs modes de transmission les plus communs lors de rapports sexuels sont :

- la A par la voie oro-fécale (ex. anulingus),
- la B par les sécrétions biologiques (sperme, sang,

cyprine). La transmission sexuelle est très facile.

- la C par le sang (ex. rapport anaux).

Seule l'hépatite B est une infection sexuellement transmissible mais les autres hépatites peuvent dans certaines conditions être contractées au cours de pratiques sexuelles. Il existe des vaccins pour la A et la B mais pas pour la C actuellement. La C se guérit avec des traitements courts et très efficaces, la B peut se développer en infection chronique, la A s'élimine facilement (mai 2019)

VIH/SIDA :

Virus d'immunodéficience humaine, il s'agit du virus responsable du SIDA qui est le dernier stade d'évolution de la maladie infectieuse, virus pouvant se transmettre par voie sexuelle ou sanguine. La maladie se caractérise par l'effondrement ou la disparition des réactions immunitaires de l'organisme, laissant celui-ci sans défense face à des maladies contre lesquelles il aurait pu se battre (appelées dans ces cas-là maladies opportunistes).

TPE :

Le Traitement Post-Exposition, permet de diminuer le risque de contamination lorsqu'on a été exposé au VIH. Il se compose de plusieurs médicaments actifs contre le VIH et il doit être pris pendant 28 jours. Il se délivre aux urgences. Le traitement se prend dans les 4h après le risque et au plus tard dans les 48h.

PrEP :

La PrEP (Prophylaxie Pré-Exposition) s'adresse aux personnes qui n'ont pas le VIH et consiste à prendre un médicament, une bithérapie antirétrovirale, afin d'éviter de se faire contaminer. Il existe deux modes de prise (continu ou à la demande). Par contre, elle ne protège pas des autres IST. Ce traitement est accompagné d'un suivi médical tous les 3 mois.

Préservatif interne (dit « féminin ») ou externe (dit « masculin ») :

Le préservatif est un étui mince et souple, imperméable au sang ainsi qu'aux sécrétions vaginales et péniennes, fabriqué en latex ou en polyuréthane. Correctement utilisé lors d'une relation sexuelle, il protège des IST et sert de contraceptif.

Digue dentaire :

Carré de latex ou de polyuréthane mince et souple, totalement imperméable. La digue dentaire s'utilise pour se protéger des maladies et infections sexuellement transmissibles lors d'un rapport sexuel entre la bouche de l'un des partenaires et la vulve, l'anus ou le pénis d'un autre.

TasP :

Conséquence du traitement antirétroviral contre le virus du VIH pris régulièrement, avec observance, par

les personnes séropositives, bloquant la réplication du virus, faisant chuter la charge virale, jusqu'à la devenir indétectable. Sous le seuil de 200 copies/ml de sang, il n'y a plus de risque de transmission du virus d'une personne séropositive à une personne séronégative. En général, les personnes séropositives sont en charge virale indétectable avec un niveau plus bas encore, de moins de 50 copies/ml de sang.

Contraception

Anneau :

L'anneau vaginal contraceptif est un anneau flexible en plastique poreux qui contient des hormones (œstrogène + progestatif). Inséré au fond du vagin comme un tampon, ces hormones diffusent à travers la paroi vaginale et passent dans le sang.

Diaphragme :

Il s'agit d'une membrane souple, qui se place au fond du vagin, avec du gel spermicide. La pose peut s'effectuer plusieurs heures avant le rapport et doit être maintenu 8h après l'acte, pour une meilleure efficacité.

DIU :

"Dispositif intra-utérin" est un moyen de contraception inséré dans l'utérus par un professionnel de santé.

Implant :

Il s'agit un bâtonnet cylindrique de 4 cm, placé sous la peau au niveau du biceps, qui met en veille l'ovulation. Il fait partie des contraceptifs hormonaux et, une fois posé par un médecin, est efficace durant 3 ans. La pose ne prend que quelques minutes et est réalisée sous anesthésie locale.

Patch :

Le patch contraceptif est un petit timbre, de quelques centimètres de longueur, carré ou ovale, couleur peau ou transparent. Il se colle sur la peau et contient une association similaire à celle d'une pilule combinée. Il contient le progestatif et un œstrogène de synthèse, comme l'anneau vaginal et la pilule. Les hormones sont diffusées par la peau puis dans le sang : elles ont une action sur le cycle menstruel en bloquant l'ovulation et la nidation.

Conventions

- Nous avons choisi d'utiliser au maximum l'écriture inclusive telle que précisée par le Haut Conseil à l'égalité Femmes-Hommes (« point médian »). C'est une convention, qui pourra évoluer (notamment en fonction des remarques sur les éventuelles difficultés de lecture).
À noter qu'il existe une « *grammaire de français inclusif* » qui privilégie l'utilisation du genre neutre (site <https://www.alpheratz.fr/>).
- Pour tous les noms autres que ceux relatifs aux personnes, nous avons décidé d'accorder les adjectifs et les pronoms au pluriel avec le genre du nom le plus proche, afin d'éviter la suprématie du masculin (exemple « *les bosquets et les forêts sont entretenues* » - et non *entretenus*).
- Nous avons aussi choisi de rendre invariable Bi, Pan et Homo/hétéro, sauf dans les citations des répondant-e-s.
- Les citations des personnes répondant à l'enquête sont reprises sans autre modification que des éventuelles rectifications de fautes d'orthographe ; elles sont entourées de guillemets de citation « à la française », les autres usages de guillemets étant en typologie anglaise simplifiée.
- Nous avons effectué des arrondis, notamment pour les pourcentages, à l'unité la plus proche, sauf quand les résultats étaient faibles, où une décimale a pu être introduite.

Merci d'excuser les éventuelles incohérences ou coquilles qui pourraient subsister dans le rapport...

Coordonnées des associations

Les ActupienNEs

<https://lesactupiennes.fr/>

07 66 01 76 10

contact@lesactupiennes.fr

Twitter : @LesActupienNEs

Instagram : @les_actupiennes

Facebook : LesActupienNEs

20 avenue Gouvion Saint-Cyr 75017 Paris

Bi'Cause, association Bi, Pan et +

<http://bicause.fr/>

Répondeur : 07 68 01 26 92

Twitter : @AssoBiCause

Instagram : @bicause.fr

Facebook : AssoBiCause

Discord : <https://discord.com/invite/Hj4T4S9>

c/o Centre LGBTQI+ Paris IdF, 63 rue Beaubourg, 75003 Paris.

FièreS

<https://fieres.wordpress.com>

Twitter : @assoFierEs

Instagram : @asso_fieres

Facebook : AssociationFieres

Le MAG Jeunes LGBT+

<https://mag-jeunes.org>

01 43 73 31 63

Twitter : @mag_jeunes_lgbt

Instagram : @mag_jeunes_lgbt

Facebook : mag.lgbt

85 rue Quincampoix, 75004 Paris

SOS homophobie

<https://sos-homophobie.org/>

Ligne d'écoute anonyme : 01 48 06 42 41

Twitter : @SOShomophobie

Instagram : @soshomophobie

Facebook : SOS-homophobie-318022358532

Pour agir contre les violences et les discriminations (autre les associations ci-dessus)

Collectif Intersexe Activiste OII France :

<https://cia-oiifrance.org/>

RAVAD : <https://ravad.org/>

STOP homophobie : <https://stophomophobie.com>

FLAG ! : <https://flagasso.com>

Centres LGBT+ de proximité - voir notamment

<https://federation-lgbt.org/>

Barreau de Paris Solidarité :

<http://www.barreausolidarite.org>

Associations pour les droits des personnes trans

Liste non exhaustive

Pour agir contre les discriminations croisées

Gras Politique : graspolitique.fr

GreyPRIDE : greypride.fr

Handiqueer : handi-queer.org

ARDHIS : ardhis.org

BAAM : baamasso.org/fr

Utopia 56 : utopia56.org

David et Jonathan : davidetjonathan.com/

Carrefour des Chrétiens Inclusifs : chretiensinclusifs.org

Beit Haverim : beit-haverim.com

Shams France : shams-france.org

« Groupe Éventail », pratiquant-e-s LGBT au sein de l'Association Culturelle Soka du Bouddhisme de Nichiren : soka-bouddhisme.fr

Liste non exhaustive

Merci à

Mikaël, Rémy et toute l'équipe des ActupienNEs (et d'Act Up-Paris pour la première partie d'élaboration de l'enquête et du rapport)

Elena, Emma, Gabriel-le, Leticia, Luka, Miranda, Vi-Vi et toute l'équipe de Bi'Cause

Gabrielle, Mathilde, Olivia, Paola et toute l'équipe de FièrEs

Billie, Fabien, Isaiah, Novembre et toute l'équipe du MAG Jeunes LGBT+

Alexandre, David, Lucile, Richard et les équipes de SOS homophobie

L'inter LGBT notamment pour le printemps des assocés 2019 (diffusion du « flash ») et la présentation du « rapport provisoire » les 23 et 26 septembre 2021

La Mairie de Paris et notamment le Maire adjoint chargé de la lutte contre les discriminations, qui ont aidé à la parution et à la présentation du rapport d'enquête L'équipe de l'Espace Jean Dame Paris 2e, qui a assuré la soirée de présentation du rapport le 23/09/2021

La DILCRAH (<https://www.dilcrah.fr/>) qui a soutenu nos initiatives, versé une subvention pour ce document, et qui garantit un fructueux travail en commun

Le Centre LGBTQI+ de Paris et d'Île-de-France qui a accueilli nombre de nos réunions et nous a aidés dans la diffusion des informations

La Mutinerie, bar LGBTQI+, qui a prêté son espace pour une soirée sur les premiers résultats le 16 juin 2018, dans le cadre de la quinzaine des Fiertés

Mathilde et Constance pour la maquette et leur infinie patience

Gabrielle pour le dessin

Et tou-te-s ceux qui ont assisté, débattu, diffusé, peu ou prou contribué à ce rapport.

Achévé d'imprimer par Centr'Imprim le 15 septembre 2023 à 36100 ISSOUDUN rue Denis Papin ZI « La Molière »

Avec le soutien de la Ville de Paris et de la DILCRAH



